


FERDINAND DENIS

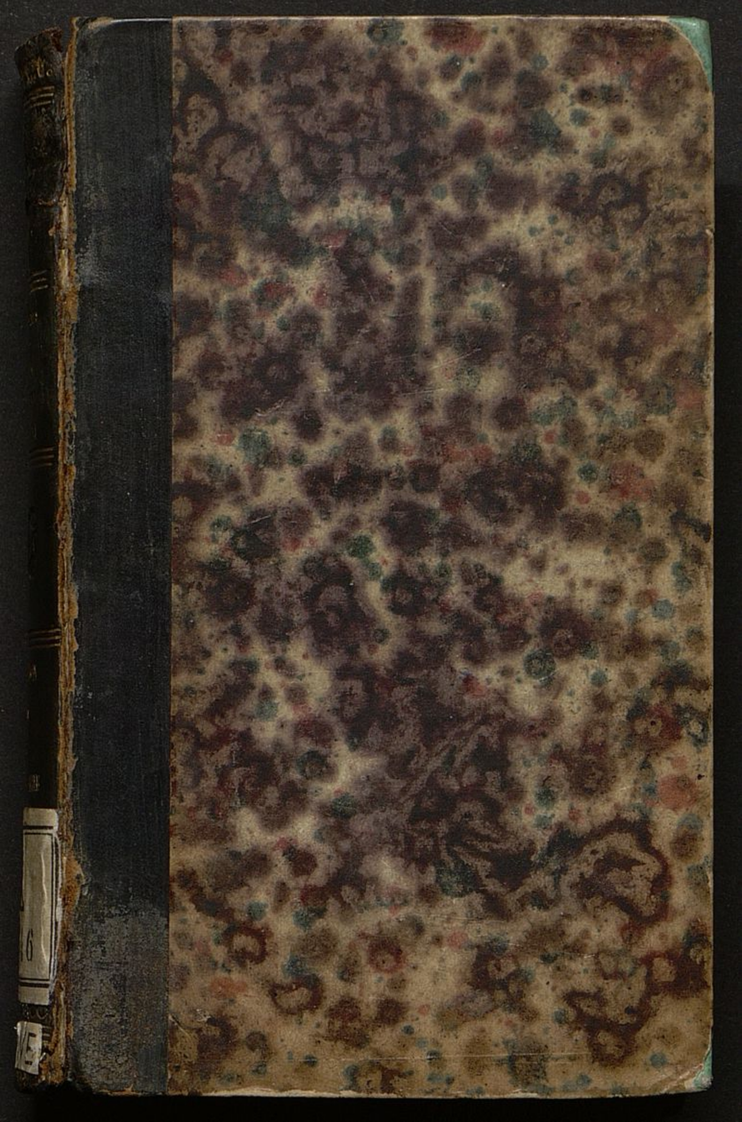
RÉSUMÉ
DE L'HISTOIRE
DU BRÉSIL

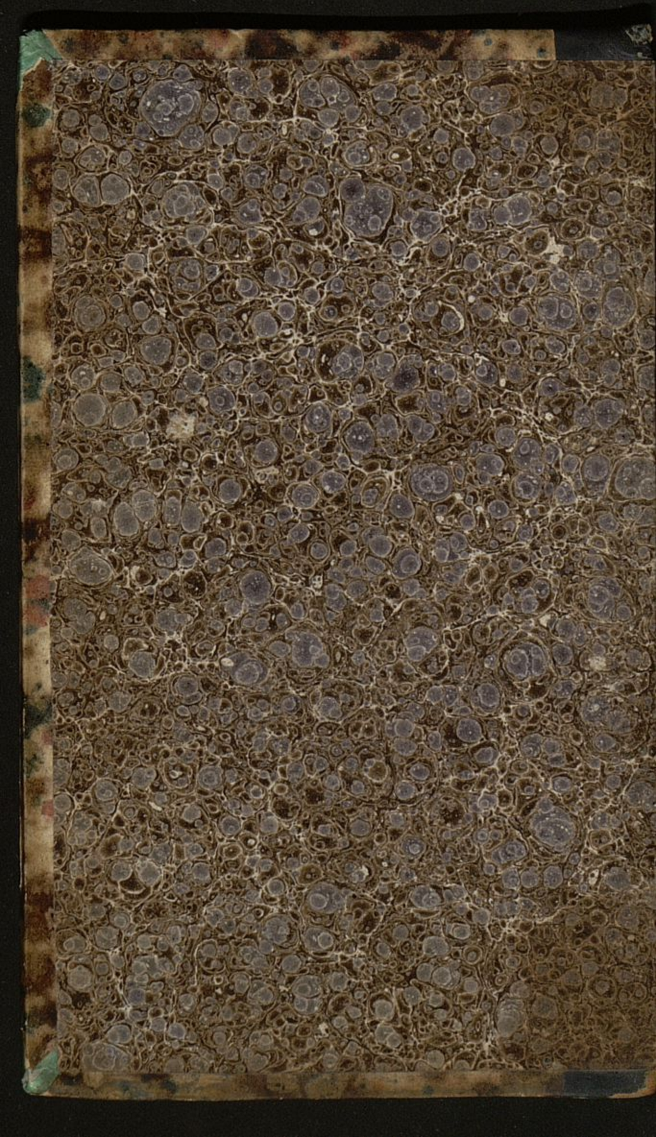


1RE ÉDITION
PRÉCÉDÉ
DE LA
GÉOGRAPHIE











(P.3)

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU BRÉSIL,

SUIVI DU

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE

DE LA GUYANE.

SCÈNES DE LA NATURE SOUS LES TROPIQUES, et de leur influence sur la poésie; suivies de CAMOENS ET JOSÉ INDIO, par Ferdinand Denis, avec cette épigraphe:

On ne saurait douter que le climat, la configuration du sol, la physionomie des végétaux, l'aspect d'une nature riante ou sauvage, n'influent sur le progrès des arts, et sur le style qui distingue leurs productions.

1 vol. in-8, chez Louis Janet, libraire, rue Saint-Jacques, nº 59.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N. 30.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU BRÉSIL,

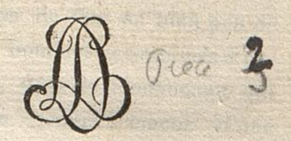
SUIVI DU

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE

DE LA GUYANE,

PAR

Ferdinand Denis.



PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1825.

PRÉFACE.

—

La situation de l'Amérique méridionale vient de changer de face en bien peu de mois. Tous les hommes accoutumés à observer voient, dans le mouvement qui s'est fait, le commencement d'une grande prospérité. Parmi les différents états qui attirent l'attention, le Brésil est celui dont on s'occupe peut-être davantage depuis quelque temps. Plus les changements ont été lents à venir, plus ils se sont ensuite opérés rapidement en excitant tout-à-coup l'intérêt.

J'ai essayé, dans l'ouvrage que l'on va lire, d'indiquer les causes de la révolution, de même que je me suis efforcé de faire connaître les sources d'une prospérité qui en peu de siècles élèvera bientôt cette belle contrée au rang des empires puissants. J'ai vu ce pays à une époque où il était loin encore d'offrir de si brillantes espérances. Tout doit faire croire maintenant que ces espérances se réaliseront, et que d'immenses améliorations s'étant opérées dans le gouvernement, tous les autres genres d'améliorations ne peuvent manquer de suivre celles-ci. Par sa situation géographique, par sa navigation intérieure, par sa fertilité et par ses richesses naturelles, le Brésil peut occuper le premier rang dans l'Amérique méridionale. Qu'il jouisse aussi d'une paix durable ainsi que les pays voisins! Que l'Europe, si long-temps agitée par ses dissensions, puisse au moins se réjouir d'a-

voir offert une leçon profitable au nouveau monde, qui semble appelé à de si hautes destinées!

—

TABLEAU

DE LA

POPULATION EXISTANTE AU BRÉSIL

DE 1816 A 1819.

Capitainerie de Rio-Janeiro, et gouvernements qui en dépendent.	Blancs.		248,000		
	Indigènes.		24,000		
	Métis et gens de couleur libres,	55,000			
	esclaves.	25,000	80,000		
	Noirs libres,	38,000			
	esclaves.	185,000	223,000	575,000	
Bahia et ses dépendances.	Blancs.		192,000		
	Indigènes.		13,000		
	Metis et gens de couleur libres,	80,000			
	esclaves.	35,000	115,000		
	Noirs libres,	49,000			
	esclaves.	489,000	538,000	858,000	
Pernambuco et ses dépendances, telles Parahyba, Siara, Rio-Grande du nord.	Blancs.		109,000		
	Indigènes.		4,000		
	Métis et gens de couleur libres,	67,000			
	esclaves.	28,000	95,000		
	Noirs libres,	36,000			
	esclaves.	495,000	531,000	739,000	

Minas-Geraes et ses dépendances.	Blancs.		99,000	
	Indigènes.		6,000	
	Métis et gens de couleur libres,	99,000		
	esclaves.	18,000	117,000	
	Noirs libres,	18,000		
	esclaves.	245,000	263,000	485,000
Saint-Paul et ses dépendances.	Blancs.		45,000	
	Indigènes.		2.400	
	Métis et gens de couleur libres,	60,000		
	esclaves.	16,000	76,000	
	Noirs libres,	5,000		
	esclaves.	125,000	130,000	253,400
Maranham et dépendances.	Blancs.		55,000	
	Indigènes.		12,000	
	Métis et gens de couleur libres,	8.000		
	esclaves.	25,000	33,000	
	Noirs libres,	2,000		
	esclaves.	80,000	82,000	182,000
Para et dépendances.	Blancs.		47,000	
	Indigènes.		160,000	
	Métis et gens de couleur libres,	20,000		
	esclaves.	10,000	30,000	
	Noirs libres,	2,500		
	esclaves.	30,000	32,500	269,500
Goyas et dépendances.	Blancs.		16,000	
	Indigènes.		12,000	
	Métis et gens de couleur libres,	10,000		
	esclaves.	15,000	25,000	
	Noirs libres,	2,000		
	esclaves.	35,000	37,000	90,000

Rio-Grande-de San-Pedro.	Blancs.		10,000		
	Indigènes.		24,000		
	Métis et gens de couleur libres,	15,000			
	esclaves.	20,000	35,000		
	Noirs libres,	4,600			
	esclaves.	24,000	28,600	97,600	
Mato-Grosso et dépendances.	Blancs.		14,000		
	Indigènes.		10,000		
	Métis et gens de couleur libres,	12,000			
	esclaves.	10,000	22,000		
	Noirs libres,	10,000			
	esclaves.	22,400	32,400	68,400	

Résumé du nombre d'individus composant les différentes races.

Blancs.	843,000
Indigènes.	259,400
Métis et gens de couleur libres,	426,000
esclaves.	202,000
Noirs libres,	159,500
esclaves.	1,728,000
Total général.	3,617,900

Je suis redevable de ce précieux document à un savant géographe, M. de Balbi, qui a bien voulu m'en donner communication; il a été rédigé d'après les ordres de la cour de Rio en date du 20 août et du 30 septembre 1816. Chaque gouverneur a envoyé le travail relatif à sa capitainerie. Je crois cependant qu'il a dû être fort difficile de s'assurer du nombre des indigènes libres. On a évalué toujours au plus bas, et il faut ajouter quelque chose à la masse pour obtenir un total plus rapproché de la vérité (au moins quatre millions).

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DU BRÉSIL.

GÉOGRAPHIE : DÉTAILS STATISTIQUES.

Toute cette étendue de côte comprise entre l'Orénoque et la Patagonie ne forme que trois grandes divisions. La Guiane, le Brésil et les provinces de la Plata sont appelés, par leur fertilité et par leur situation géographique, à jouer un grand rôle dans l'histoire du nouveau monde. Ces vastes contrées formeront sans doute un certain nombre d'empires, mais jusqu'à présent leur faible population n'a point exigé un changement qui ne s'opèrera que dans quelques siècles. Déjà favorisées

sous tant de rapports, elles jouiront alors d'un avantage qui a été refusé à l'Europe : non seulement les hommes communiqueront facilement entre eux par une foule de canaux naturels, mais ils parleront tous à peu près un même langage, et verront ainsi se simplifier les rapports qu'ils auront entre eux [1].

La nature a posé elle-même les bornes du Brésil : l'Amazone et la rivière de la Plata forment ses véritables limites au nord et au sud ; les montagnes du Mato-Grosso le séparent du Pérou, et l'océan Atlantique baigne ses côtes à l'est ; cependant, selon les traités les plus récents, il doit commencer maintenant à l'embouchure du Rio-Marony par les 6° nord. De nouvelles discussions s'élèvent sans cesse relativement aux limites qu'on prendra vers le sud, et il est probable qu'on finira par adopter celles qui sont indiquées par la nature.

Si la facilité des communications est une des premières bases de la prospérité des états, le Brésil a été on ne peut plus favorisé sous ce rapport : des rivières in-

nombrables, qui prennent naissance dans l'intérieur, viennent se jeter dans les grands fleuves, ou apportent leur tribut jusqu'à l'Océan ; mais il est nécessaire que les hommes réunissent leurs efforts pour profiter de cet immense avantage. Dans un grand nombre d'endroits il faut renverser des rochers qui interrompent le cours des eaux, dans d'autres il faut élargir les canaux, et il est absolument nécessaire d'ouvrir des chemins le long des portages [2]. Je ne parle point des ponts, des chaussées, des ports, et de tous ces travaux qui viennent à la suite d'une longue civilisation; je me contente d'indiquer ceux qui sont vraiment indispensables pour donner quelque importance à l'agriculture, en répandant ses productions.

Si nous commençons par le nord, je ferai voir combien la nature y a établi de communications. L'Amazone, qui prend naissance dans le Pérou, permet une navigation facile jusque dans les possessions espagnoles ; ses immenses tributaires divisent la capitainerie du Para en

quatre districts, et formeront par la suite des débouchés importants pour le commerce. Jusqu'à présent ce sont les seules routes connues pour pénétrer dans un pays presque entièrement désert, malgré son étonnante fertilité. Ce qui eût été pour les hommes un travail de plusieurs siècles, la nature a encore pris soin de le faire dans ces contrées. L'extrémité du Brésil et toute la Guiane se trouvent unies grâce au plus étonnant système de rivières qui existe dans le monde, car le Rio-Negro, que l'on pourrait comparer à l'Amazone, si l'on considère le volume de ses eaux, communique avec l'Orénoque par le Pimichim et le Cassiquiare : ce n'est que de nos jours que l'on a acquis la certitude de l'existence de ce passage. Il est facile de prévoir qu'il en résultera de grands avantages pour les deux pays, mais l'on ne peut savoir où ils s'arrêteront. Les villes situées entre l'Orénoque et l'Amazone seront peut-être un jour les plus florissantes de l'univers.

Les provinces du nord, qui viennent immédiatement après celle du Pa-

ra, sont moins arrosées; mais de vastes espaces sablonneux, qui séparent des campagnes fertiles, permettent de se rendre assez facilement d'un lieu à un autre. Il ne faut pas comparer ces plaines aux déserts de l'Afrique; elles offrent assez fréquemment des sources au voyageur, et, comme elles ne se trouvent jamais entièrement dépourvues de végétation, il sera facile d'y former des établissements qui favoriseront les communications jusque dans l'intérieur. Le Maranham, le Piauhy, Siara, Rio-Grande du nord, Parahyba, renferment plus ou moins de ces steppes incultes. Ce serait là qu'il faudrait propager l'espèce si utile du chameau, et que l'on tirerait les plus grands services de cet animal, que les Arabes ont nommé avec tant de raison le navire du désert.

On rencontre encore des plaines arides dans la fertile capitainerie de Pernambuco; cependant la montagne des Carirys renferme les sources de plusieurs rivières importantes: mais elles sont loin d'égaler le majestueux San-Francisco, qui prend naissance dans Minas-Geraès. C'est là

surtout où il serait nécessaire que quelques hommes actifs déployassent leur génie : des cascades interrompent continuellement le cours de ce beau fleuve, qui facilite les communications de l'intérieur avec les provinces du nord, et cet inconvénient nuit plus qu'on ne le croit au commerce. J'ai vu plusieurs habitants des Mines traverser d'immenses espaces plutôt que de s'exposer sur le San-Francisco à des retards inévitables.

La capitainerie de Bahia est suffisamment arrosée pour l'agriculture, mais les colons n'y trouvent pas de très grands secours pour le transport de leurs marchandises, et ils sont fréquemment obligés d'avoir recours à des routes par terre.

Comme si la nature avait prévu que les deux villes les plus importantes du Brésil auraient un jour un pressant besoin de communication par eau avec l'intérieur, le Jiquitihnonha vient se jeter dans l'Océan, sous le nom de Belmonte, entre Porto-Séguro et Ilhéos [3]. Quoique cette partie de sa côte soit la plus anciennement peuplée, il n'y a guère que vingt

ans qu'on connaît la véritable source du fleuve qui doit amener les productions de Minas-Novas dans les ports de San-Salvador et de Rio-Janeiro. En s'avançant vers le sud, les grands fleuves diminuent de nombre, mais les routes par terre sont peut-être plus faciles à établir. Dans le Mato-Grosso on retrouve tous les avantages d'une navigation intérieure, et c'est une chose admirable de voir les tributaires du Rio de la Plata qui pourront peut-être un jour s'unir à ceux de l'Amazone [4].

Tout le monde sait combien les ports du Brésil sont remarquables par leur grandeur et par leur commodité : c'est un des avantages de ce pays sur les provinces de la Plata. Cependant les hommes n'ont encore rien fait pour utiliser une foule de havres, qui exigeraient quelques travaux, et qui faciliteraient le cabotage. La navigation des côtes devient tous les jours plus importante pour ce beau pays ; c'est elle qui établira quelques relations politiques où il n'en existait point. En devenant commerçants, un grand nombre de colons, qui s'occupaient à peine de l'expor-

tation de leurs denrées, s'intéresseront davantage à la prospérité de l'état et à ses opérations.

Une des choses qui étonnent le plus l'Européen qui visite ces contrées, c'est la rareté des routes par terre. Elles sont en si petit nombre, qu'il est facile de les désigner. Les plus importantes et les plus fréquentées, celles qui conduisent de San-Salvador et Rio-Janeiro à Minas-Geraès ne permettent point d'entreprendre le voyage en chariots. Tous les transports se font à dos de mulet, et il est aisé de voir les dommages qui doivent en résulter pour le commerce. La route de Saint-Paul à Minas présente encore le même inconvénient, mais on rencontre des ressources qu'il est impossible de se procurer si l'on se rend de Rio-Janeiro à la capitainerie de Bahia. Cette province ne peut communiquer avec la capitale que par eau. Je n'ignore point que le grand nombre de ponts qu'il y aurait à construire a été jusqu'à présent un obstacle à ce qu'on établît le long de la côte un chemin désiré de tout le monde; toutefois il deviendrait facile dans quelques endroits

d'établir des bacs qu'on remplacerait plus tard par des ponts en bois : nulle part il ne serait possible de se procurer d'aussi bons matériaux ; des forêts magnifiques offrent de tous côtés les bois de construction les plus solides et les plus durables.

Il existe un chemin de Bahia à Pernambuco, et il est continué de cette capitainerie jusqu'au Maranham. Il offre de si grands inconvénients par la difficulté de se procurer des bêtes de somme, que peu de personnes en font usage. On doit donc attendre son amélioration de l'agriculture. Si cette difficulté de communiquer d'un lieu à un autre par terre s'oppose à l'invasion d'une puissance étrangère, elle nuit trop au commerce et à la civilisation pour que le gouvernement ne s'empresse point de la faire disparaître. Je sais que l'active végétation de ces climats est un des obstacles qu'on a le plus fréquemment à surmonter, et que des chemins nouvellement ouverts au milieu des forêts sont devenus impénétrables au bout de quelques mois, parce-que les arbres abattus étaient remplacés par une innombrable quantité d'autres vé-

gétaux; mais le même inconvénient existe dans l'Inde, où l'on trouve les plus belles routes de l'univers.

HISTOIRE DES NATIONS SAUVAGES TROUVÉES AU BRÉSIL LORS DE LA CONQUÊTE.

C'est une vérité malheureusement trop connue, que partout où l'on a vu les Européens porter leurs conquêtes les nations sauvages ont bientôt disparu. Ce ne sont point seulement les guerres qui ont détruit les indigènes du nouveau monde; il faut compter parmi les causes de leur ruine les maladies que nous avons portées parmi eux, et l'esclavage, auquel ils ont souvent préféré la mort. Paw a dit: « Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre, et le souvenir de ses épouvantables malheurs. » Il serait facile de prouver que cette phrase n'est point seulement éloquente, mais qu'elle contient en quelques mots l'histoire de plusieurs millions d'hommes. Les grandes nations qui existaient lors de la conquête se sont éteintes: les faibles

tribus dont on dédaigna l'alliance ont survécu; la civilisation a détruit les premières, la nature sauvage a conservé les autres; elles nous offrent maintenant la preuve qu'on ne doit pas faire passer immédiatement les peuples de l'état sauvage à nos habitudes sociales. Il y a partout des degrés à franchir, aussi ne peut-on jamais faire rétrograder tout-à-coup les nations. Dans quelques siècles on étudiera peut-être avec plus d'intérêt que de nos jours l'histoire des Américains; mais la foule de documents contradictoires qu'on aura sous les yeux répandra une grande obscurité sur des temps assez peu reculés : il importe donc de puiser maintenant aux véritables sources, et de conserver surtout avec exactitude les principaux traits caractéristiques des tribus qui ont cessé d'exister.

La nation des Tupis, après avoir vaincu les Tapuyas, étendit autrefois son empire sur la plus grande partie des côtes du Brésil et de la Guiane; il est probable qu'elle avait son origine parmi les peuples belliqueux du Paraguay, où une peuplade

entière porte encore le nom primitif qui se modifia selon les tribus [5]; de même que l'on vit autrefois le nord nous envoyer ses innombrables légions, le sud de l'Amérique méridionale fournit sans doute de nouveaux habitants aux contrées fertiles qui se rapprochent de la ligne. Les conquérants, après avoir repoussé les anciens habitants dans l'intérieur des terres, se divisèrent en peuplades; celle des Tupinambas était la plus célèbre.

On retrouve à peu près les mêmes mœurs et les mêmes usages dans la plupart des tribus; partout on voit l'amour de la vie errante et celui d'une parfaite indépendance; partout on peut se convaincre que l'état sauvage dans lequel vivait ce peuple réunissait plusieurs avantages que la civilisation ne pourrait remplacer qu'au bout d'un long espace de temps.

Les Tupis, sans être agricoles, ne négligeaient point la culture de certains végétaux d'une utilité reconnue: le manioc et les patates croissaient en abondance dans le voisinage de leurs habita-

tions; mais il ne paraît point que les récoltes devinssent le partage exclusif de certains individus. Le produit de la chasse et de la pêche était la base de la nourriture de chaque famille. Il est probable que la plus ou moins grande abondance de gibier dans un lieu déterminait la longueur du séjour qu'on devait y faire: cependant il arrivait que la mort de quelques individus ou la fantaisie des devins opéraient ce changement; alors on transportait à plusieurs lieues le petit nombre de cabanes qui composaient le village. Ces habitations se construisaient rapidement, parcequ'on trouvait partout des roseaux et des feuilles de palmiers pour en former les murs et la couverture. Plusieurs familles se réunissaient sous le même toit; cela ne veut pas dire qu'il y eût une communauté absolue de biens; chacun avait son hamac, son arc, ses flèches, son boutou (1), et ses divers ornements en plumes, presque toujours le résultat de l'industrie des femmes.

(1) Espèce de massue tranchante en usage dans toute l'Amérique méridionale.

C'était à leur activité plus ou moins grande que les guerriers devaient leurs richesses en ce genre.

Dans les endroits où l'on craignait les invasions de l'ennemi, les villages étaient fortifiés par des palissades. On voit dans l'ancien voyage d'Hans Stade que ces ouvrages ne les mettaient pas toujours à l'abri de la fureur de leurs rivaux, qui incendiaient les habitations en lançant des flèches garnies de coton enflammé. On ne sait cependant si ce fut la vue de nos armes à feu qui leur donna cette idée, ou le génie inventif de destruction si naturel à l'homme quand il déclare la guerre à son semblable. Les approches de ces fortifications étaient rendues plus difficiles au moyen de piquets aigus enfoncés dans la terre, et recouverts bientôt par la végétation.

Voici pour les moyens de vivre et pour les ressources de défense ; nous allons voir maintenant quels étaient la religion et le gouvernement adoptés par ces peuples dans l'enfance.

Ils reconnaissaient l'existence d'un bon et

d'un mauvais principe. Dieu se manifestait à eux par les éclats du tonnerre. Ils n'étaient point exempts de la crainte de l'Anhanga ou du malin esprit. Il est fort incertain qu'ils fissent des sacrifices à la divinité : on a la certitude qu'ils tâchaient d'apaiser le génie malfaisant en plaçant sur la tombe de leurs parents les aliments et les boissons fermentées en usage parmi eux. S'il faut en croire une ancienne relation, il y avait dans certaines bourgades des espèces de temples où se révérait le *maraca*. Cet instrument sacré, encore en usage de nos jours (1), se composait d'une coloquinte remplie de cailloux ou de graines desséchées et garnie d'un manche de bois avec lequel les devins l'agitaient. Ces espèces de prêtres, connus sous le nom de piayes, et dont les fonctions semblent ne point varier sur toute la côte de cette portion de l'Amérique méridionale, se retrouvent partout avec le maraca, emblème de leur puissance. Avant de recevoir les marques distinctives du pouvoir sacerdo-

(1) Voy. Koster, *Voyage au Brésil*.

tal, ils étaient soumis aux épreuves les plus terribles; pendant plusieurs années on leur imposait une rigoureuse abstinence qui leur ôtait quelquefois la possibilité de s'en dédommager par la suite. On nous a conservé une partie des usages extérieurs de l'initiation (1), mais il serait curieux de connaître les conventions faites par quelques imposteurs pour tromper des sauvages comme eux. Le secret a été aussi bien gardé que chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité; nous savons seulement, à n'en pas douter, que partout où ces piayes plantaient le maraca on venait leur faire des offrandes. C'est encore eux qui, à certaines époques, soufflaient l'esprit de courage aux guerriers : dans ces occasions, les hommes excluaient leurs compagnes de la cabane où ils se rassemblaient; ils exécutaient des danses lentes et mystérieuses, et recevaient tour à tour la fumée du petum, que l'on croit être le tabac. Telle était l'influence des prêtres sauvages, que les infortunés qui avaient

(1) Voy. Lery, Biet, Hans Stade, etc.

encouru leur indignation croyaient ne pouvoir jamais se dérober au trépas; l'imagination frappée des paroles terribles qu'on avait prononcées contre eux, ils s'abandonnaient au désespoir, et ne rendaient que trop réels les effets de l'imprécation. On sent dès lors quelle influence devaient avoir ces êtres puissants sur l'état social d'un peuple dans l'enfance. Le prestige dont ils étaient environnés contribuait encore à les servir dans l'exercice des autres fonctions auxquelles ils se trouvaient appelés. S'ils pouvaient donner le trépas, il leur était également possible, dans l'esprit grossier des Tupinambas, de rendre à l'existence. Quoique les remèdes qu'ils employaient eussent plus ou moins de rapport avec les vaines pratiques de la magie, les piayes n'étaient pas entièrement étrangers à la connaissance des propriétés de quelques plantes; c'étaient néanmoins leurs intercessions mystérieuses auprès des esprits qui excitaient le plus la confiance, et qui opéraient ainsi les cures les plus merveilleuses.

Malgré leur autorité sur les esprits, les

piayes ne paraissaient pas exercer une influence apparente dans le gouvernement; ce gouvernement était de la plus extrême simplicité; on le retrouva le même dans toutes les tribus; c'est celui d'un grand nombre d'autres peuples sauvages.

Chaque village avait un chef civil, dont l'autorité était singulièrement limitée; il semble qu'il n'eût d'autre droit que celui de donner des conseils. Ce fut dans tous les temps l'apanage réservé à la vieillesse. Ces chefs étaient avancés en âge, et représentaient un père de famille au milieu de ses enfants: Lery leur donne même ce titre. En effet, dans les villages peu peuplés, comme ceux des Brésiliens, tout le monde devait être parent à un degré plus ou moins rapproché. On retrouve chez les Tupis l'usage des grands conseils où se fumait, comme chez les Américains du nord, le calumet de paix. C'est là probablement que l'on discutait les affaires importantes qui intéressaient toute la nation. Pour être admis au rang des guerriers, il fallait se soumettre à des épreuves déjà

très pénibles, quoiqu'elles fussent moins rigoureuses que celles des piayes. C'étaient ces guerriers qui se choisissaient un chef pour les conduire au combat. L'expérience des guerres précédentes apprenait celui qu'on devait élire; son autorité cessait avec les événements qui la lui avaient donnée. Il ne fallait pas seulement du courage pour conduire ces hordes barbares, il était souvent indispensable de faire usage de ces talents militaires qui ne sont que le fruit de la réflexion. Les guerres ne se faisaient pas toujours comme celles des nations modernes, où la victoire reste à la ruse, et où la faiblesse trouve son salut dans les forêts; on tâchait bien de surprendre l'ennemi, mais souvent on se livrait des espèces de batailles rangées, et la mêlée devenait terrible. Si les assaillants étaient repoussés d'un village fortifié, ils en faisaient le siége en règle, c'est-à-dire qu'ils formaient, à une certaine distance, avec les branches flexibles de quelques arbres une haie assez élevée, d'où ils pouvaient lancer leurs traits sur l'ennemi, et intercepter

le passage des vivres ; mais comme, en général, ils manquaient eux-mêmes d'approvisionnements nécessaires, toutes les opérations militaires se terminaient promptement; il arrivait même quelquefois que les assiégeants se trouvaient assiégés à leur tour dans leurs propres ouvrages, et laissaient un grand nombre d'entre eux au pouvoir de l'ennemi. L'Océan devenait assez fréquemment le théâtre des exploits des Tupinambas, et ces combats, comme on le pense bien, exigeaient encore plus d'habileté de la part du chef. Des pirogues creusées dans un seul arbre formaient toutes les forces maritimes de cette nation, mais elle les multipliait à l'infini, et ses forêts lui offraient de tous côtés d'inépuisables matériaux.

Nous en sommes arrivés maintenant à parler d'un usage commun à la plupart des peuples de l'Amérique : il s'agit du sacrifice des prisonniers, et des épouvantables festins auxquels on les faisait servir. Mais si des peuples anthropophages excitèrent des sentiments d'horreur dans le cœur des Européens, les Européens de

nos jours doivent frémir, et en songeant à une affreuse coutume, et en se rappelant les forfaits auxquels on voulut la faire servir d'excuse.

Ces hommes, que l'on nous peint comme étant si cruels, donnaient, il est vrai, la mort à quelques uns de leurs prisonniers : ils la donnaient, parceque leurs parents l'avaient reçue de leurs ennemis dans de semblables occasions. L'ignorance les empêchait de voir ce qu'il y a d'horrible dans les plaisirs de la vengeance ; mais leur vengeance était prompte : ils n'avaient point inventé, comme les peuples qui se glorifient de leur civilisation, des prisons où l'on languit pendant des années entières, des pontons obscurs et empestés où l'on respire tout à la fois l'horreur de la captivité et le désir de la mort.

Chez les Tupis, le prisonnier voué au sacrifice jouissait jusqu'à son dernier jour des plaisirs de la vie. On n'en voulait qu'à son existence ; on était loin de souhaiter qu'il l'abandonnât au milieu des souffrances. Les vainqueurs lui choisissaient une épouse parmi les jeunes filles qui se fai-

saient le plus distinguer par leurs attraits. Cette captivité, qui devait se terminer d'une manière si tragique, durait ordinairement plusieurs mois, et se prolongeait quelquefois pendant des années entières. Comme celui qui frappait la victime jouissait d'une considération particulière, plusieurs guerriers réservaient cet honneur à leurs enfants, et attendaient qu'ils eussent la force de se charger de l'exécution. Après un tel exploit, le sacrificateur changeait de nom, et se faisait à la cuisse une incision profonde, marque bizarre d'une noblesse d'un genre assez nouveau, surtout quand l'on n'avait point couru le danger de s'emparer du prisonnier au milieu des combats.

Quoique dans presque toute l'Amérique on retrouve à peu près les mêmes cérémonies lorsque la nation est assemblée pour immoler la victime, les usages des Brésiliens étaient beaucoup moins cruels que ceux de plusieurs autres peuples. Ils reprochaient au guerrier les torts de sa nation envers la leur; ils montraient une joie barbare en lui rappelant l'affreux

plaisir dont ils allaient jouir, mais ils ne prolongeaient point ses souffrances et l'immolaient d'un seul coup de massue. Les jeunes captifs étaient quelquefois adoptés par les vainqueurs; plus souvent encore ils demeuraient dans une sorte d'esclavage qui pouvait leur faire craindre à chaque instant pour leur existence. L'établissement des Portugais dans ces contrées amena un assez grand changement dans le sort des prisonniers; on préféra les vendre comme esclaves à l'odieuse satisfaction d'assouvir sur eux la haine qu'on éprouvait pour une autre tribu. Il en résulta bientôt un autre malheur, suite inévitable de l'affreux trafic que font encore les peuples civilisés avec les peuples sauvages : les guerres se multiplièrent, et elles devinrent plus destructives, parcequ'il fallait des cultivateurs aux Européens.

Les transmigrations de ces peuples, leurs dernières guerres entre eux, et enfin leur anéantissement presque total, qui a suivi nos conquêtes; voilà ce qu'il importe de faire connaître sommairement, en parlant

de quelques tribus importantes que nous n'avons point encore nommées.

Les Tapuyas, chassés de tous côtés du territoire qu'ils avaient occupé jadis, cherchaient un asile dans l'intérieur des terres; ils y furent poursuivis par les vainqueurs, et ne purent se dérober à la captivité et à la mort, qu'en opposant le courage le plus constant aux fureurs de ces terribles ennemis.

Ce peuple, qui avait formé autrefois un grand nombre de nations importantes, se trouvait alors dispersé sur plusieurs points, et par conséquent bien moins redoutable. Quoiqu'il eût quelque analogie avec les Tupis, s'il faut en croire un manuscrit du temps, il en différait entièrement par le langage et par quelques coutumes (1); on assure même qu'il ne sacrifiait point ses prisonniers, ce que les usages de tribus encore existantes semblent démentir.

Il arriva, après l'expulsion des Tapuyas, ce qui devait être nécessairement le ré-

(1) *Roteiro do Brasil*, manuscrit de la Bibliothèque royale.

sultat de l'alliance d'une foule de petits peuples qu'un intérêt commun avait momentanément réunis : l'intérêt particulier les divisa ; la plupart devinrent entre eux ennemis aussi irréconciliables qu'ils l'avaient tous été des Tapuyas.

L'histoire nous a conservé les noms des principales nations tupiques, en même temps qu'elle nous a appris leurs guerres souvent funestes aux Portugais. Les Tupinambas, les Tupinaès, les Tupiniquins, étaient les trois principales ; on peut admettre ensuite les Tamoyos, les Cahétès, les Amapiras, etc. Plusieurs nations établies dans le voisinage de celles-ci ne paraissent avoir appartenu ni à la race des Tupis, ni à celle des Tapuyas. Peut-être étaient-ce les restes des plus anciens habitants ; peut-être venaient-elles des régions reculées de l'intérieur, d'où elles avaient été repoussées à la suite de quelques combats. Parmi celles-ci il faut compter les redoutables Ubirajaras, qui vivaient au centre de la capitainerie de Bahia, et qui n'entendaient le langage d'aucuns de leurs voisins.

Les traditions incertaines des tribus conquises par les Portugais sont d'un bien faible secours pour l'histoire; cependant elles nous ont déjà guidés, et nous serviront encore dans le récit des guerres que se livraient les nations indigènes. Il est déjà difficile d'établir d'une manière incontestable le lieu de la domination de chaque peuple lors de la découverte ; cela devient à peu près impossible pour une époque antérieure. Nous allons commencer par le sud.

Les Carijos, que l'on croit avoir appartenu à la grande nation des Guaranis du Paraguay, furent promptement réduits à l'état d'esclavage; comme ils étaient plus disposés à adopter la vie agricole que les autres Brésiliens, ils devinrent d'une assez grande utilité aux nouveaux colons de Saint-Vincent. Les peuples sauvages d'alentour les méprisaient sans doute pour s'être laissés si promptement asservir (1); mais ils ne tardèrent point à s'allier avec les conquérants, et, en remontant aux

(1) Voy. Hans Stade.

sources, on retrouverait un assez grand nombre de métis qui en descendent, quoique la race primitive soit anéantie.

Les Tamoyos étaient maîtres de toute la côte comprise entre le cap de Saint-Thomé et Angra-dos-Reys. Quoique ces indigènes fussent plus habiles que les autres Brésiliens dans l'art de fortifier leurs villages (1), ils furent d'abord repoussés dans l'intérieur par les Guaytakazès; mais, revenant bientôt sur les bords de l'Océan, les Portugais les anéantirent. Leurs premiers ennemis n'eurent point un sort plus heureux : vaincus dans plusieurs combats, ils se virent obligés de prendre la fuite; et l'on retrouve encore à l'extrémité de la capitainerie de Rio-Janeiro les faibles restes de leurs tribus (2). Ils portent maintenant le nom de Coroados, et vivent en paix avec les colons, quoiqu'ils aient conservé une partie de leurs usages. Les Guaytakazès sont peut-être les seuls Brésiliens qui aient laissé des monuments capables d'exciter

(1) *Roteiro do Brasil.*

(2) *Corografia brasilica.*

un jour la curiosité de l'antiquaire dans ces contrées. Ils enterraient leurs guerriers dans de grands vases de terre cuite, et l'on a découvert, à plusieurs époques, un assez grand nombre de ces singulières sépultures. Elles renfermaient sans doute des armes et des ornements. Il est fâcheux qu'on ait négligé de les conserver.

Nous ne parlerons point des Guaynazès, qui ont été entièrement anéantis, ou qui se sont mêlés à quelques autres tribus. Ils ne formaient pas une nation assez importante pour résister aux efforts des Européens et à ceux des peuples sauvages, auxquels ils avaient déclaré la guerre. Mais l'on ne peut point s'empêcher d'être surpris qu'un peuple tel que les Tupinambas n'ait laissé aucun vestige dans la capitainerie de Rio-Janeiro. C'est une des plus grandes preuves qu'à l'émigration générale de la nation toutes les tribus se réunirent. Cet accord unanime est bien remarquable chez un peuple aussi nombreux, et nous en indiquerons les causes en parlant des tribus de San-Salvador.

Les Tupiniquins et les Tupinaès sem-

blaient n'avoir formé autrefois qu'une même nation; aussi, quoiqu'ils habitassent une partie de la côte qui se trouve entre Rio-Janeiro et Bahia, et qu'ils eussent des intérêts différents[5], leurs discussions n'amenaient-elles point de guerres générales. Ils étaient ennemis des Tupinambas, et leur avaient voué une égale haine.

Ce furent les Tupiniquins qui accueillirent Pedralvez-Cabral, et ils furent sans doute bien mal récompensés de leur hospitalité; car, quelque temps après l'établissement des premiers Européens, ils abandonnèrent la côte, et se réfugièrent dans les forêts qui couvrent cette belle contrée.

Toutes les ressources offertes par la nature ne sont point de trop pour un peuple sauvage, et son industrie ne s'accroît point tout-à-coup en raison de ses besoins. Il est probable que les Tupiniquins tiraient un assez grand parti de la pêche, qui est abondante dans ces parages, ce fut sans doute une des causes qui les ramenèrent sur les bords de la mer. Mais ils n'auraient peut-être point dû quitter leur nouvel asile.

Ils partagèrent le sort funeste des colons sans trouver de grands avantages dans la proximité de leurs établissements. La nation féroce des Aymorès descendit de l'intérieur et ne fit aucune distinction des Européens ou des indigènes. On vante les services que la nation des Tupiniquins a rendus aux Portugais : soumise de nos jours à la civilisation, elle se fait distinguer par ses habitudes paisibles; mais son état est misérable, et elle doit exciter l'intérêt du gouvernement brésilien. Sans doute que les Tupinaès ont fait de nouvelles alliances avec elle. Depuis que ces tribus ne tirent plus aucune gloire de leur indépendance, elles ont uni leur malheur, et bientôt peut-être le titre d'Américain suffira-t-il pour réunir des hommes qui eussent été autrefois d'irréconciliables ennemis!

Les Aymorès, qui ont acquis une si funeste célébrité dans le Brésil, ne se montrèrent sur le bord de la mer que longtemps après la découverte, et lorsque de nombreux établissements étaient déjà formés. On pense généralement que ce peuple descendait d'une tribu de Tapuyas,

qui, reléguée dans les solitudes de l'intérieur, avait même oublié les arts grossiers inventés par une nation puissante qui vivait dans une sorte d'abondance.

Regardés comme des sauvages par les sauvages eux-mêmes, les Aymorès ne s'élevaient guère pour l'intelligence au-dessus de la brute. Étrangers à la construction d'une cabane, ils étaient bien éloignés de se parer de ces ornements en plumes dont on retrouvait l'usage dans toutes les autres tribus. Mais ils avaient encore un caractère peut-être plus distinctif : c'était une invincible horreur pour l'eau, qui les empêchait même de poursuivre leurs ennemis quand ceux-ci traversaient un fleuve (1). Cette circonstance, selon moi, pourrait faire penser qu'ils venaient des plaines arides que l'on rencontre dans Pernambuco, Siara et Piauhy; car un peuple sauvage qui habite le bord des fleuves ne doit pas ignorer long-temps l'art de nager. On prétend que ces barbares faisaient un plus grand usage de la chair humaine que

(1) Southey, *History of Brasil.*

les autres; ils la conservaient, dit-on, comme toute autre espèce de nourriture, et sans qu'il se joignît à cela aucune idée de vengeance. Les hordes d'Aymorès désolèrent si complètement la capitainerie de Porto-Séguro et celle dos Ilhéos, que toutes les habitations se virent obligées de cesser leurs travaux par le manque absolu d'esclaves. On évalue à trois mille le nombre de ceux qui furent massacrés. Trois cents colons environ périrent dans les mêmes circonstances. Plus tard les Aymorès furent presque anéantis. Il y a de fortes raisons pour croire que leurs restes forment la nation que l'on connaît maintenant sous le nom de Botocoudos, et qui parcourt les rives du Doce et du Belmonte, où presque toutes les tribus sont en paix avec les colons. Ces sauvages montrent un peu moins d'aversion qu'ils n'en avaient autrefois pour l'agriculture, et le gouvernement pourra peut-être les utiliser en ne frondant point trop leurs usages; ils seraient propres surtout à exploiter les forêts vierges de la côte orientale.

Les Papanazès s'étaient établis autrefois

vers les mêmes contrées entre Porto-Séguro et Espirito-Santo (1); mais il paraît que les Européens n'eurent pas autant à se reprocher leur destruction que celle des autres tribus. Les Tupiniquins et les Guaytakazès leur firent une guerre si cruelle, qu'ils les forcèrent à gagner l'intérieur, où ils vivent peut-être encore maintenant sous un nom différent de celui qu'ils portaient.

Nous sommes enfin parvenus à cette portion de la côte qui était habitée par le peuple dont les Portugais auraient pu tirer les plus grands avantages si l'esclavage n'avait point été trop souvent le prix de ses vertus hospitalières. Les Tupinambas, redoutés de toutes les autres nations, semblaient, par leurs mœurs et par leur courage, s'élever au-dessus d'elles. Toutes les relations du temps s'accordent à les représenter comme des alliés fidèles du petit nombre de Français que le sort conduisait dans ces parages, et si notre gouvernement se fût occupé davantage, à

(1) Il faut écrire ainsi, et non *Espiritu santo*, comme on le fait assez souvent.

cette époque, de la colonisation de l'Amérique, il est assez probable que la nation la plus considérable du Brésil nous eût donné la possibilité de nous établir d'une manière stable dans quelques endroits de ce beau pays.

La baie de San-Salvador appartenait entièrement aux Tupinambas; ses différentes tribus vécurent long-temps en paix; mais un événement, peu important en apparence, changea les choses de face, et l'enlèvement d'une jeune fille alluma une guerre terrible entre les habitants des deux aldées. L'histoire de la guerre de Troie se renouvela chez un peuple dans l'enfance. On dirait que, chez ces deux nations, plus la cause fut légère, plus on mit d'acharnement dans la haine qu'on s'était vouée. La famille ofensée gagna l'île d'Itaparica, opposée au territoire qu'occupe maintenant la ville (1); un grand nombre de mécontents se réunirent à elle; on s'établit sur le continent, et la

(1) C'est un trajet qui ne dure pas quelquefois plus d'une heure.

baie devint le théâtre d'une guerre continuelle. Le temps ne put adoucir le ressentiment des deux partis. Chez les sauvages la vengeance est un besoin que toute la nation ressent également. Dans cette circonstance la rage des tribus ennemies s'accrut à un tel point qu'elle ne respectait plus les tombeaux; les morts étaient déterrés, et recevaient mille outrages (1); mais, après s'être livrés à cet odieux ressentiment, indigne d'un peuple brave, les guerriers étaient dans l'usage de changer de nom : il semble que, dans leur grossière superstition, ils voulussent se dérober ainsi à la fureur des ombres irritées.

Les Tupinambas prirent part aux guerres des Européens, après avoir fait de vains efforts pour s'opposer à leurs agressions. Nous les verrons figurer dans l'histoire jusqu'à une certaine époque, mais c'est pour disparaître tout-à-coup : de même qu'ils s'étaient réunis afin d'envahir un territoire fertile, leur inimitié

(1) *Roteiro do Brasil.*

cessa quand il fallut l'abandonner. Le nord leur offrit de vastes déserts qui devaient rester encore long-temps inconnus. Ils se dirigèrent vers cet asile que paraissait leur avoir réservé la nature. Le pays arrosé par le fleuve des Amazones les reçut, et les noms de quelques îles et de quelques tributaires rappellent encore cette transmigration. Peut-être trouverait-on dans les forêts du Para quelques tribus de Tupinambas, mais il est certain qu'on n'en rencontre plus dans les lieux qu'habitait la nation lors de la conquête. On prétend qu'après avoir montré une volonté si ferme et si unanime en quittant la contrée où l'on voulait l'asservir, elle se divisa de nouveau, et quelques historiens assurent qu'il y en eut une partie qui se rendit dans le Pérou.

Au-delà du San-Francisco on rencontrait les Amapiras, qui descendaient également de la nation des Tupis, mais qui s'en étaient séparés lors de la grande guerre avec les Tapuyas. Ils avaient adopté le nom d'un de leurs chefs, et ils étaient en guerre continuelle avec une na-

tion plus sauvage que celles du bord de la mer, auxquelles elle était entièrement étrangère. Les Ubirajaras furent très long-temps sans connaître les Européens, qui probablement ont fini par les anéantir.

La capitainerie de Pernambuco, où l'on trouve maintenant si peu d'indigènes, était autrefois habitée par la redoutable nation des Cahétès ou Caétès, qui possédaient tout le territoire compris entre le fleuve San-Francisco et le Rio-Parahyba. Ennemis irréconciliables des Tupinambas, ils leur faisaient une guerre continuelle, et ils savaient franchir la distance qui les séparait d'eux sur des espèces de radeaux d'une construction assez ingénieuse. Douze guerriers pouvaient monter ces singulières embarcations, et des flottes assez nombreuses allaient ravager le territoire des tribus rivales établies quelquefois à cinquante lieues de là. Cet amour de la guerre devint funeste aux Cahétès; les Tupinambas se réunirent avec les Tupinaès et les Tapuyas pour les anéantir, et ils réussirent complètement. Parmi les vaincus il n'y eut que ceux qui gagnèrent les mon-

tagnes d'Aquesiba qui purent échapper à la mort ou à l'esclavage, chose à peu près semblable chez ces nations. Les Cahétès avaient une réputation de cruauté que plusieurs traits rapportés par des écrivains du temps peuvent confirmer.

Les Pitiguares, qui confinaient avec ces indigènes, n'étaient pas moins redoutables qu'eux. Amis fidèles des Français, ils les suivirent dans plusieurs de leurs expéditions. Quoiqu'ils eussent leurs principaux établissements entre Rio-Grande et Parahyba, il paraît qu'ils étendaient leur domination jusqu'au fleuve des Amazones. Une foule d'autres nations moins considérables habitaient la côte, mais il faudrait nous en tenir à une simple nomenclature de noms bizarres; souvent ce n'étaient que des tribus fugitives de peuples dont nous avons déjà parlé qui cherchaient un refuge dans ces contrées moins peuplées du nord. Indiquer ce qui est resté de ces peuples serait un travail curieux sans doute; toutefois il nous ferait sortir des bornes de cet ouvrage. Nous nous contenterons, en parlant de l'état actuel du Brésil,

de désigner sommairement quelques unes des principales nations qui habitent encore ce vaste territoire.

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE.

Le voyage de Vasco de Gama aux Indes orientales avait excité dans le cœur de tous les Portugais le désir de continuer d'importantes découvertes. La nation entière souhaitait une nouvelle expédition; Emmanuel satisfit bientôt à son impatience; il était loin de prévoir ce que lui réservait la fortune, et ce fut en grande partie de l'instant où il se décida que dépendit la découverte du Brésil. Le hasard fit, dans cette circonstance, ce qu'il a fait tant d'autres fois : il tint lieu de génie à des hommes entreprenants. Il fallait éviter les calmes des côtes de l'Afrique: Pedralvez Cabral (1) prit au large; les vents l'entraînèrent, et la côte de l'Amérique méridionale se déploya devant lui. 1500.

(1) Les historiens portugais le nomment fréquemment ainsi : c'est l'abréviation de Pedro Alvarès.

Je ne sais si l'on doit retirer beaucoup d'honneur d'un événement qui tient à tant de circonstances indépendantes du raisonnement; mais il est certain que la découverte du Brésil est due au navigateur portugais. L'Espagnol Vicente Yanez Pizon n'explora que l'embouchure du fleuve des Amazones; son expédition fut sans résultat. Cabral rendit la sienne utile à son pays. Il commença, selon l'usage des Européens de toutes les époques, à donner un nom au pays avant de connaître celui qu'il portait chez les indigènes. On était dans l'octave de Pâques; la montagne que l'on avait sous les yeux fut appelée *Monte-Pascoal*, et le reste du pays *Vera-Cruz.* La conduite des Européens fut assez prudente, et les habitants leur montrèrent bientôt une entière confiance, car ils se mêlèrent parmi eux sans armes, et ne craignirent point de les admettre, en petit nombre il est vrai, dans leur village. Comme tous les sauvages, ils étaient impatients de recevoir les bagatelles qui frappaient leurs regards, et souvent, quand ils les avaient obtenues, ils ne témoi-

gnaient aucune reconnaissance ; elles devenaient sans prix dès qu'elles n'excitaient plus leurs désirs : ils pensaient bientôt qu'ils n'avaient aucune action de grâces à rendre pour une chose inutile. Il faut être déjà parvenu à un assez haut degré de perfection dans l'état social pour devenir sensible à une bonne intention qui n'a point d'effets. Les Tupiniquins sentirent bientôt de quel avantage devait être pour nous l'usage du fer; ils se pressaient en foule autour des Européens qui taillaient à coups de hache la croix que l'on devait élever sur le rivage, et peut-être qu'un grossier instrument leur donna une plus grande idée de notre puissance que ces navires dont ils ne pouvaient comprendre l'étonnante construction. Ils aidèrent à porter cette croix qui devait apprendre désormais aux autres nations que le pays avait cessé de leur appartenir (1), et qu'ils

(1) Voy. la lettre de Pedro Vas de Caminha, compagnon de Cabral; j'en ai inséré la traduction dans le Journal des voyages de M. Verneur.

avaient en Europe un maître dont la volonté pouvait les anéantir.

Pendant les cérémonies religieuses qui eurent lieu lors de la prise de possession ils se comportèrent exactement comme les Européens; ils imitèrent leurs gestes et leur recueillement. On pensa qu'il y avait peu de chose à faire pour les décider à embrasser le christianisme; mais la suite prouva combien cette conversion devait être longue; elle marcha avec l'anéantissement de la tribu, parcequ'il s'y mêla d'autres intérêts que ceux de la religion.

On crut d'abord que le pays ne renfermait point d'objets précieux, et que le commerce du Portugal n'en pourrait tirer que de faibles avantages; cependant Cabral jugea à propos d'y laisser deux jeunes gens condamnés à l'exil pour différents délits: ils devaient apprendre la langue des indigènes, et servir un jour d'interprètes à d'autres expéditions. L'on discuta en même temps si l'on s'emparerait de quelques naturels afin de les conduire en Europe; mais, chose remarquable pour l'époque, cette injustice ne fut point com-

mise, et l'opposition de Cabral dans cette circonstance lui fait plus d'honneur peut-être que les brillantes actions que l'on a citées de lui.

Lors du départ de Vera-Cruz, le navire chargé des approvisionnements fut expédié en Europe pour y porter la nouvelle de la découverte qu'on venait de faire. Gaspard de Lemos, chargé du commandement, reconnut à coup sûr une partie de la côte, car il n'imita pas la modération de son chef, et s'empara de deux indigènes qui parurent à la cour. Si l'on réfléchit attentivement à l'exaltation que devait produire, chez un peuple rempli d'ardeur, les annonces successives de semblables événements, on sera moins surpris, et de ses conquêtes, et de son ardeur pour la colonisation ; mais, s'il se sentait plus favorisé que les autres nations, il ne négligeait, dans aucunes circonstances, les chances heureuses que lui offrait la for- 1501.
tune. Cabral, à son retour de l'Inde, vit que l'on profitait de ses avis ; il rencontra dans le port de Bezenegue Nicolas Coelho qui se rendait au Brésil. Southey affirme

qu'Amérigo Vespuci partit également la même année pour ce pays (1), qu'il perdit quelques hommes au milieu des anthropophages, et qu'à son second voyage, l'année suivante, il forma le premier établissement qui eut lieu dans ces contrées à la baie de Tous-les-Saints. Que les temps reculés de notre histoire doivent être obscurs, si une époque aussi rapprochée offre déjà des conjectures sur d'importantes circonstances ! Quoi qu'il en soit, on attribue généralement la découverte de Bahia à Christovam Jacques, qui explora toute la côte jusqu'au détroit de Magellan, et planta dans tous les ports où il entra des poteaux aux armes de son souverain. Comme il eut le malheur de perdre plusieurs de ses caravelles, il établit avec les équipages une colonie sur le territoire de Vera-Cruz, qui prit vers cette époque le nom de Porto-Seguro.

Le bois de teinture que les premiers navigateurs avaient rapporté de ce pays excita bientôt l'intérêt des négocians, qui

(1) Voy. la Relation d'Améric dans la collection du président De Brosses.

commençaient à retirer de véritables avantages des découvertes de la nation. La vaste contrée qui produisait le bois de brasil (1) devint précieuse à leurs yeux; ils lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui. Une seule production de cette terre fertile fut pendant bien long-temps encore l'unique objet qui appelât sur elle les regards de l'Europe.

Plusieurs expéditions eurent lieu; la plupart de celles que l'on destinait pour les Indes orientales allaient reconnaître le Brésil, mais elles n'y formaient point d'établissements. Les infortunés qui faisaient naufrage sur la côte se voyaient forcés de chercher un asile parmi les sauvages, et probablement la colonie de Porto-Seguro était anéantie, puisque les matelots d'un navire portugais qui se perdit à l'entrée de la baie de Tous-les-Saints n'allèrent point rejoindre des compatriotes aussi peu éloignés. Plusieurs petites

1502 à 1503.

1515.

1516.

(1) Ce nom a été donné à l'ibirapitanga à cause de sa couleur : *braza* veut dire braise en portugais.

colonies, du reste, ont pu s'établir sur ce vaste territoire sans laisser de vestiges: leurs premières constructions étaient probablement semblables à celles des sauvages, et ne pouvaient résister aux efforts du temps. Parmi toutes les expéditions qui eurent lieu vers cette époque, il faut compter celle de Solis, grand pilote de Castille. Ce navigateur parcourut toute la côte, et entra dans la baie de Ganabara, désignée aujourd'hui sous le nom de Rio-
1515. Janeiro. Le célèbre Magalhaens, que nous nommons Magellan, l'imita bientôt après; mais nous ne parlerons point d'une foule d'expéditions sans résultat: celle de Diego
1526. Garcia fut la plus importante.

DIVISION DU BRÉSIL EN CAPITAINERIES.

On ne fut pas long-temps à reconnaître la fertilité du Brésil et les avantages qu'il pouvait rapporter à la métropole. Si Emmanuel cherchait toujours à faire de nouvelles découvertes, son fils Jean III mit ses soins à les utiliser. Peut-être faut-il rejeter sur l'époque le peu de sagesse que l'on mon-

tra dans la première administration qui devait régir le Brésil. Ce beau pays fut divisé en neuf capitaineries héréditaires, mais on y établit dès le principe un gouvernement féodal, et ce n'était guère le moyen de gagner les indigènes, dont l'esprit était entièrement opposé à ce genre d'institutions. On permit à plusieurs seigneurs d'aller conquérir quarante ou cinquante lieues le long de la côte, et d'y former le genre d'établissement qui leur semblerait le plus convenable. Ils avaient le droit de faire des concessions et d'imposer des lois. Nul règlement ne vint restreindre leur pouvoir, et l'on est surpris qu'ils n'aient point reçu avec le droit de faire des esclaves celui de donner la mort; mais l'on n'osa point accorder ce dernier pouvoir, car il n'aurait peut-être bientôt existé aucune sécurité pour les colons eux-mêmes.

Le premier établissement digne de ce nom fut fondé dans le sud par Martin-
Alphonse de Souza, qui s'était déjà dis- 1531.
tingué dans les Indes orientales. Ce fut probablement les détails qu'il obtint sur

le caractère paisible des Carijos qui déterminèrent ce seigneur à adopter le territoire de Saint-Vincent. Il vit dans son voyage la superbe baie de Rio-Janeiro, et ne conçut point les avantages de sa position.
1532. sition. Il se contenta de donner à la baie un nom qui la désigne fort mal, et qu'on n'aurait point dû lui conserver. Sa première intention fut de s'établir par les 14°. Il fut d'abord repoussé par les sauvages. Mais un Portugais, nommé Ramalho, qui avait fait naufrage dans ces contrées, le protégea auprès d'une nation plus puissante, et lui donna ainsi la facilité de fonder une colonie dans l'île de Saint-Vincent, et d'établir le long de la côte plusieurs Européens qu'il avait amenés avec lui. Les Brésiliens ne peuvent point oublier que c'est à Alphonse de Souza qu'on doit la culture de la canne à sucre, et l'introduction de ces bestiaux qui se sont depuis propagés avec tant de rapidité. Voilà sans doute ses plus grands titres à la reconnaissance de la nation. Il retourna bientôt en Europe, d'où il fut envoyé dans les Indes avec le
1534. titre d'amiral.

Son frère Lopez de Souza n'eut point le temps d'opérer d'aussi grandes améliorations dans la capitainerie qui lui était échue. Il s'établit à Santo-Amaro, près de Saint-Vincent. Les Pitagoares lui livrèrent d'abord plusieurs combats, dont il sortit vainqueur ; mais ayant péri dans un naufrage à l'embouchure du Rio de la Plata, son territoire tomba en d'autres mains.

J'ai parlé de ces deux fondateurs plus longuement que je ne le ferai des autres. L'histoire de ceux-ci ne présente pendant plusieurs années que le récit de l'extermination de peuples sauvages. Leur prospérité s'accroît à mesure que l'expérience les éclaire, mais l'on voit que les privilèges accordés par Jean III devaient amener tous les funestes événements qui en devinrent nécessairement le résultat.

Quelque temps après la mort de Lopez, Goès son ami se fait aider par Martim Ferreira, et fonde la capitainerie de Parahyba, que bientôt il abandonne. Coutinho est plus heureux dans son établissement d'Espirito-Santo, voisin de l'endroit où était 1534.

débarqué Cabral. Il trouve encore l'un des deux criminels que l'on y avait abandonnés. Les Tupiniquins lui font la guerre, mais plus tard il les rassemble dans des villages, et fait ses efforts pour les soumettre au joug de la civilisation. Les sucreries de Porto-Seguro fournissent bientôt à la consommation de la métropole.

La portion de territoire qui forme la capitainerie dos Ilheos ne tarda pas non plus à être concédée à Figuerero Corréa, qui envoya un certain Romerra en prendre possession.

La baie de San-Salvador fut quelque temps sans exciter l'attention des Européens, car Pernambuco reçut une colonie avant que l'on songeât à ce beau territoire, possédé par les Tupinambas. Il est à remarquer que la colonisation alla toujours du sud au nord, probablement à cause du climat. Duarte Coelho Pereyra, concessionnaire de la capitainerie de Pernambuco, montra de l'intelligence dans la
1534. manière dont il forma son établissement. Il n'eut point seulement à repousser les Cahétès, il fallut encore qu'il s'opposât à

l'envahissement des Français qui dirigeaient ces sauvages déjà si redoutables. Assez habile pour former une alliance durable avec le célèbre Tabyra, chef des Tobayares, il anéantit bientôt les tribus ennemies, jeta les fondements de la ville d'Olinda, et enrichit dès le principe la colonie par l'exploitation du bois de teinture, dont ne pouvait plus se passer l'Europe.

L'Amérique était à peine connue, et il fallut que, dès cette époque, elle servît d'asile à des infortunés, persécutés pour leurs opinions religieuses. L'inquisition, établie en Portugal, envoya des familles entières chercher au milieu des déserts du nouveau monde une sécurité qu'on leur refusait en Europe. La race toujours malheureuse des juifs fut obligée de s'exiler. On choisit naturellement pour s'établir le lieu dont la population présentait le plus de ressources, et le nouvel établissement s'accrut avec beaucoup d'activité. On remarque que c'est l'endroit du Brésil où se trouvent en plus grand nombre les petits propriétaires blancs. Des exilés n'ont dû transmettre à leurs enfants d'autre ri-

chesse que l'amour du travail, et ceux-ci offrent la preuve que, par la suite des temps, la race blanche peut fertiliser les contrées situées sous les tropiques. Ceux-ci cultivent la terre souvent avec plus d'ardeur que les Africains; qu'ils associent à leurs travaux plutôt en compagnons qu'en esclaves.

Un Européen vivait déjà au milieu des Tupinambas de San-Salvador avant que le gouvernement portugais eût disposé du territoire qu'ils occupaient. Le jeune Alvarès Correa, jeté par une tempête sur la
1516. côte du Brésil, avait échappé à la fureur des sauvages, s'était marié à la fille d'un chef, et jouissait dans la tribu de cette considération que devait lui attirer la supériorité de son intelligence sur un peuple barbare. Un voyage en France l'avait mis à même de faire connaître les avantages de la civilisation à ceux qui l'avaient accueilli. Il en était chéri, parcequ'il ne leur faisait point sentir le joug d'un pouvoir qui allait chaque jour en s'accroissant. Francisco Pereyra Coutinho arriva; Jean III lui avait accordé tout l'espace de terrain compris

entre la pointe Saint-Antoine et le fleuve de San-Francisco. Le nouveau gouverneur n'imita point cette modération qui avait si bien réussi auprès des Tupinambas. Il ne tenta même pas de réprimer les désordres causés par ses soldats. Alvarès Corréa, devenu son sujet, ne tarda point à être son prisonnier. Il l'arracha à sa famille, et il alluma dans le cœur héroïque d'une femme (1) ce désir de vengeance qui renversa bientôt son pouvoir mal affermi. Contraint de fuir, il alla chercher un asile dans la capitainerie dos Ilheos.

Mais une partie des Tupinambas, déjà accoutumés aux superfluités de l'Europe, ne tardèrent pas à regretter son absence. Il fut rappelé, et il eut l'imprudence de se rendre de nouveau au milieu d'une nation dont la plus grande partie le détestait. Comme il allait entrer dans la baie, une tempête violente le jeta sur l'île d'Itaparica, et tous ceux de son équipage qui purent gagner la terre furent dévorés.

(1) Il s'agit de la fameuse Paragouassou, épouse d'Alvarès Corréa.

Alvarès échappa seul à la fureur de la tribu. Rendu à sa famille, il continua à diriger en père ceux qui regrettaient son absence, et qui avaient même pleuré sa mort pendant quelque temps.

Après la fin tragique de Coutinho, la capitainerie rentra dans le domaine de la couronne. L'on n'ignorait plus les avantages que pouvait offrir la baie. Jean III se décida à fonder une capitale sur ses rivages, afin que les autres établissements trouvassent les secours qu'exigeait leur faiblesse. Cinq navires, six cents volontaires, quinze cents condamnés, et quelques familles qui se décidaient à une émigration probablement avantageuse, formèrent cette nouvelle expédition, dont le com-
1549. mandement fut confié à Thomé de Souza. Ce seigneur fut revêtu du titre de gouverneur général, et reçut le pouvoir d'étendre sa juridiction sur les autres provinces. Il arriva alors ce qui aurait dû avoir lieu plus tôt, les priviléges des donataires furent extrêmement restreints.

Thomé de Souza, en débarquant, trouva encore Alvarès, qui vivait paisiblement

dans l'établissement qu'il avait formé; il en reçut des secours importants, et ce fut surtout cet ancien colon qui lui concilia l'esprit des sauvages, déjà aigri par les derniers événements. On commença à jeter les fondations de la ville à l'endroit où s'élève encore aujourd'hui l'église de Notre-Dame d'Ajuda. Mais ce fut contre l'avis de plusieurs personnes de l'expédition; et en effet cet emplacement était assez mal choisi, si l'on considère les désavantages qui en sont résultés pour la construction de quelques quartiers. En s'enfonçant un peu plus dans l'intérieur de la baie, on eût trouvé du côté de Tapagipe un emplacement infiniment préférable, puisque la ville n'eût pas été interrompue par des montées fatigantes, et quelquefois dangereuses. On affirme qu'on a souvent réfléchi à cet inconvénient, et qu'un gouverneur avait songé de nos jours à réparer la faute de Thomé de Souza.

L'activité que déployèrent les nouveaux colons paraît vraiment extraordinaire, quand on considère les édifices qui re-

montent à l'époque de la fondation. Il faut surtout attribuer la prospérité de l'établissement à la conduite sage et mesurée du gouverneur, et à l'influence que conservait Alvarès Corréa sur les indigènes. C'est une chose digne de remarque, que cette nation malheureuse, dont on ne trouve plus aucuns vestiges sur la côte, ait autant contribué qu'elle l'a fait à l'élévation d'une ville d'où ses plus cruels persécuteurs devaient sortir.

Il était bien difficile que la bonne intelligence régnât long-temps entre des hommes si différents de mœurs et de caractère, dont les uns voulaient continuellement asservir, tandis que les autres ne pouvaient se soumettre à aucune espèce de dépendance.

Un des colons fut tué par un Tupinambas. La tribu livra le criminel, mais, depuis cette époque, on cessa de mettre la même confiance dans les rapports qui devaient exister entre les deux peuples, et une fois que la bonne intelligence fut altérée, on ne tarda pas à voir clairement de chaque côté ce que dictait le véritable

intérêt, c'est-à-dire que l'on souhaita l'anéantissement de ceux que l'on craignait.

Les choses étaient dans cette situation quand plusieurs jésuites arrivèrent au 1550
Brésil. Ils tentèrent de faire des prosélytes parmi les sauvages, et mirent tout en usage pour abolir l'odieuse coutume de l'anthropophagie; mais ces peuples ne comprenaient pas encore ce qui pouvait nous révolter dans ces festins barbares, qui leur rappelaient la gloire de la tribu; et le zèle inconsidéré des missionnaires pensa mettre toute la colonie dans le plus grand danger. Une victime frappée du coup mortel avait été enlevée aux sauvages; revenus de leur première surprise, ils résolurent de venger cet outrage, et marchèrent contre la ville; mais l'aspect de nos armes à feu les effraya, et ils regagnèrent leurs forêts.

La civilisation ne fit que très peu de progrès parmi ce peuple. Haïssant ou révérant tour à tour les jésuites, selon les maux ou les biens qui leur arrivaient, et dont ils les croyaient les dispensateurs, cherchant continuellement de nouvelles

solitudes, et repoussés partout des bords de l'Océan, très peu se décidèrent à adopter le genre de vie des Européens, et la meilleure preuve que l'on puisse en avoir, c'est le petit nombre de métis que l'on rencontre maintenant aux environs de San-Salvador.

Las Casas nous a déjà prouvé que, dans le commencement de la colonisation de l'Amérique, partout où les Européens se trouvaient en rapport avec les indigènes, ils donnaient à ceux-ci l'exemple de tous les vices, et les surpassaient de beaucoup dans le déréglement de la conduite. Les colons ne se contentèrent point de se livrer à un libertinage effréné, ils firent esclaves ceux dont ils enlevaient les épouses et les filles; mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque ils avaient acquis en peu de temps une excessive puissance : la force amena l'impunité.

C'est à peu près vers cette époque que l'ambition gagna les Européens, et que, dédaignant l'agriculture, dont les résultats n'étaient point assez rapides, ils s'enfoncèrent dans l'intérieur, espérant y ren-

contrer de l'or. Il eût peut-être été fort heureux que leurs recherches eussent toujours été aussi infructueuses ; le pays serait infiniment mieux cultivé, et les sables aurifères offriraient maintenant leurs ressources. On ne perd jamais rien à assurer sa subsistance.

Au bout de quatre ans, Thomé de Souza demanda son rappel, et remit les rênes du gouvernement entre les mains de don Duarte da Costa, qui 1552.
était arrivé au Brésil avec sept jésuites, parmi lesquels on remarquait le célèbre Anchiéta. Ce gouverneur avait eu sans doute le temps d'étudier le génie de ses compagnons de voyage ; il y vit une ferme volonté de s'emparer du pouvoir, et se garda bien de les seconder. Ce fut sans doute parcequ'ils ne se sentaient point protégés dans le centre du Brésil que les nouveaux missionnaires résolurent d'aller s'établir vers l'extrémité sud, où ils étaient loin des regards vigilants du nouveau gouverneur. La plaine de Piratininga les reçut; ils y fondèrent une colonie, et ce fut, par la suite, de ce

pays que sortirent les nouveaux dominateurs du Paraguay.

TENTATIVES DES FRANÇAIS POUR S'ÉTABLIR AU BRÉSIL.

Quoique le pape eût partagé entre deux nations toute l'Amérique méridionale, les autres puissances ne pouvaient voir sans envie cette singulière concession. Des hommes qui ne se regardaient point comme soumis aux décrets de la cour de Rome ne craignirent point de les enfreindre : on vit des protestants chercher un refuge au sein de ces contrées désertes. Il est assez curieux qu'un emplacement d'abord dédaigné par les Portugais, et qui depuis est devenu la métropole de l'empire, ait commencé par être l'asile de quelques étrangers malheureux dans leur
1555. patrie. Cela prouve que Villegagnon, chef de l'expédition partie de France, était un de ces hommes dont le premier coup d'œil est sûr, et dont la réflexion va au-devant des événements. Les avantages de la situation de Rio-Janeiro ne lui

échappèrent point; mais ce sera toujours un problème de savoir s'il partit avec l'intention de rendre heureux ses compatriotes, ou si l'ambition ne lui fit voir dans ce lointain voyage qu'un moyen de servir son orgueil.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, protégé d'abord par Coligni, il se montra chaud partisan de la religion réformée, appela vers lui les protestants, leur promit un asile contre les persécutions, et, changeant tout-à-coup de croyance, foula aux pieds les principes qui lui avaient amené tant de malheureux. Quelques 1557.
mots contiennent toute son histoire : au lieu de protéger il persécuta; il emporta la haine de ses compatriotes, quand il aurait pu recueillir le tribut de leur reconnaissance. Lorsqu'il partit d'Amérique pour se rendre en France, il allait recevoir de nouveaux secours, la colonie devait s'augmenter rapidement; tous les projets de ses commettants échouèrent; il cacha sa haine et ses remords dans le fond de son château, et mourut chargé d'un odieux surnom; les pro-

testants l'appelèrent le *Caïn de l'Amérique*.

Si ce chef, auquel on reconnaît de la fermeté et de grands talents, n'eût pas montré, dès le principe, une cruelle perfidie, si un insupportable orgueil ne lui eût aliéné l'esprit de ceux qui lui étaient attachés par leurs propres intérêts, on aurait vu la capitale d'une colonie française s'élever rapidement. Les Portugais semblaient embarrassés de leurs immenses possessions; ils les dédaignaient sans doute parceque les mines d'or et de diamants n'étaient point encore découvertes. Il faut que la province de Rio excitât bien faiblement l'intérêt du gouvernement, puisque l'on vit des étrangers s'en emparer sans faire pendant quatre ans les moindres efforts pour les détourner de leur dessein. Il fallut que les jésuites fissent concevoir les dangers auxquels on s'exposait: leur zèle n'était point entièrement désintéressé; les Français, rapprochés de leur établissement, pouvaient un jour leur nuire. Il fut résolu qu'on les chasserait, et le jésuite Nobréga eut la plus grande

part à cette entreprise : mais alors la colonie française était loin d'être aussi redoutable qu'elle aurait pu l'être ; et cependant tel était l'avantage de la situation, que les assaillants furent repoussés malgré leur nombre, et qu'il fallut une tentative désespérée pour enlever le fort. Les Français 1560.
s'enfuirent vers le continent, ou gagnèrent leurs navires.

Si les efforts des Portugais n'avaient point réussi, il est assez probable que nous serions restés les maîtres d'une portion de la côte ; plus tard nous aurions sans doute découvert les mines de l'intérieur : mais il est incertain que ces sources de richesses eussent amélioré le sort de la nation ; nous en avons de funestes preuves, les trésors du nouveau monde n'ont donné à leurs possesseurs de l'Europe que le mépris de l'agriculture, et par conséquent que la misère.

Après avoir expulsé les Français de la baie de Rio-Janeiro, Mem de Sa aurait dû reconnaître les avantages que l'on pouvait tirer d'une semblable position. Les Français restèrent à peu près les

maîtres de la rade; ils avaient trouvé un refuge chez leurs alliés les Tupinambas.

A peu près vers cette époque la féroce nation des Aymorès fondit de l'intérieur sur les habitants de la côte. C'est à l'irruption d'un peuple plus barbare que les autres indigènes qu'il faut peut-être attribuer la dépopulation que l'on remarque sur la côte fertile située entre Rio-Janeiro et San-Salvador. Les établissements détruits dans leur principe n'ont jamais pu se relever; il y a déjà des ruines sur ce territoire à peine cultivé. Les vainqueurs furent anéantis, ou repoussés dans les forêts par Mem de Sa; mais il est plus aisé de combattre que de réparer au moyen d'une sage administration les maux amenés par la guerre.

FORMATION DE LA COLONIE DES PAULISTES.

Pendant qu'une nation barbare ravageait le premier domaine des Européens dans ces contrées, on voyait se former vers le sud deux sociétés d'hommes entreprenants, qui eurent la plus grande in-

fluence sur cette partie de l'Amérique méridionale : les jésuites rassemblaient toute leur puissance dans les plaines de Piratininga ; de là ils commandaient aux autres provinces du Brésil. Leurs entreprises étaient le résultat d'une combinaison long-temps mûrie ; on voyait que leur ambition avait ses racines en Europe, et qu'elle tenait à un système perfectionné qui réunissait sur eux presque tous les avantages. Les paulistes demandaient leur part du pouvoir, mais ils n'exigeaient en quelque sorte que ce qu'ils avaient pu acquérir. Alliés pour la plupart aux indigènes, ils réunissaient la persévérance des Européens et ce mépris pour les fatigues que l'on remarque chez les sauvages. Passionnés pour les richesses et pour les aventures, ils n'avaient point d'autre but que d'acquérir des trésors, et de dominer sur quelques nations ; tour à tour livrés aux plaisirs du luxe et aux misères des forêts, ils rapportaient de leurs excursions dans les déserts un amour d'indépendance qui leur faisait supporter impatiemment toute espèce de joug : il n'est

donc pas extraordinaire qu'ils essayassent de se dérober à celui des jésuites, dont ils étaient si voisins, et qui voulaient toujours dominer.

Je me suis étendu sur le caractère de ces hommes entreprenants, parcequ'ils jouent un grand rôle dans l'histoire du Brésil, et que c'est à eux que l'on doit presque toutes les découvertes de l'intérieur. Je n'entreprendrai point toutefois de rapporter les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les différentes tribus du voisinage; il suffira de dire que, dans la fameuse révolte des Tamoyos, les jésuites les aidèrent puissamment, grâce à leur influence sur les nations alliées.

1560. Cette époque est peut-être celle où les
à différents peuples qui dominaient encore
1562. sur la côte firent le plus d'efforts pour anéantir les Européens. Il est certain que jamais ils n'avaient été l'objet d'aussi grandes persécutions, et qu'ils donnèrent alors une funeste preuve de l'horreur qu'ont les nations américaines pour l'esclavage.

Soit que les Tamoyos trouvassent dans

leur territoire une subsistance assurée, soit que le désespoir leur communiquât une force nouvelle, ils continuèrent la guerre avec un succès toujours croissant contre les colons. Ce fut aux jésuites que l'on dut la pacification de ces hordes belliqueuses. Nobréga et Anchiéta ne craignirent point d'aller leur demander la paix, et faillirent être les victimes de leur zèle. Il est probable que sans la réussite de cette négociation dangereuse toute la colonie eût été détruite. Trois cents canots étaient prêts à porter la guerre sur les côtes, et l'on n'aurait pu leur opposer qu'une bien faible résistance. 1562.

A ces événements désastreux pour les colons on vit bientôt se joindre des fléaux plus terribles : une maladie affreuse venue de l'ancien monde sembla seconder la fureur des Européens; la petite-vérole 1564.
se déclara parmi les nations indigènes, et les détruisit avec une rapidité vraiment effrayante. On ne sait à quelle cause il faut attribuer l'autre malheur qui eut lieu à cette époque : soit que les sauvages, effrayés des maux qui se propageaient

parmi eux, abandonnassent entièrement la culture des terres, soit que la sécheresse rendît leurs travaux inutiles, la famine amena une mortalité plus redoutable que celle qui était produite par les maladies. Les colons surent alors mettre en usage un autre genre d'industrie; ils spéculèrent sur la misère des sauvages pour se procurer des esclaves, et l'on vit quelques uns de ces infortunés qui ne craignirent pas de se vendre eux-mêmes (1), ou de faire un odieux trafic de leurs enfants pour échapper à une mort inévitable. Ainsi donc tout contribua dans le seizième siècle à la destruction des indigènes. Mais les fléaux qui désolèrent le Brésil furent presque tous le résultat de notre découverte; et nous osions encore, dans ce temps d'ignorance, les attribuer à l'idolâtrie de ceux que nous persécutions.

(1) L'inquisition ratifia cet horrible traité.

ENTIÈRE EXPULSION DES FRANÇAIS.

Villegagnon ne s'était pas fait aimer de ses compatriotes, mais il avait toujours conservé une exacte justice dans ses rapports avec les indigènes. Après la destruction de la forteresse, les Français profitèrent de l'amitié des sauvages, et restèrent dans le pays fertile qu'ils occupaient. Cependant la cour de Lisbonne ouvrit enfin les yeux sur les avantages qu'on pouvait tirer de la position de Rio-Janeiro et sur 1564.
le danger qu'il y avait à laisser des étrangers s'y établir. Eustache de Sa fut envoyé avec l'ordre de les chasser ; son oncle, le gouverneur-général, devait donner tous les moyens de réussir dans une entreprise aussi hasardeuse. Les jésuites avaient déjà eu le temps d'acquérir tant de puissance, qu'il trouva plus de ressources auprès d'eux que dans la capitale. Ce fut encore au génie entreprenant de Nobréga que l'on dut l'entière expulsion des Français ; mais ils surent résister à toutes les forces réunies du gouvernement pendant une an-

née entière, car ils étaient protégés par la tribu puissante des Tamoyos. Eustache de Sa mourut à la suite du dernier combat qui leur fut livré, et son cousin Corréa Salvador de Sa ne put s'emparer des Français; ils s'embarquèrent sur quatre navires qui étaient destinés à protéger leur fuite, et ils se dirigèrent sur Per-
1565. nambuco, où ils avaient l'intention de s'établir; ils débarquèrent même au récif, mais le gouverneur de la ville les força à gagner le large, et ils furent contraints probablement de retourner en Europe.

Les Portugais ne tardèrent pas à profiter de leur conquête: la ville de Saint-Sébastien, plus connue sous le nom de Rio-Janeiro, s'éleva dans l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui; Salvador Corréa de Sa fut son premier gouverneur. Un seul trait suffira pour faire voir que les chefs n'abandonnaient point un odieux fanatisme en quittant l'ancien monde. Un malheureux calviniste, nommé Jean Boles, distingué par son instruction, avait espéré trouver un asile parmi des hommes sortis comme lui de l'Europe; dénoncé par

le jésuite Louis de Gram, il languit dans la captivité pendant huit ans, jusqu'à ce qu'on le transféra à Saint-Sébastien, où il fut livré au supplice comme hérétique et comme Français. Que pouvaient donc dire ces Européens aux sauvages quand ils leur parlaient de cruauté [8] ?

Les Français eurent plus de persévérance qu'on ne l'aurait cru à cette époque dans leur projet de colonisation; ils se sentaient forts de l'alliance des indigènes, et, quelque temps après la fondation de Rio-Janeiro, ils parurent avec quatre navires; mais Salvador Corréa, aidé d'un chef nommé Martim Affonso, les défit complètement, malgré leur défense opiniâtre.

Le Brésil commençait à prospérer, et 1570.
les jésuites voyaient mieux que personne les avantages qu'il pouvait offrir; ils résolurent de donner encore plus d'importance à leurs établissements; ils méditaient sans doute, dès cette époque, l'asservissement complet des tribus Guaranis et le plan de cet empire qui les rendit si puissants. Soixante-neuf pères s'embarquèrent

de Lisbonne pour les possessions d'Amérique. L'armement le plus considérable qu'on eût encore envoyé du Portugal s'équipait avec activité. Les nouveaux missionnaires furent répartis sur plusieurs navires; mais Jacques Sore, célèbre corsaire normand, attaché à la religion réformée, avait juré, par une fatale représaille, d'exterminer tous les catholiques qui tomberaient en son pouvoir. Il n'était point le seul qui eût fait cet affreux serment : il n'arriva qu'un seul missionnaire à sa destination (1).

La fin de cette période est marquée par deux événements importants : le célèbre Nobréga meurt à cinquante-trois ans, et Mem de Sa ne tarde pas à le suivre dans
1571. la tombe. Ces deux hommes, qui vivaient à l'époque de la prospérité du Portugal, tirèrent sans doute de grands avantages des secours que la mère patrie était à même de leur faire passer, mais ils dé-

(1) Je ne parle point ici du gouverneur Luis de Vasconcellos, nommé pour remplacer Mem de Sa; il mourut en mer.

ployèrent un talent remarquable dans la guerre et dans l'administration. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que l'homme qui appartenait à l'Église fut celui qui montra peut-être le plus de goût pour les conquêtes. Mem de Sa était un gouverneur tel qu'il le fallait dans un pays où vivait Nobrega. L'activité de celui-ci avait besoin d'être tempérée; il voulait soumettre à son joug les nations indiennes plutôt que les civiliser; il sentait la nécessité pour son ordre de former un empire de ces hommes dont les colons ne savaient faire que des esclaves. Mem de Sa conserva les rênes du gouvernement quatorze ans; ce temps considérable offre une preuve de sa probité et de son amour pour la colonie, dont il favorisa surtout l'agriculture.

A la mort de Jean III, le Brésil ainsi que les autres colonies portugaises avaient perdu un protecteur éclairé. Sous la minorité de Sébastien on négligea complètement les armements qu'on avait coutume d'envoyer en Amérique; il fut très heu- 1572.
reux, à cette époque, que l'activité des chefs eût donné quelque importance à cet

état nouvellement fondé : on se passa promptement de la métropole.

DIVISION DU BRÉSIL : ON EN FORME DEUX GOUVERNEMENTS SÉPARÉS.

Après la mort de Mem de Sa, la cour de Lisbonne trouva que ses possessions dans l'Amérique étaient beaucoup trop vastes pour être gouvernées par un seul homme ; elle envoya deux capitaines généraux indépendants l'un de l'autre : les capitaineries du sud furent confiées au docteur Antonio Salema, et sa juridiction s'étendit depuis la province de Porto-Seguro, jusqu'à la rivière de la Plata. Luis de Britto, qui résidait à San-Salvador, gouverna les provinces du nord.

1572. C'est à cette époque qu'il faut fixer l'anéantissement des deux plus grandes nations indigènes. Salema résolut de délivrer entièrement sa capitainerie des Tamoyos ainsi que des Tupinambas, qui menaçaient continuellement la ville naissante de Rio-Janeiro ; c'était en même temps le moyen le plus sûr d'en éloigner les Français, qui

trouvaient dans l'alliance de ces puissants auxiliaires un espoir suffisant pour ne pas s'éloigner entièrement de la colonie.

Il faut le dire à notre honte, nous ne sûmes point assez respecter cette alliance faite avec des peuples sauvages. Le gouverneur portugais réunit des troupes considérables, attaqua les tribus dans leurs fortifications, et, se sentant fort d'un commencement de succès, promit la vie aux Français qui dirigeaient les sauvages et qui leur fournissaient des armes. Le danger menaçait; on n'hésita point. Les infortunés indigènes, livrés à leur inexpérience, ne purent résister à la tactique européenne : ils furent massacrés. On fait monter à huit ou dix mille le nombre des morts ou des captifs des deux nations. Ce fut alors que les malheureux Tupinambas résolurent d'abandonner la côte et de s'enfoncer dans des déserts inconnus à leurs persécuteurs : un vieillard, nommé Japy Ouassou, revêtu de la considération de tous ses compatriotes, les engagea à persister dans ce projet, au moment où peut-

être on allait l'abandonner. Ils ne s'arrêtèrent que dans le nord.

Après cette expédition, Salema tourna ses vues du côté de l'agriculture, et elle prit un rapide accroissement lorsqu'on n'eut point à disputer le terrain au reste des nations indiennes, qui furent obligées de suivre nos lois.

Pendant que l'on anéantissait les tribus du bord de la mer, des hommes entreprenants ne craignaient point de se confier à celles qui existaient encore dans l'intérieur. Cette ardeur pour la découverte des mines, qui distinguait alors les Espagnols, s'empara aussi des Portugais; mais ceux-ci marchèrent d'abord sans indices, et montrèrent peut-être plus de courage et de résolution que les explorateurs du Pérou. La célèbre capitainerie de
1573. Minas-Geraes fut découverte par Sébastien Fernandez Tourinho, habitant de Porto-Seguro; il remonta le Rio-Doce, et traversa les terres jusqu'au Jiquithinonha, par lequel il revint sur le bord de la mer. Quelques échantillons de métaux et de pierres précieuses qu'il rapporta firent

voir que son voyage n'avait point été infructueux, et que la colonie pourrait en tirer les plus grands avantages. Plusieurs expéditions suivirent celle-ci : on ne tarda pas à en exagérer les résultats ; mais il ne se fonda pas encore de colonie, malgré l'analogie du climat de ces contrées avec celui de l'Europe.

Les relations parlaient cependant de montagnes de cristal, et d'une immense quantité de pierres précieuses. On en eut alors une nouvelle preuve : jamais un pays, quelque riche qu'il soit, n'a fourni les richesses qu'ont rencontrées les premiers voyageurs ; leur imagination sait compenser les fatigues qu'ils ont souffertes. Je ne crois pas, comme l'avance un auteur moderne, que l'on eût fait dès cette époque la découverte des mines de diamants ; la tradition n'eût pas laissé aussi long-temps ce grand secret ignoré, en supposant que les aventuriers en eussent fait un mystère.

A cette époque on se repentit d'avoir adopté une mesure qui paraissait fort sage ; le gouvernement ne fut plus di-

visé, et l'on confia l'administration entière du Brésil à Diego Lourenço de Veiga.

On est toujours surpris du nombre des personnages distingués que vit éclore le Portugal pendant deux siècles. La gloire d'un peuple fait naître des hommes extraordinaires; il faut développer trop de talents dans une décadence complète pour se faire remarquer : et quand tout le monde sent le malheur de la nation, il y en a bien peu qui puissent y remédier. Nous sommes parvenus à une époque où un grand événement changea complètement l'état des choses dans les possessions portugaises. Il semble que l'infortuné don Sébastien eût perdu dans la bataille d'Alcaçer plus que sa puissance et que les richesses de son royaume; on dirait que les grands hommes qui existaient encore disparurent avec lui. Ceux qui survécurent à la catastrophe tournèrent sans doute leur haine contre les intrigues de l'Espa-
1578. gne; il ne resta plus d'intérêt pour la patrie, et bien moins encore pour une colonie naissante. Mais cette colonie formait déjà un état séparé qui pouvait se passer

de l'Europe, les premiers monuments de San-Salvador prouvent combien les arts y avaient fait de progrès. Le cardinal-roi monte sur le trône de Portugal, et les choses restent à peu près les mêmes dans l'Amérique; ce n'est que quand la monarchie tombe au pouvoir de l'Espagne qu'on voit s'opérer quelque changement.

LE BRÉSIL SOUS LA DOMINATION ESPAGNOLE.

Baretto avait pris les rênes du gouvernement, lorsque d'anciens ennemis lui donnèrent bientôt de l'inquiétude : les Français, malgré les revers qu'ils avaient éprouvés dans cette partie de l'Amérique, ne pouvaient se décider à l'abandonner; ils s'allièrent aux Pitagoraes de la capitainerie de Parahyba, et ravagèrent quelques établissements de la colonie. Le gouverneur Baretto était trop avancé en âge 1583.
pour aller les attaquer lui-même. Flores de Valdès marcha contre eux et les défit.

Quoique le Brésil eût suivi le sort du Portugal, et qu'il fût tombé sous la domination espagnole, il était devenu trop

important pour ne point adopter un système politique différent de celui de la métropole : il resta donc quelque temps en paix avec les Anglais, dont le commerce, quoique peu considérable, lui était nécessaire. Un zèle religieux fort mal entendu commença à mettre de la mésintelligence entre les colons et cette nation, la guerre se déclara bientôt, sans avoir pendant quelque temps de résultats importants.

1586. A peu près vers cette époque on eut la possibilité de trouver des mines considérables d'argent au Brésil; mais le défaut de politique et l'amour-propre trompé firent évanouir cette espérance. Un descendant du célèbre Alvarès Corréa possédait une argenterie tellement considérable qu'elle excitait l'étonnement de ses compatriotes. Il se rendit à la cour de Philippe, offrit de découvrir la source de ses richesses, et demanda un titre de noblesse, qu'on lui refusa, pour l'accorder au gouverneur général qui devait se rendre avec lui au Brésil. De retour en Amérique, il mit tous ses soins à cacher son secret, qu'il

emporta dans la tombe (1). S'il n'y a point d'exagération dans ce récit, il doit encore exciter assez vivement l'intérêt, car on n'a jamais trouvé de mines d'argent très importantes au Brésil, quoique toutes les provinces ſourniſſent de ce métal en plus ou moins grande quantité.

Les Anglais formèrent plusieurs expé-
ditions contre le Brésil, mais elles étaient
dirigées par des aventuriers dont l'unique
but était de s'enrichir par le pillage, et
qui ne songeaient guère à ſonder des éta-
bliſſements durables. Le célèbre Caven- 1591.
dish échoua presque complètement dans
son entrepriſe, et il causa néanmoins
d'aſſez grands dommages aux habitants du
sud. Lancaster, soutenu par une compa-
gnie de Londres, et connaiſſant d'ailleurs
parſaitement l'état de la colonie, vint,
quelques mois après, ravager la belle
capitainerie de Pernambuco ; il se retira
dans sa patrie chargé d'un immense butin.

La mort de Philippe III n'amena pas de 1592.

(1) Il devait faire trouver, disait-il, plus d'argent qu'il n'y avait de ſer en Biscaye.

grands changements dans la situation de l'Amérique portugaise. L'ancien gouverneur, Francisco de Sousa, mourut après une administration de onze ans, et fut remplacé par don Pedro Botelho. Comme
1602. si on eût entièrement oublié les malheurs qu'avaient éprouvés les Espagnols en cherchant l'Eldorado, le gouvernement protégea une expédition qui se forma pour découvrir de nouveaux trésors; mais il semble que les malheureux indigènes dussent être toujours les premières victimes de notre avidité. Les Tapuyas, chassés du bord de la mer, s'étaient réfugiés dans les montagnes d'Ipiapaba; les nouveaux explorateurs se dirigèrent vers leur asile, et, après plusieurs combats, ils soumirent une partie de la nation. Les tribus étaient soutenues par quelques Français, qui leur firent obtenir des conditions moins désavantageuses. Le reste de la nation fut assez heureux pour se soustraire à cette espèce d'asservissement.

Après leurs succès Les conquérants ne connurent plus de bornes, et ne craignirent point d'enfreindre les lois les plus sacrées :

les Tapuyas pris les armes à la main furent vendus, et les autres Américains qui avaient aidé à les soumettre subirent le même sort. Il fallut que la cour d'Espagne intervînt en faveur de ces malheureux : mais les ordres étaient à peine respectés ; on s'était trop long-temps accoutumé à regarder les Indiens comme des esclaves. Ceux qui jouissaient encore de leur indépendance prouvèrent d'une manière terrible l'horreur qu'ils avaient conçue pour leurs oppresseurs, et quand les jésuites osèrent aller les trouver dans les montagnes avec leurs catéchumènes, l'un d'eux périt ; une partie de sa suite eut le même sort.

La même époque fut signalée par de nouvelles perfidies exercées envers les Pitagoares : appelés à combattre des hordes ennemies d'Aymorès, ils furent presque réduits à l'état d'esclavage. Les colons étaient accoutumés à regarder cet horrible système comme une suite naturelle de la conquête.

Les Aymorès jusqu'alors avaient continué leurs ravages, et s'opposaient à la

prospérité de la vaste étendue de côte comprise entre San-Salvador et Rio-Janeiro. Une femme de cette nation que l'on avait fait prisonnière, et dont on gagna l'affection par de bons traitements, commença cette pacification que les colons désiraient depuis tant d'années. Le jésuite Domingo Rodriguez acheva son ou-
1603. vrage, et les différentes tribus consentirent bientôt à se réunir dans des aldées assez éloignées les unes des autres ; mais, comme si la nature se fût opposée à ce commencement de civilisation, les maladies se propagèrent parmi les nouveaux néophytes, et en détruisirent un grand nombre. La plupart de ceux qui survécurent retournèrent dans leurs forêts, où ils sont connus maintenant, comme je l'ai dit, sous le nom de Botocoudos.

NOUVELLES TENTATIVES DES FRANÇAIS POUR S'ÉTABLIR AU BRÉSIL.

Quoique la plus grande partie des côtes du Brésil fût devenue le domaine des Portugais, ils n'avaient pas encore asservi

les portions les plus rapprochées de la ligne équinoxiale; il semble que les Français dussent toujours leur montrer l'utilité des positions avantageuses qu'ils négligeaient, et que partout il y eût des tribus de Tupinambas prêtes à les accueillir.
L'île de Maranham parut propre en France 1611.
à former un établissement, et les premiers colons qui s'y transportèrent trouvèrent nos anciens alliés, qui probablement avaient fui des provinces du sud et s'étaient arrêtés dans ce pays fertile, tandis que le reste de la nation continuait sa course jusque dans les contrées arrosées par le fleuve des Amazones.

L'île de Maranham est moins exposée que toute autre aux incursions d'une puissance ennemie; elle s'enfonce de douze à quinze lieues dans le continent, dont elle est séparée par deux fleuves. Du côté de la mer, des écueils dangereux, des terrains mouvants, d'innombrables mangliers la protègent; un climat délicieux, une fertilité extrême, l'abondance du gibier, la rendaient également précieuse aux indigènes et aux Européens. Après s'être as-

surée d'un accueil favorable de la part des sauvages, une expédition partit de
1612. France; elle était sous la direction des sieurs de La Ravardière, de Rasilly et de Harley, qui n'obtinrent que la protection du gouvernement, sans en tirer le moindre secours. Leur intention était d'établir d'abord des rapports avantageux de commerce, et de former ensuite un établissement agricole, dont tout paraissait devoir assurer la prospérité.

Ils donnèrent toutefois un prétexte religieux à l'expédition, et s'associèrent quatre missionnaires capucins, qui devaient convertir les Tupinambas à la foi catholique. Ce qui peut jeter quelques doutes sur leurs véritables intentions, c'est que La Ravardière et plusieurs autres colons appartenaient à la religion réformée. Cependant le voyage ne fut point troublé par cette différence d'opinion, il paraît même que la colonie s'établit sous d'heureux auspices. Un fort s'éleva assez rapidement, et même l'on ne cessa point de conserver des relations amicales avec les sauvages, malgré la défiance que

devaient inspirer les discours de quelques vieillards, qui n'avaient point oublié la conduite des Portugais. Cependant, au bout de quelque temps, les besoins de la colonie s'accrurent. Il fut résolu que Rasilly repasserait en Europe. La Ravardière resta chargé de l'administration générale; il utilisa le temps où il était investi du pouvoir pour faire faire des recherches dans l'intérieur du continent.

Pendant que ces divers événements se passaient, le gouvernement portugais prenait enfin la résolution d'explorer les côtes du nord, et le commandement de cette importante expédition fut confié à Jeronymo d'Albuquerque, descendant du célèbre conquérant des Indes.

Après que cette importante expédition fut terminée, les Portugais tournèrent
leurs regards vers le Para : il semble que 1613.
cette contrée eût acquis de l'importance depuis qu'elle servait de refuge aux malheureux Tupinambas.

Le gouvernement brésilien ne fut instruit que vers cette époque des nouvelles tentatives faites par les Français, et ce

fut à peu près le hasard qui lui en donna connaissance; dès lors on décida qu'avant de continuer l'exploration de la côte il était nécessaire de faire la conquête du
1614. Maranham. Elle fut promptement terminée, et, quoique La Ravardière eût opposé une résistance assez honorable, quelques historiens pensent qu'étant de la religion réformée, et ayant appris combien la cour de France avait à cœur de le remplacer, il avait peut-être perdu une partie de ce zèle qui aurait pu lui faire prolonger sa défense. Ce qui contribua à accréditer cette opinion, c'est qu'il avait attaqué lui-même les assiégeants, qui étaient en proie aux horreurs de la famine et manquaient de la plupart des objets nécessaires à une armée dans un pays aussi désert, et qu'à la suite d'une bataille meurtrière Jeronymo d'Albuquerque obtint de lui une suspension d'armes; bien tôt de nouveaux renforts permirent à celui-ci d'exiger d'autres conditions. Le fort que nous avions conservé fut livré, et si quelques Français mariés aux indigènes obtinrent la permission de rester dans le

pays, ils le durent à la politique du vainqueur : on n'avait fait aucune condition pour eux. La flotte dont on s'était servi pour transporter l'expédition quitta les côtes du Brésil.

La ville de Belem fut fondée par Caldeira, et l'on commença à posséder quel- 1616.
ques habitations dans une contrée jusqu'alors presque entièrement inconnue. Les Hollandais avaient calculé à peu près en même temps que les Français tous les avantages qui pouvaient résulter pour leur commerce de l'établissement d'une colonie dans cette partie de l'Amérique; ils y portèrent leur industrie, mais ce fut pour se voir bientôt expulsés par les Portugais, qui s'emparèrent de leur artillerie.

A mesure que les Européens acquéraient de la consistance dans ce beau pays, les indigènes étaient dans la dure nécessité ou de fuir ou d'adopter les lois du vainqueur : ils étaient las de chercher des refuges d'où ils se voyaient continuellement chassés; ils prirent le dernier parti. Mais de nouvelles circonstances vinrent

ajouter à leur désespoir : l'un d'entre eux leur fait croire qu'on les destine à l'esclavage ; ils tombent sur la garnison, sont d'abord vainqueurs, ne conservent point long-temps l'avantage, et se voient bientôt massacrés.

Je ne m'arrêterai pas à ces événements qui suivirent l'établissement de la nou-
1616. velle colonie : des dissensions nées d'intérêts particuliers la troublèrent pendant quelque temps ; des guerres cruelles avec les indigènes firent craindre qu'elle ne pût jamais prospérer ; mais elle finit cependant par acquérir assez d'importance pour que la cour d'Espagne jugeât nécessaire d'en faire un établissement séparé du Brésil : on le désigna sous le nom
1624. d'*Estado-do-Maranham*, et son administration fut confiée à un gouverneur particulier nommé Francisco Coelho de Carvalho. Des faits plus importants réclament maintenant notre attention, et nous allons voir le Brésil désolé par une guerre plus longue et plus destructive que toutes celles qu'il avait eues jusqu'alors à soutenir.

INVASION DES HOLLANDAIS.

La Hollande, respectée de l'Europe, étendait sa domination en Asie, et voyait tous les jours s'accroître sa puissance, quand elle songea sérieusement à s'établir dans le Nouveau-Monde. Le projet de s'emparer du Brésil fut examiné attentivement dans le conseil, et trouva plus d'un détracteur. Comme on tirait des mers de l'Inde à peu près les mêmes objets que pouvait fournir la nouvelle colonie, il paraissait inutile à quelques uns d'aller porter sur de nouveaux rivages des hommes et de l'argent que la république pouvait employer avec plus d'avantages. Mais la trève que l'on avait accordée à l'Espagne allait expirer; l'on n'ignorait point combien la faiblesse du gouvernement donnerait de facilités à ceux qui voudraient s'emparer de ses colonies. Il fut permis à une association, connue sous le nom de compagnie des Indes occidentales, d'aller tenter la conquête de l'Amérique portugaise. Il ne paraît point

qu'on eût uniquement le désir de s'emparer de ce vaste territoire pour profiter de sa fertilité. Le gouvernement des Provinces-Unies conservait plus d'ambition; il avait pensé que sa nouvelle conquête lui donnerait peut-être un jour les moyens de s'emparer des richesses du Pérou.

Abandonnés en quelque sorte à eux-mêmes par la nouvelle métropole, se contentant de cultiver lentement une terre fertile, dont une partie des productions allait enrichir une puissance détestée, trop faibles encore pour essayer d'élever sur les ruines du Portugal asservi l'indépendance du Brésil, trop peu attachés peut-être à une contrée qu'ils ne regardaient point comme leur patrie, les Brésiliens, on l'avait prévu, ne devaient opposer aux nouveaux conquérants qu'une inutile résistance.

Sûre des renseignements qu'elle s'était procurés, la compagnie des Indes occidentales arma une flotte composée d'environ
1623. ron soixante voiles qui fut partagée en deux escadres. Trois hommes habiles se virent chargés de diriger l'expédition; Ja-

cob Villekens, et Pieter Haynes, Anglais, plus connu sous le nom d'amiral Pétrid, commandèrent la première division; la seconde était sous les ordres de Hans Vandort, qui avait plus particulièrement dans ses attributions le commandement des troupes de terre.

Quoique avertie du danger que courait la colonie du Brésil, l'Espagne ne s'occupa point de la mettre à l'abri d'une invasion. C'est dans de semblables circonstances que l'on faisait sentir au Portugal la haine qui avait toujours divisé les deux nations, réunies alors par de si déplorables circonstances. Grâce à cette condamnable négligence, il ne fut pas nécessaire à l'expédition de déployer toutes ses forces. Quoique les escadres eussent été séparées par des vents contraires, il suffit que celle de Villekens parût devant San-Salvador pour que la conquête se trouvât à peu 1624.
près terminée

La négligence dans l'administration du Brésil était portée à un tel point, que Diego de Mendoza, gouverneur général, n'avait à sa disposition que quatre-vingts

hommes de troupes réglées pour la défense de sa capitale; les milices qu'il rassembla à la hâte l'abandonnèrent au moment où la flotte parut devant la ville. La résistance devenait dès lors inutile; mais, malgré le peu de prévoyance et d'activité qu'il avait montré dans ses préparatifs de défense, ce gouverneur n'était point un homme sans courage; il se défendit dans son palais, et ne céda les armes qu'après avoir reçu la promesse qu'on lui accorderait la liberté; aussi ce fut-il contre toutes les lois de l'honneur qu'il fut conduit à bord de l'amiral comme prisonnier.

Quand Vandort arriva à San-Salvador, cette ville était entièrement au pouvoir des Hollandais; il prit le commandement qui lui avait été confié par les Provinces-Unies, et Villekens retourna en Europe; Petrid alla avec le reste de la flotte porter la guerre dans la capitainerie d'Espirito-Santo.

C'est à cette époque que l'on voit changer complètement l'esprit des Brésiliens, et que l'on peut acquérir une nouvelle

preuve de l'influence d'une âme forte sur des hommes réduits au désespoir. Re- 1624. poussés dans leurs campagnes encore peu cultivées, les habitants de Bahia se choisissent pour chef l'évêque Marcos Teixeira; ce prélat les anime par des discours pleins d'énergie, et bientôt il les conduit à la victoire : le général Vandort perd la vie, les Hollandais sont sur le point de perdre tout le fruit de leur expédition.

Cependant cet homme si digne de voir sa patrie affranchie du joug des étrangers ne vécut pas assez pour cela; accablé de fatigues de toute espèce, il descendit dans la tombe en emportant les regrets des soldats et ceux des familles malheureuses dont il avait été tant de fois le consolateur.

Avant ce fatal événement, Marinho de Sa avait reçu le commandement de l'armée; comme son prédécesseur, il prit le parti de harceler sans cesse l'ennemi, et c'était le meilleur système à suivre dans un pays où ces hommes du nord se trouvaient transportés depuis si peu de temps. Pendant que les choses se passaient ainsi

en Amérique, la cour d'Espagne ouvrait les yeux sur ses véritables intérêts, et le comte d'Olivarès envoya des secours considérables tirés pour la plupart du Portugal. Nulle expédition n'en partit avec autant d'empressement ; l'on regarda dans toutes les familles comme un véritable devoir d'aller sauver une colonie si long-temps abandonnée, et d'ailleurs la nation était trop remplie de glorieux souvenirs pour ne point se lasser du long repos dans lequel la retenait son asservissement.

Don Fadrique de Toledo, chargé de l'expédition, la conduisit avec tant de bonheur et de prudence, qu'après un mois de siége il se fit ouvrir les portes de
1625. San-Salvador. Il ne renvoya les troupes ennemies en Europe que sous la condition qu'elles ne porteraient plus les armes contre l'Espagne ou ses colonies.

Ce fut en vain que la flotte envoyée au secours de San-Salvador par les Provinces-Unies arriva vers cette époque devant Bahia, le vainqueur la poursuivit, et ne retourna en Europe que quand il se fut bien assuré que son secours n'était plus

nécessaire. Cependant cet armement formidable, dont le résultat avait été si avantageux, eut une fin tellement malheureuse qu'on osa à peine se réjouir dans la métropole des victoires remportées en Amérique. Des tempêtes furieuses dissipèrent la flotte sur les côtes de l'Afrique, et si l'on vit arriver devant Cadix quelques navires, faibles restes de l'expédition, ils n'y rentrèrent que dans l'état le plus déplorable.

La flotte hollandaise n'éprouva pas un sort beaucoup plus heureux; les chefs ne voulant pas regagner l'Europe sans avoir rempli une partie des ordres qu'ils avaient reçus, il fut convenu qu'on tenterait de s'emparer de la province de Pernambuco; mais ils se virent repoussés, et ne mirent à la voile pour les mers du nord qu'après avoir acquis la certitude que leurs tentatives seraient encore inutiles sur un autre point. Avant qu'ils regagnassent la Hollande, l'élite des équipages fut moissonné par une maladie contagieuse dont l'amiral Henrik devint lui-même une des premières victimes.

Après ce malheur, la Hollande cessa pendant quelque temps d'envoyer au Brésil d'importantes expéditions; les armements particuliers néanmoins se multiplièrent jusqu'à l'arrivée du fameux amiral Pétrid, qui vint ravager la baie de
1626. San-Salvador, et porta un coup encore plus funeste à l'Espagne en s'emparant, lors de son retour en Europe, de ces riches galions que le Mexique envoyait chaque année, et qui formaient la capture la plus riche qu'on eût jamais faite en mer.

1627. Il se passa à cette époque un de ces faits qui, mieux que tous les raisonnements, attestent les malheurs d'une intéressante portion du genre humain, et font voir combien l'Europe avait peu d'influence sur les tyrans du Nouveau-Monde auxquels elle accordait des pouvoirs si illimités. L'infortune des indigènes était parvenue à son comble dans la capitainerie du Para. L'exemple du siècle précédent avait été perdu pour les nouveaux colons; mais l'on commençait à plaindre dans la métropole le sort des tribus esclaves, et cette pitié était le résultat de tant de cri-

mes, que l'on parla enfin avec force pour éviter de nouveaux malheurs. Une bulle d'excommunication fut lancée contre ceux qui rendaient esclaves les Indiens libres ; mais apparemment qu'on ne savait point imposer de punition à ceux qui les assassinaient, car l'infâme Maciel osa s'emparer de vingt-quatre chefs de Tupinambas, et le même jour, à la même heure, ils furent coupés en morceaux par les Tapuyas. On ne leur reprochait d'autres crimes que d'être les ennemis des colons, et de chercher à sauver leur indépendance. Ainsi donc d'impitoyables sauvages servirent la vengeance des Européens, et peut-être furent-ils surpris eux-mêmes des cruautés dont ils étaient devenus les ministres.

La vérité nous oblige à avouer que les habitants, dont on prétendait servir les intérêts en agissant ainsi, montrèrent la plus grande horreur pour cette action abominable, et qu'ils en auraient fait justice si un nouveau gouverneur ne fût venu prendre le commandement de la colonie ; quoi qu'il en soit, le crime resta im-

puni, et le sort des indigènes ne s'améliora que bien faiblement.

SUITE DE LA GUERRE DES HOLLANDAIS.

Nous sommes parvenus à une de ces périodes qui présentent un si vif intérêt dans l'histoire. On verra un peuple faible encore, mais animé des plus nobles sentiments, commençant à aimer sa nouvelle patrie à mesure qu'elle lui coûte plus de sacrifices. Abandonné à lui-même par ceux qui devraient le protéger, il combat pour son indépendance contre d'avides agresseurs : son courage paraît si grand que des nations opprimées se réunissent à lui, et, faisant taire leur inimitié, contribuent à faire triompher la cause la plus noble. Je ne crains point de l'affirmer, si les Brésiliens, qui ont toujours présenté un grand caractère, se voyaient jamais plongés dans ces circonstances déplorables qui exigent plus que de la bravoure, et qui demandent le courage de la persévérance, qu'ils portent leurs pensées vers l'époque où nous sommes parvenus, ils y verront tous

les genres de gloire associés à tous les revers; ils trouveront dans des souvenirs encore récents des faits glorieux comme ceux de l'antiquité; ils se rappelleront la victoire réunissant toutes les races d'hommes qui composent la nation pour les couronner du même laurier.

Une des qualités les plus remarquables des Hollandais, pendant le temps de leur prospérité, c'est cette persévérance qui leur faisait surmonter tant d'obstacles. Chassés de San-Salvador, ils résolurent de s'emparer de l'opulente capitainerie de Pernambuco, et de réparer ainsi les pertes des guerres précédentes. Malgré toutes les précautions prises par la compagnie des Indes occidentales pour que le véritable but de l'expédition restât ignoré, la cour d'Espagne en fut instruite par la gouvernante des Pays-Bas, à l'active surveillance de laquelle rien n'échappait. Cette fois on ne négligea pas entièrement son avis, et Mathias d'Albuquerque, descendant du célèbre conquérant des Indes, fut envoyé au secours de la province qu'on menaçait d'attaquer, et qu'il devait défendre avec 1629.

d'autant plus de zèle qu'il y possédait d'immenses propriétés ; mais, soit que la conservation du Brésil inspirât peu d'intérêt, soit que les pertes éprouvées par l'Espagne obligeassent à mettre une économie extrême dans les secours qu'elle accordait à une colonie portugaise, qui jusqu'alors n'avait point fourni les trésors immenses qui l'ont rendue célèbre, le nouveau gouverneur partit avec des forces qui ne pouvaient dans aucune circonstance être opposées à celles de la Hollande.

1629. Les habitants de Pernambuco, qui jusqu'alors avaient vécu dans une paix profonde, ne pouvaient croire qu'on les attaquât plutôt que les colons de San-Salvador ; mais ceux-ci avaient prouvé leur courage dans la guerre précédente, tandis que l'ennemi espérait une conquête plus facile en attaquant de nouvelles milices étrangères à la tactique européenne. Malgré les précautions de Mathias d'Albuquerque qui gouvernait alors, et en dépit de ses exhortations énergiques, ce qui avait été prévu par les Hollandais arriva. Ils parurent devant la ville d'Olinda, et elle

leur appartint après une faible défense de la part des habitants. Les soldats que l'on achète, et chez qui l'espérance de la gloire est remplacée par l'amour du butin, servent rarement la politique de leurs maîtres. Ceux des Provinces-Unies se livrèrent aux plus horribles excès, et ils 1630.
allumèrent ainsi dans le cœur des paisibles citoyens qui n'avaient pu leur résister une haine que devait servir bientôt le plus noble courage.

Mathias d'Albuquerque commença dès cette époque même à leur montrer ce que leur réservait sa fermeté. Avant d'abandonner la ville il brûla des magasins renfermant d'immenses richesses, et il porta l'incendie jusqu'au milieu de la flotte, qui aurait pu servir au vainqueur.

Dans un pays encore peu cultivé les effets de la guerre sont bien plus désastreux que dans l'Europe. Quand les malheureux habitants de Pernambuco s'enfuirent dans l'intérieur, ils ne trouvèrent point de villes pour les recevoir, et ils commencèrent à sentir combien il était nécessaire de faire une défense plus vi-

goureuse. Mais un de ces faits glorieux qui étonneraient de la part de la nation la plus aguerrie donna une énergie nouvelle aux vaincus, et fut le signal des actions les plus héroïques. On vit un jeune homme intrépide animant par son courage trente-sept guerriers qui défendent encore le fort Saint-George, et les obligeant même à résister pendant six jours aux efforts de quatre mille hommes, qu'une nombreuse artillerie rend plus redoutables encore. Ce jeune héros, c'est Vieira; c'est celui qui doit délivrer un jour le Brésil. Veut-on l'ensevelir sous des ruines, il sait conquérir la liberté par une noble capitulation; veut-on l'obliger à ne plus servir la patrie, il ne fait point de semblables promesses, et le chef de l'armée ennemie peut dès lors prévoir ce qui l'attend quand ce jeune guerrier, échappant à l'adolescence, commandera un jour les armées.

Pendant un assez long espace de temps cette guerre n'amena aucun résultat bien positif. Les Portugais avaient élevé un camp retranché dans cette plaine qui s'étend entre le Récif et Olinda, et, de cette

position, ils inquiétaient continuellement l'ennemi, qui éprouvait la plus grande difficulté à passer d'une ville à l'autre, sans pouvoir cependant en venir à une action décisive.

Ce fut dans une de ces escarmouches, qui arrivaient si fréquemment, qu'un chef d'indigènes, connu sous le nom de Cameran, commença à se distinguer en attaquant avec ses guerriers le général Loncq, qui vit son escorte taillée en pièces, et n'échappa à la captivité que par un heureux hasard.

Ce qui rendait surtout pénible la position des Portugais, c'était le manque presque absolu de vêtements, de munitions, et souvent des vivres les plus nécessaires. A la manière dont ils soutinrent ces privations, il était aisé de prédire qu'ils recouvreraient un jour leur indépendance.

Tout en remportant quelques faibles avantages sur les Hollandais, ou plutôt en se soutenant dans sa position, Mathias d'Albuquerque sentait qu'il ne pourrait parvenir à son but qu'en obtenant des

secours de la métropole : il écrivit donc en Espagne, où la perte du Récif et d'Olinda avait causé une vive sensation, et il traça un tableau exact de l'extrémité à laquelle il se trouvait réduit; mais ces réclamations n'eurent qu'un bien faible résultat, et on ne lui envoya que quelques renforts, qui, en l'engageant à entreprendre une nouvelle attaque, ne servirent qu'à lui faire perdre du monde sans affaiblir le parti opposé.

Peut-être l'Espagne eût-elle entièrement abandonné le Brésil, si de nouvelles circonstances n'eussent porté son attention vers l'Amérique. On apprit qu'un armement considérable se préparait en Hollande pour le Brésil, et que l'amiral Hadrian Patry, auquel on avait confié le commandement de l'expédition, devait aller à la recherche des galions du Mexique. Le comte d'Olivarès, craignant de voir passer une seconde fois ces immenses richesses entre les mains des ennemis, n'hésita pas à envoyer du secours à la flotte qui devait partir de la Nouvelle-Espagne, et l'on obtint du roi qu'une partie

de cet armement, commandé par don Antonio Oquendo, irait porter quelques troupes réglées dans les deux provinces les plus importantes de l'Amérique portugaise. Tout cela fut exécuté assez heureusement; mais quand Oquendo arriva devant Pernambuco, il trouva l'amiral Patry prêt à le recevoir, et le plus terrible combat que l'on eût vu encore dans ces contrées s'engagea entre les deux commandants. La victoire fut disputée avec un égal courage, toutefois elle resta aux Castillans, et le brave amiral hollandais, se voyant sur le point d'être prisonnier, préféra un noble trépas à la honte de tomber au pouvoir de l'ennemi. Avant de se jeter dans les flots il prononça ces paroles mémorables qui l'ont illustré : « L'Océan est » le seul tombeau digne d'un amiral batave. »

1631.

Le reste de l'escadre hollandaise rentra au Récif, et permit ainsi à Oquendo d'effectuer le débarquement de ses troupes, montant à sept cents hommes, composées de Portugais, d'Espagnols et de Napolitains ; sous le commandement du

comte Bagnolo (1), qui appartenait à cette dernière nation, et dont la réputation militaire était déjà étendue. Les chefs hollandais, effrayés de leur première défaite, et croyant les secours arrivés d'Europe beaucoup plus considérables qu'ils ne l'étaient véritablement, livrèrent Olinda aux flammes; ils se repentirent bientôt de
1631. leur imprudente précipitation.

Après que les troupes portugaises eurent opéré leur jonction, il arriva ce que l'on devait redouter le plus dans une aussi faible armée, la mésintelligence se mit entre les milices et les soldats de Bagnolo. Cette circonstance, à laquelle les chefs auraient pu remédier dès le principe, eut long-temps de l'influence sur plusieurs événements.

Les Hollandais pendant quelques mois ne dirigèrent point leurs attaques sur les points occupés par Mathias d'Albuquerque; ils tentèrent de s'emparer de la province de Parahyba, et s'en virent re-

(1) Quelques historiens écrivent Banjola. Je suis la manière d'écrire de Southey.

poussés ; ils ne furent pas plus heureux dans l'attaque de ce port du cap Saint-Augustin, qu'on désigne sous le nom de Pontal-de-Nazareth, et qui avait acquis alors une extrême importance, parcequ'il était devenu l'entrepôt du commerce que faisait encore la colonie.

Mais, au moment de ces revers, un traître leur réservait de rapides succès. Le mulâtre Calabar, si célèbre dans l'histoire de ces contrées, crut avoir à se plaindre de ses compatriotes, et passa dans le camp des Hollandais. Il semble que la victoire l'eût suivi, ou plutôt son génie entreprenant lui donna une nouvelle activité dès qu'il eut la certitude de se venger. Chez lui la ruse s'alliait au courage, et au courage il réunissait la connaissance la plus étendue de tout le pays. Aidés de ses conseils, les Hollandais s'emparent de l'île d'Itamaraca, et ils y commettent les plus horribles excès. Vingt
hommes commandés par le brave Pedro 1632.
d'Albuquerque défendent le fort; tous meurent glorieusement à l'exception d'un seul : c'est leur brave chef; mais, couvert

de blessures et confondu parmi les morts, il ne se voit rendu à la vie que pour tomber au pouvoir des ennemis, qui admirent eux-mêmes son courage.

1633. Vers cette époque la Hollande conçut une nouvelle espérance que ses efforts seraient couronnés du succès. Trois mille hommes débarquèrent au Brésil. Deux commissaires investis des plus grands pouvoirs devaient hâter la fin de la conquête ou l'abandonner. Le général Vardemburg ne peut consentir à voir partager son autorité; il est remplacé par un vieil officier, nommé Reimbach, qui perd bientôt la vie dans l'attaque du camp royal défendu par Mathias d'Albuquerque. Son armée est complètement battue. Cette affaire pouvait être décisive, et devait anéantir les Hollandais; mais on n'avait point de cavalerie pour les poursuivre, et l'on n'en retira qu'un avantage passager.

L'on doit bien plus apprécier les efforts des Brésiliens quand on se rappelle que toutes leurs forces dans cette province se réduisaient à douze cents hommes de troupes régulières, et que si les milices

s'aguerrissaient, elles devenaient chaque jour plus difficiles à recruter. La cour d'Espagne envoya à cette époque six cents hommes et quelques munitions, mais c'était un bien faible secours quand on doit le comparer aux renforts que recevaient les Hollandais. Conduits par le général Sigismond, ils s'emparèrent bientôt de la capitainerie de Rio-Grande, où ils commirent les plus horribles excès. Dans cette funeste conquête ils furent secondés par quelques hordes de Tapuyas connues sous le nom de Janduis; et, pour la première fois, ces sauvages se virent égalés dans leurs cruautés par des Européens.

1633.

Quelque temps après les Portugais résolurent, pendant que l'ennemi dirigeait ses forces sur un autre point, de reprendre la ville du Récif. L'entreprise réussit d'abord, mais ensuite diverses circonstances la firent échouer.

Le port de Pontal, où l'espoir d'un gain facile attirait encore quelques navires, restait aux colons. Situé à peu de distance du Récif, il devenait d'une grande importance pour les Hollandais, qui résolu-

rent de s'en emparer. Après un assez long combat ils se trouvèrent les maîtres de la ville qui s'élève dans le fond d'une anse, et ils durent entièrement la victoire au génie entreprenant de Calabar. Il fit passer l'escadre par un canal tellement étroit qu'on n'avait point cru jusqu'alors devoir y placer des troupes, quoiqu'il fît communiquer le fort avec la pleine mer. Maîtres de la ville, les ennemis ne l'étaient ni de la barre, ni des forts qui la défendent, et les Portugais recevant de nouveaux secours, ils pouvaient être anéantis. Ce que l'on avait prévu arriva : Mathias d'Albuquerque accourut au secours de Pontal, et peut-être la flotte hollandaise eût-elle été détruite, si le génie entreprenant de Calabar ne lui eût fourni un expédient auquel on ne peut songer sans admiration. Il devait être beaucoup plus difficile, par des circonstances locales, de sortir du port que d'y entrer. Calabar fit élargir le canal, et, après avoir désarmé les navires, on fut assez heureux pour leur faire passer cet endroit difficile où des barques légères

n'auraient point osé s'aventurer. Quoique les Hollandais eussent laissé une garnison de deux mille hommes à Pontal, ce port, toujours bloqué par les Portugais, ne pouvait leur être d'une grande utilité.

Après un semblable événement, qui leur valut de nouveaux secours, ils semblèrent prendre une nouvelle activité, et bientôt ils se trouvèrent les maîtres de la province de Parahyba. Quelque temps 1634.
après l'ancienne province d'Itamaraca fut complètement en leur pouvoir, ainsi que Rio-Grande du nord.

ÉMIGRATION DES HABITANTS DE PERNAMBUCO.

Le brave Mathias d'Albuquerque opposait toujours la plus noble résistance aux efforts de ses ennemis; abandonné par la métropole, il dédaignait de l'implorer encore, et il semble qu'il eût fait passer dans le cœur de chaque colon le courage dont il était animé.

Une circonstance contribuait encore à donner une étonnante persévérance aux

milices ; cette guerre défensive était aussi une guerre de religion, et l'hérésie schismatique des Hollandais causait peut-être plus d'horreur que leur domination.

Cependant tout annonçait qu'il faudrait bientôt se soumettre à ce joug insupportable, et que rien ne pouvait y soustraire les malheureux colons. Artisjoski, général polonais au service de la Hollande, fut chargé de faire le siége de la forteresse royale, et au bout de trois mois la garnison se vit dans la nécessité de capituler, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine. Bientôt les Hollandais s'emparent de l'importante position de Porto-Calvo, et quelque temps après, malgré l'étonnante défense de Mathias d'Albuquerque, ils se voient les maîtres du fort de Nazareth, faible boulevard, dont la résistance s'opposait encore à l'entière invasion de la province.

Les Hollandais avaient agi de la manière la plus impolitique et la plus cruelle envers ceux des malheureux habitants qui voulaient partager la fortune de leur brave défenseur ; ils eurent bientôt à se repentir

de leurs mesures rigoureuses, un grand nombre des colons de Pernambuco prirent généreusement la résolution d'émigrer, et d'aller vivre désormais dans les lieux où les conduirait Mathias d'Albuquerque. Mais il faut avoir voyagé dans l'Amérique méridionale pour se faire une idée exacte de tout ce que des femmes et des enfants eurent à souffrir durant un semblable trajet. Les déserts de cette province retentirent alors des cris des Européens persécutés par les Européens eux-mêmes, et si quelques sauvages sortis du sein des forêts vinrent contempler cette scène de désolation, ils se trouvèrent peut-être trop vengés !

Cette troupe malheureuse s'avançait non loin de Porto-Calvo, lorsqu'un Portugais, nommé Souto, qui supportait impatiemment le joug des Hollandais, trouva que sa trahison était excusée par le motif qui y donnait lieu. Par son moyen les fugitifs s'emparèrent de la ville, et Calabar leur fut livré. Ce transfuge trouva la mort dans le lieu où il était né, et l'on prétend qu'avant de mourir il exprima les regrets les

plus profonds d'avoir trahi sa patrie. La religion lui donna dans ses derniers instants une résignation qui ne démentit point ce courage qu'il avait montré tant de fois.

Après la prise de Porto-Calvo la situation des Portugais fut moins malheureuse, toutefois ils se trouvèrent dans l'impossibilité de faire de nouveaux efforts pour
1635. chasser les conquérants; mais les dangers récents qu'avaient courus les galions du Mexique, attaqués dans le détroit de Bahama, réveillèrent le ministère espagnol de son apathie habituelle; il résolut d'envoyer quelques secours au Brésil. Cependant Mathias d'Albuquerque déplaisait au comte d'Olivarès; on résolut, malgré l'attachement que lui portaient les milices, de le remplacer par un général espagnol, et il revint en Europe, où ses nombreux services restèrent sans récompense. Son successeur don Luiz de Roxas y Borgia voulut suivre un système opposé au sien, il ne tarda pas à s'apercevoir que la tactique européenne n'était point celle qui convenait dans l'Amérique du sud; mais il n'eut

point le temps de réparer les fautes d'une conduite imprudente, et il périt dans une bataille où Caméran partagea avec Rebello la gloire de sauver les débris de l'armée. Après cette défaite le commandement tomba entre les mains de Bagnolo. Ce général, qui ne s'était fait connaître jusqu'alors que par des revers, n'inspirait aucune confiance, et pendant quelque temps il ne fit rien qui pût faire changer l'opinion que l'on avait conçue de son caractère et de ses talents militaires. Toujours irrésolu quand il fallait prendre de promptes déterminations, il fit soupçonner son courage et même sa fidélité jusqu'à ce que de nouvelles circonstances le présentassent sous un nouveau jour.

Malgré les mesures rigoureuses adoptées par les Hollandais pour affermir leur puissance, ils ne pouvaient y parvenir, et ils se voyaient continuellement dans la nécessité d'opposer des forces assez considérables aux faibles partis qui venaient désoler leurs campagnes. Les noirs et les Indiens se distinguèrent surtout dans cette guerre de destruction. Rendus à la

manière de combattre qui leur est naturelle, commandés par des chefs habiles, quelques hommes, conduits par Caméran et par Henrique Dias, étaient plus redoutables que les troupes aguerries de l'Europe : celles-ci avaient à combattre avant tout la nature et le climat.

Accablés par les vainqueurs, plaignant sans cesse leurs compatriotes sans oser leur porter de secours, premières victimes d'une guerre dont ils ne pouvaient se plaindre, et que leur esprit d'indépendance approuvait, on vit la plupart des infortunés habitants de Pernambuco émigrer encore sous la protection de Caméran, et l'on ne peut songer sans frémir que quatre
1636. cents d'entre eux périrent de fatigue et de misère pendant le voyage. C'était pour trouver une patrie que ces infortunés traversaient des déserts. C'était pour gagner une contrée où leur désespoir ne fût pas regardé comme un crime, où il leur fût permis de partager les souffrances de leurs compatriotes. Hélas! ce noble espoir fut trompé ou plutôt il ne se réalisa qu'un instant.

Une des qualités remarquables des Hollandais, celle qui les faisait triompher des plus grands obstacles, c'était la persévérance; ils en mirent dans la conquête du Brésil autant que les malheureux habitants montrèrent de courage, et l'on ne peut point dire que jusqu'alors les résultats de la guerre eussent pu les encourager. Mais l'espérance de posséder bientôt un des plus beaux pays de la terre, et les bénéfices qu'ils tiraient de leurs prises en mer suffirent pour les déterminer à ne point abandonner leur projet, et Maurice de Nassau, cousin du stathouder, vint pren- 1637.
dre le commandement des troupes en Amérique. Des succès rapides signalèrent son arrivée, il reprit Porto-Calvo, le refuge des malheureux colons; bientôt il put se convaincre de l'intrépidité que donne le désespoir. Des femmes ne craignirent point de s'exposer aux horreurs du combat, ou plutôt par leur défense héroïque elles donnèrent un nouveau courage aux guerriers. Henrique Dias rappela les faits les plus mémorables de l'antiquité, et prouva qu'il n'y a point d'époque pour

l'héroïsme comme il n'y a point de couleur pour le courage.

Se voyant alors contraints à fuir de la capitainerie, les malheureux habitants de Pernambuco cherchèrent un asile dans la province de San-Salvador, en passant par la province de Scrigipe-d'El-Rey. Mais rappeler les détails de leur émigration ce serait tracer un des tableaux les plus douloureux que puissent offrir les annales des nations. Poursuivis par les cruels pitiguares, tourmentés par la chaleur et par la faim, ils
1637. virent un grand nombre d'entre eux périr au milieu des déserts, et ce ne fut qu'après avoir éprouvé les plus horribles souffrances qu'ils parvinrent à San-Salvador.

Nassau avait profité de la victoire en ennemi généreux. Bientôt de sages règlements réprimèrent l'indiscipline de ses troupes, et une administration sage remonta les finances épuisées. Cependant les moyens qu'il employa pour enrichir le trésor ne sont pas tous également avoués par l'humanité, et à coup sûr il eût été plus juste de ne point vendre, comme il le fit, les sucreries abandonnées. Ce der-

nier moyen, en lui créant des ressources énormes, lui suscita des ennemis irréconciliables qu'aigrirent encore l'intolérance religieuse des vainqueurs.

Encouragé par ses succès, Nassau résolut bientôt d'aller attaquer San-Salvador, dont les habitants vivaient depuis si longtemps dans une imprudente sécurité.

Pedro da Sylva, gouverneur de cette capitale, n'avait d'abord accueilli qu'avec répugnance les débris de l'armée commandée par Bagnolo, mais bientôt il put se convaincre que le salut de la capitainerie dépendait entièrement de ce secours si peu attendu, et par un dévouement bien rare, mettant de côté tous les calculs de l'amour-propre, il sut préférer les intérêts de sa patrie à tous les siens. Nassau avait
paru devant la ville avec quarante navires 1637.
et sept mille huit cents hommes de débarquement. Le commandement en chef des forces militaires fut remis à Bagnolo, malgré une vive opposition. Cette marque de confiance excita sans doute la reconnaissance du général napolitain, ou plutôt la fortune cessa de lui être contraire.

Son courage et son activité sauvèrent la place d'une invasion à peu près certaine; et Maurice de Nassau se vit contraint de retourner au Récif après avoir perdu une grande partie de son armée. Les deux généraux montrent dans cette circonstance l'influence que peuvent avoir les revers ou les succès. Nassau, après un premier échec, commit plusieurs fautes graves, et perdit même de sa prudence ordinaire. Bagnolo, favorisé par la victoire, commença à montrer toutes les qualités qui depuis lui ont assigné une place si honorable dans l'histoire de ce pays.

L'empire du Brésil occupe un territoire d'une si vaste étendue, que les événements qui se passaient dans les capitaineries du centre n'avaient qu'une influence bien indirecte sur l'état politique des autres provinces. Pendant qu'à Pernambuco et à San-Salvador tous les efforts étaient réunis pour repousser les Hollandais, Saint-Paul et Rio-Janeiro jouissaient d'une assez grande tranquillité. Il n'en était pas de même des états du nord. On continuait à faire la conquête de ce vaste territoire sur

les indigènes. Rapporter les détails de cette lutte sanglante ce serait présenter des scènes effrayantes de massacre et de perfidie. Des Européens vinrent aussi arroser ce pays de leur sang, et une compagnie d'aventuriers anglais et hollandais, qui avait tenté de s'établir à l'embouchure du fleuve des Amazones, fut chassée par Raymond de Noronha, capitan mor du Para. Plus tard ce magistrat usurpa le pouvoir de gouverneur, et sut en faire un usage qui lui servit d'excuse auprès de la cour d'Espagne. Ce fut sous son administration et par ses soins que Teixeira remonta le fleuve des Amazones, et alla débarquer au Pérou après avoir surmonté les obstacles de toute espèce qui faisaient douter depuis si longtemps du succès d'une semblable entreprise.

1637 à 1638.

Si depuis l'époque de cet important événement l'Espagne et le Portugal eussent apporté autant de soins à faciliter la navigation du grand fleuve qu'ils en ont mis à établir des communications dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, il n'y a point de doute qu'on ne jouît mainte-

nant des résultats dont on se promettait, il y a deux siècles, tant d'avantages; mais la politique l'exigea sans doute, et les rives de l'Amazone sont restées désertes.

Si l'on se demande cependant ce que sont devenues les immenses tribus qui habitaient ces contrées, il est impossible de donner une réponse satisfaisante, et l'on se rappelle toujours avec étonnement que Teixeira rencontra lors de son retour une bourgade de Jurimanas, ayant au-delà d'une lieue d'étendue. Plus prudents sans doute que d'autres indigènes, ces sauvages se sont retirés dans des lieux inconnus aux Européens; mais le temps approche où il n'y aura plus de retraites pour les Américains, et bientôt cet immense territoire connu sous le nom d'Amazonie se déploiera aux yeux d'intrépides voyageurs. Ils y verront les déplorables restes des tribus échappées à notre fureur de civilisation. Là on rencontrera le Tupnamibas chassé du sud, l'Omaguas qui se sera peu éloigné de son ancienne patrie; le Tapuyas, victime de tous les conquérants, et tant d'autres, dont on ne con-

naît point le nom : puissent ces respectables débris de nations puissantes être conservés ! Puissions-nous offrir aux siècles futurs la preuve que l'Amérique, découverte de notre temps, n'eût pas été souillée de ces forfaits, nés trop souvent de l'ignorance.

Vers l'époque à laquelle nous sommes 1638.
parvenus on put croire aisément que le Brésil serait désormais possédé par deux puissances. Nassau, au moyen d'une sage administration, affermissait la domination hollandaise dans les divers endroits où il s'était établi, et les Provinces-Unies possédaient alors dans cette partie de l'Amérique méridionale cinq capitaineries. Elles s'efforçaient d'y faire fleurir l'agriculture, qui se relevait rapidement des coups funestes que lui avait portés une guerre aussi destructive que celle de la conquête. On trouve encore de nos jours dans certains districts la preuve des améliorations que méditait ce peuple si célèbre en Europe, non seulement par son étonnante industrie, mais par l'attachement qu'il conservait pour les institutions qu'il s'était don-

nées. Ce fut cet amour d'une juste indépendance qui fit changer les choses de face au Brésil. Le conseil suprême, en voyant l'accroissement de la puissance de Nassau, craignit qu'il ne voulût séparer ses intérêts de ceux de la république, et qu'il ne fondât un empire dans le vaste pays où il commandait depuis plusieurs années. Tandis que l'on méditait peut-être déjà de le rappeler en Europe, ce prince, sans déclarer aucun des projets dont on voulait l'accuser, continuait à étendre ses conquêtes ou à défendre ses nouvelles possessions. C'est ainsi qu'un armement con-
1638. sidérable fut envoyé de Lisbonne sous les ordres de Francisco Mascarenhas, comte de Torre, et qu'après avoir éprouvé tous les retards et tous les malheurs imaginables il fut à peu près anéanti devant le
1640. Récif.

Les Brésiliens profitaient à peine des secours de l'Europe, et San-Salvador tremblait de nouveau pour son indépendance. Le marquis de Montalvan, revêtu du titre de vice-roi, arriva dans ses murs, et commença à suivre un système de ruse

qui amena des résultats assez avantageux, mais que la morale ne pouvait point toujours avouer, puisque le courage profitait de la perfidie, et qu'on faisait une guerre de partisans ruineuse pour le commerce, tandis que des négociations avaient été entamées avec le gouvernement de Pernambuco.

Bientôt un de ces événements qu'on pouvait le moins prévoir, même en Europe, changea la face das affaires. Le Portugal s'affranchit de la domination espagnole, et le duc de Bragance prit les rênes du gouvernement, sous le nom de Jean IV. Son avénement au trône fut célébré dans les deux gouvernements du Brésil; mais sans doute les réjouissances ne furent pas également sincères, et il est permis de croire que les Hollandais cachèrent sous une joie feinte l'inquiétude que leur donnait cet important changement. 1er décemb. 1640.

Les événements se multiplièrent; une trêve de dix ans fut conclue entre le nouveau monarque et la république, mais elle fut si bien observée en Amérique que les Hollandais s'emparé-

rent du Maranham par la plus infâme trahison, sans que Jean IV osât élever la voix contre un attentat aussi évident, parceque la trève n'avait point encore été proclamée solennellement, et qu'il se sentait trop faible pour se faire un ennemi en Europe.

Dès que la paix recommença à régner de nouveau dans l'Amérique méridionale, la fertilité du territoire de Pernambuco fit entrer des sommes énormes dans le trésor de la compagnie, et l'on rebâtit même Olinda sur un nouvel emplacement. Toutefois les inquiétudes du conseil semblèrent s'accroître en raison de la prospérité du gouvernement de Nassau; on le rappela en Hollande, et la direction des affaires fut confiée à trois commissaires étrangers à toutes ces idées administratives qui avaient élevé la province
1643. principale à un si haut degré de prospérité. Maurice de Nassau était un de ces hommes qui se concilient tous les esprits, parcequ'ils tiennent également bien leur place et dans le conseil et sur le champ de bataille. Il avait commis des fautes qu'il sa-

vait réparer : ses successeurs donnaient des craintes sans laisser d'espérances, et il était difficile en effet qu'ils inspirassent une entière confiance, non à cause de leur rang, la république avait trouvé dans de simples citoyens comme eux des hommes d'une haute capacité, mais à cause de leur caractère. Hamel, Bas, Ballestrate, changèrent bientôt l'administration du Brésil, et soumirent tout à leurs vues étroites : l'intolérance religieuse marcha même à la suite d'une foule d'autres exactions, et porta le dernier coup à leur pouvoir.

Un homme qui s'était déjà couvert de gloire lors de la conquête méditait, sous l'apparence de la soumission, la délivrance de son pays. Fernandez Vieira unissait à une prudente fermeté le courage le plus entreprenant; ses immenses possessions lui offraient des ressources indispensables dans la noble entreprise à laquelle il voulait désormais se consacrer, et la conquête récente du Maranham par les colons de cette province avait donné un nouveau courage aux conjurés qui devaient unir leurs efforts aux siens. Après avoir pris

toutes les mesures dictées par la sagesse, il allait probablement s'emparer de la ca-
1645. pitale des possessions hollandaises, quand une indigne trahison vint déjouer ses hardis projets, et le forcer à lever l'étendard de l'indépendance avec un grand nombre de planteurs qu'il avait animés du feu dont il se sentait embrasé.

C'est sans contredit dans le commencement de cette guerre qu'il eut à déployer le plus de courage et le plus de talent. Continuellement occupé à relever l'esprit abattu de ses compatriotes, contraint à redouter la trahison et dédaignant de la punir, trouvant dans la métropole une opposition constante à ses desseins, et n'obtenant de San-Salvador que des secours insuffisants accordés plutôt à son courage qu'à la cause pour laquelle il se sacrifiait, on le vit opposer constamment une inflexible persévérance à tous ces obstacles, et ranimer un espoir qu'on avait presque entièrement perdu.

Effrayés des progrès immenses d'une insurrection qu'ils n'avaient point su arrêter, même en mettant à prix la tête de

Vieira, les membres du conseil implorèrent des secours de la Hollande, qui ne pouvaient arriver immédiatement, tandis que, par un effet contraire, le vice-roi du Brésil, surpris d'un succès qu'il n'osait espérer, envoya, sous l'apparence de pacifier la province, des troupes qui devaient promptement se joindre à celles des insurgés, et continuer une entreprise commencée sous les plus heureux auspices.

Vidal, qui s'était chargé de diriger ce mouvement, réussit au-delà de son espérance, et dès lors la guerre prit un caractère beaucoup plus sérieux. Tout concourt à donner une force nouvelle aux insurgés; Hoogstrate, qui commandait le fort de Nazareth, leur livre ce poste important pour dix-huit mille écus, et ils peuvent alors recevoir sans obstacle les secours qui leur sont destinés. Porto-Calvo ne résiste point aux efforts de Christophe Cavalcante, et Valentin Roccia s'empare de la ville bâtie à l'embouchure du Rio-San-Francisco; en un mot tout se soumet à Vieira, et partout il est reconnu chef suprême; mais aussi personne n'est plus

digne de ce titre. S'agit-il de diminuer les ressources de l'ennemi en détruisant les moissons, il s'oppose à la ruine entière de ses compatriotes, et porte la flamme dans ses propres habitations; l'armée manque-t-elle de subsistances, il la met à l'abri du besoin à ses dépens; lui apporte-t-on un ordre formel du roi de cesser les hostilités, il dit qu'il ira recevoir de son souverain le prix de sa désobéissance quand il lui aura rendu le plus bel apanage de sa couronne; le célèbre Sigismond arrive-t-il avec des forces considérables pour le soumettre, il le contraint de rentrer honteusement dans le Récif et de prendre une autre idée du courage de ceux qu'il doit combattre.

Cependant la présence de ce nouveau chef, et le changement qui s'était opéré dans le gouvernement de la colonie hollandaise confié à des mains plus habiles, devaient nécessairement contre-balancer les avantages que les insurgés avaient acquis jusqu'alors; mais quand la métropole eut été instruite que la Hollande envoyait l'armement le plus considérable qu'elle

eût jusqu'alors destiné pour le Brésil, le roi sembla sortir de son apathie habituelle, et, sans se déclarer encore ouvertement, il envoya pour commander les troupes de la colonie Francisco Baretto de Menezès, qui s'était déjà fait distinguer par sa valeur et par son habileté. L'arrivée de ce général donna encore à Vieira l'occasion de développer la grandeur et la noblesse de son caractère : il céda le commandement quand il eut acquis la certitude que c'était pour le bien de cette patrie à laquelle il s'était dévoué.

Le nouveau chef sut apprécier toutes les qualités de celui qu'il devait désormais commander, et c'est, il n'y a point de doutes, à cette union qu'il faut attribuer les succès que l'armée ne cessa point d'avoir. La célèbre bataille qui eut lieu dans les montagnes de Guararapi, à quelques lieues de Pernambuco, commença à donner une preuve éclatante de ce que peuvent le courage et le sang-froid réunis. Les Hollandais furent complètement battus, après une opiniâtre résistance; ils perdirent environ mille hommes, et cinq cents 1648.

d'entre eux se virent hors de combat; Sigismond lui-même reçut une blessure assez grave.

Ce général ne se trouva pas plus tôt en état de reprendre la suite de ses opérations militaires, qu'il rentra en campagne, s'empara d'Olinda, et alla ravager le Reconcave. Cet événement eut une plus heureuse influence qu'on ne le pensait: d'abord il fit sortir de son apathie le vice-roi, qui envoya alors ouvertement des secours aux insurgés; mais cette époque fut signalée par une perte douloureuse. Le vieux général des Indiens, le brave Camé-
1650. ran mourut, et sa perte fut d'autant plus sentie, qu'il s'était toujours distingué, depuis le commencement de la guerre, par des traits multipliés de la valeur la plus brillante.

Toutefois la perte de ce chef devenait moins importante que si elle fût arrivée quelques années auparavant. Le système de guerre avait changé, et les colons, encouragés par de nombreux succès, ne craignaient plus de livrer des batailles rangées. Les courses des partisans deve-

naient chaque jour moins importantes. Bientôt même le sort des deux partis tint uniquement à une action décisive. La Hollande semblait oublier la véritable situation de ses colonies, ou plutôt elle était lasse d'envoyer des secours que l'habileté des chefs insurgés rendait inutiles. Les Hollandais se trouvaient donc dans une situation à peu près semblable à celle des Brésiliens : ils étaient abandonnés à leur propre force par la métropole; ils se virent bientôt renfermés dans le Récif, et réduits aux plus faibles ressources; l'habile Sigismond sentit même échouer tout son talent devant l'intrépidité des assiégeants, qui l'obligèrent à ne plus risquer de sorties imprudentes, et à cacher sa 1553.
honte dans une ville qu'il essayait en vain de défendre.

Bientôt sa situation devint plus déplorable par une circonstance à laquelle il était loin de s'attendre, et que les Portugais eux-mêmes ne pouvaient point espérer. Il y avait sept ans que la guerre durait dans Pernambuco, et peut-être se serait-elle prolongée long-temps en-

core; car les Hollandais étaient restés maître de la mer, Baretto n'avait point de forces navales assez considérables pour s'emparer de ce port du Récif qu'on regardait toujours comme la clef de la province, lorsque l'on vit arriver l'escadre portugaise chargée de protéger les navires du commerce jusqu'en Europe. Elle était commandée par Pedro-Jacques de Magaglionès, dont le nom était déjà connu avec avantage, mais qui venait avec l'intention de n'exécuter strictement que les ordres transmis par son gouvernement. Supplié par les colons de les aider dans leur entreprise, il résista long-temps, et s'en remit à la décision de son état-major, qui
1654. n'hésita pas à défendre une aussi noble cause : l'attaque du Récif fut décidée.

Baretto, se fiant au courage dont Vieira avait donné tant de preuves éclatantes, lui accorda, l'honneur d'attaquer le premier la place; il voulait que la guerre fût terminée par celui qui avait mis toute sa gloire dans la délivrance de son pays. L'événement justifia ce choix; Vieira, malgré les derniers efforts des assiégés,

s'empare d'un fort important; Baretto porte ses forces vers un autre point et réussit; on redouble d'efforts, on joint le talent au courage, et, tandis que les troupes bravent le feu des assiégés, un ingénieur français, nommé Dumas, ouvre des mines qui vont bientôt renverser ces murailles que l'on a vues si long-temps résister. A la vue de ces nouveaux travaux, qui effraient les Hollandais eux-mêmes, les tribus indiennes qui les secondaient s'enfuient, et cherchent, en traversant le fleuve, à échapper aux effrayants prodiges que leur prépare le génie des Européens. Mais partout l'on capitule, et ces terribles préparatifs deviennent inutiles. On se rapproche continuellement de la ville, et l'on commence l'attaque du fort des Cinq-Pointes, qui n'en est éloigné que de deux cents toises; il ne peut résister; bientôt l'on se trouve sous les murs de la ville, où règne le tumulte le plus effrayant. Le peuple demande à capituler; le général Sigismond résiste encore; enfin le conseil s'assemble, et cette détermination est adoptée; le port du Récif et la ville

d'Olinda sont remis au général Baretto avec tous les forts qui en dépendent. La garnison obtient la permission de sortir avec armes et bagages, mais toutes les autres provinces possédées par les Hollandais doivent être évacuées dans le plus court délai, et le Brésil se voit délivré à
27 janv. jamais de la domination étrangère.

Jean IV apprit avec joie qu'il venait de recouvrer le plus bel apanage de sa couronne ; et, s'il avait été assez faible pour laisser la colonie sans secours, il ne fut pas assez ingrat pour refuser ses éloges à ceux qui les avaient si bien mérités. Celui qui avait commencé la guerre, et qui avait su la soutenir, Vieira reçut des récompenses et des honneurs, mais sa grande âme sut apprécier bien davantage le titre glorieux que lui avaient décerné ses compatriotes, et ce ne fut pas sans une noble émotion qu'il s'entendit appeler le libérateur du Brésil.

Sans doute l'invasion des Provinces-Unies porta un grand préjudice au Portugal, et surtout à certains colons, mais l'on ne peut pas se dissimuler que les

Hollandais portèrent dans leurs possessions d'outre-mer l'ordre et l'activité qui les distinguaient en Europe. Il reste encore au Brésil des vestiges de leur industrie, et plusieurs écrivains ont laissé des monuments utiles de leur séjour dans ces contrées ; on n'a même eu pendant long-temps que les observations de Pison et de Marcgraff pour se guider dans l'histoire naturelle du pays. Toutefois c'est à Nassau qu'on devait la plupart de ces avantages, et avec Nassau tout disparut.

HISTOIRE DE DIFFÉRENTES DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

Après nous être occupé de ces guerres sanglantes qui firent douter pendant long-temps à l'Europe si une des plus vastes portions de l'Amérique méridionale ne changerait point de maîtres, nous allons porter nos regards vers l'intérieur de ce beau pays. Nous y verrons aussi des luttes sanglantes, plus injustes et moins connues que celles dont nous avons déjà donné le récit. Il vaudrait mieux sans doute, pour la gloire de l'ancien monde,

que la muse de l'histoire restât cachée dans les sombres profondeurs des forêts américaines; mais elle se montre, parceque l'ignorance est terrassée, et qu'elle doit bientôt publier des bienfaits.

Vers l'extrémité sud du Brésil la population s'était accrue rapidement; car les premiers Européens n'avaient point dédaigné de s'allier aux femmes indigènes. Il était résulté de ces unions une race d'hommes remarquables par leur force et par leur activité. Les habitants de Saint-Paul, désignés sous le nom de *Mamalucos* ou de Paulistes, réunirent dès le principe, comme je l'ai dit, le goût des découvertes qui distinguaient les Portugais et cette facilité à supporter les privations qu'on admirait chez les sauvages.

Avec leur ardeur de caractère, il était bien difficile qu'à une époque d'ignorance ils restassent dans les bornes de la justice avec les nations dont ils se trouvaient environnés. Fiers de leur indépendance, ils osèrent ravir ce bien précieux à des peuples innocents; et ce fut dans les guerres qu'ils étaient obligés de

déclarer pour se procurer des captifs, qu'ils sentirent leur goût s'accroître pour de périlleuses entreprises. Si l'humanité doit souvent rougir des excès auxquels ils se livraient, l'on doit admirer leur constance dans les fatigues, leur sang-froid au milieu du danger, leurs ruses quand l'adresse put les sauver. Qu'on se représente ces premiers explorateurs parcourant des pays sur lesquels ils n'ont d'autre donnée que les récits vagues et imparfaits des indigènes; qu'on les voie demeurant plusieurs mois dans les forêts, vivant de leur chasse ou cherchant à assurer leur subsistance dans ces déserts par de pénibles cultures, et l'on sentira que ces hommes avaient besoin, avant tout, d'être instruits des lois de la vie sociale. Leur cruauté n'était peut-être que de l'ignorance. Les jésuites, par un zèle très louable, mais qui demandait quelque préparation, voulurent les faire renoncer à l'affreuse coutume qu'ils avaient adoptée de trafiquer des captifs. Ils manièrent avec imprudence les armes de la religion, et les rendirent fatales à la religion elle-

même. Les Paulistes suivirent quelques rites, dont on a sans doute exagéré la bizarrerie. Ils se déclarèrent indépendants, et formèrent dès lors une espèce de république, mais elle ne se signala pendant plusieurs années que par sa haine criminelle contre de malheureuses tribus, qui repoussèrent plus d'une fois ses odieux satellites.

En méditant de nouvelles conquêtes, les Paulistes conçurent le projet de découvrir des trésors. Il était naturel qu'on cherchât de l'or dans une contrée rapprochée du Pérou, et plusieurs expéditions eurent lieu sur les frontières de ce vaste empire; mais l'éloignement de la province de Mato-Grosso, ainsi que les guerres avec les sauvages, ne permettaient point de rendre ces expéditions très fréquentes. Quoique Fernandez Tourinho eût visité la province intérieure de Minas dès 1573, il n'avait point rapporté sans doute de grands détails sur les richesses qu'elle renfermait, car on fut encore plusieurs années sans la visiter. Les Paulistes possédaient déjà les fameuses m[illegible]es de Jaragua avant qu'ils

portassent leurs recherches dans les lieux qui, depuis, les enrichirent si rapidement. Bientôt des caravanes s'organisèrent sous le nom de *bandeiras*, et l'on commença à explorer les déserts. Les expéditions de ces hommes entreprenants qui les composaient furent, pendant long-temps, le seul objet qui pût intéresser la curiosité publique. Leurs chefs, désignés sous le nom de *certanistas*, se faisaient distinguer par un caractère d'intrépidité dont il semble qu'on ne puisse trouver d'exemple que dans les fictions de nos anciens romanciers. Un des plus courageux pénètre dans la capitainerie de Goyaz, vers la fin du seizième siècle, et plus tard son exemple 1670.
est suivi par le fameux Bartolomeu Buenno, qui arrive avec son fils jusqu'à l'endroit où se trouve maintenant la capitale, et où il remarque que les femmes de la nation Goya portaient comme ornement des morceaux d'or natif. Ces provinces, quelque riches qu'elles fussent, se trouvaient tellement éloignées de Saint-Paul, qu'on n'en tira pas d'abord de grands avantages. Enfin Antonio Rodriguès alla visiter le dis-

trict de Minas-Giraès ; il parvint jusque dans le voisinage de Villa-Rica, et rencontra deux aventuriers partis comme lui de Saint-Paul. Manuel Garcia et Salvador Fernandez, unis à leurs compatriotes (1), découvrirent des trésors immenses qui éveillèrent la cupidité des autres certanistas ; on se transporta en foule dans un pays où tant de richesses, d'une facile exploitation, se trouvaient accumulées. Il n'était point nécessaire, pour se les procurer, de creuser profondément la terre. L'or ne se rencontrait point par filon ; il se trouvait au milieu des sables ou bien à la surface des montagnes. Si les premiers explorateurs avaient pu garder le secret sur leur découverte, la métropole eût été fort long-temps avant d'en tirer aucun avantage. Nous allons interrompre le récit des découvertes pour appeler l'attention de nos lecteurs sur un des événements les plus importants qui se soient passés au Brésil vers cette époque.

(1) Il y a sur les noms de ces premiers explorateurs une contradiction fort embarrassante. J'ai suivi l'opinion de M. Ayrez de Cazal.

PALMARÈS.

Dans presque tous les pays où s'est introduit l'esclavage des noirs, il y a encore de vastes espaces incultes. Il semble que la nature ait réservé un asile aux infortunés qui ne peuvent supporter la perte de leur indépendance ; mais, en général, les noirs qui s'enfuient dans les déserts du Nouveau-Monde sont ceux qui, arrivant de leur patrie, sont encore remplis du souvenir de leur liberté. L'esclave né dans la servitude supporte le joug ; il est déjà trop accoutumé au genre d'existence que lui ont fait adopter les colons, pour se vouer à la vie pénible que l'on mène dans les forêts. Les associations des noirs fugitifs sont donc à peu près les mêmes partout : et ces masses d'hommes presque sauvages, en butte à mille craintes, accablés par mille besoins, on ne les voit presque jamais prendre assez d'importance pour former un gouvernement régulier. Elles sont détruites avant de pouvoir se défendre, d'ailleurs la civilisation ne marche point avec la vie er-

rante et la guerre. Palmarès est une étonnante exception; on a vu au Brésil un gouvernement régulier de noirs fugitifs.

1520 à 1530. Il se forma d'abord deux établissements de ce genre dans la fertile capitainerie de Pernambuco, près de Porto-Calvo; les Hollandais dirigèrent leurs attaques contre
1644. eux, et anéantirent presque entièrement le plus considérable.

1650. Plusieurs années après, à l'époque de la restauration, une quarantaine d'esclaves se rappelèrent le courage de leurs prédécesseurs, s'emparèrent d'un certain nombre d'armes à feu, et se retirèrent vers l'endroit de la capitainerie que leurs successeurs ont depuis rendu si célèbre. Il est probable qu'ils y trouvèrent les débris de l'ancien établissement; mais quand bien même ils n'auraient pas eu cette ressource, ils n'en auraient pas moins été suivis immédiatement par un grand nombre d'autres fugitifs et d'hommes de couleur. La capitainerie était trop faible à cette époque pour s'opposer à leur établissement. Ils avaient mis d'ailleurs une assez vaste distance entre eux et leurs oppresseurs.

La ville de Palmarès s'éleva sans obstacle ; mais des hommes nouvellement échappés à l'esclavage n'avaient pu faire partager leur sort à un nombre de femmes suffisant. Ils se procurèrent des compagnes comme les Romains, et Rocha-Pitta dit que l'enlèvement des Sabines ne fut ni plus général, ni plus complet ; ils s'emparèrent de toutes les femmes de couleur qui se trouvaient dans les habitations d'alentour ; mais malheureusement ils ne s'en tinrent point là, et ils imitèrent encore les anciens maîtres du monde, en pillant leurs voisins, et en commettant une foule d'exactions.

Les planteurs sentirent bientôt la nécessité d'acheter leur alliance. Ils leur fournirent secrètement des armes, des munitions et des marchandises d'Europe. Leur gouvernement n'essayant point de les défendre, ils ne craignirent point d'obtenir une paix temporaire à ses propres dépens.

Les noirs, qui commençaient à former une nation considérable et redoutée, se livrèrent à l'agriculture, et l'agriculture adoucit leurs mœurs. Ils prirent le nom

de Palmarésiens, du nom de leur capitale; ils étaient parvenus à un ordre de l'état social trop élevé pour vivre sans con stitution : ils adoptèrent un gouvernement électif; leur chef, nommé Zombé, conservait sa dignité durant sa vie. On choisissait son successeur parmi les plus braves et les plus prudents. Cela paraît très naturel chez un peuple composé de tant d'autres peuples; chacun voulait jouir tour à tour des mêmes avantages. Les Palmarésiens établirent des magistrats; il est fâcheux qu'on ne nous ait point transmis leurs lois. On sait qu'ils adoptèrent une sorte de christianisme, probablement altéré, selon les superstitions de chaque tribu.

L'agriculture fit des progrès, et la population s'accrut d'une manière extraordinaire; des campagnes qu'on avait vues désertes peu de temps auparavant se couvrirent de villages; la capitale fut fortifiée autant que le permettaient l'industrie des habitants et les matériaux qu'ils avaient à leur disposition, c'est-à-dire qu'ils équarissaient les arbres énormes que leur fournissaient les forêts, et qu'ils en construi-

saient des remparts d'une élévation considérable.

Les maisons ne formaient point de rues, comme dans nos villes d'Europe, elles étaient dispersées au milieu d'espaces de terrain cultivés, arrosés par divers ruisseaux qui prenaient leur source dans un lac, dont les habitants employaient l'eau à leurs besoins.

Cinquante ans s'étaient à peine écoulés depuis le rétablissement de Palmarès, et l'on y voyait déjà des habitations magnifiques ; sa population était évaluée à vingt mille âmes. Des progrès si rapides dans la civilisation de la part d'une nation qu'on avait méprisée, ses efforts continus 1696.
pour augmenter sa puissance, alarmèrent enfin le gouvernement portugais ; l'anéantissement des Palmarésiens fut résolu. Juan de Lancastro était alors capitaine-général, il se concerta avec Gaetano Mello, gouverneur de Bahia. On fit marcher contre les noirs sept mille hommes ; mais on n'avait point cru devoir leur donner d'artillerie; ils furent complètement battus, et tous leurs efforts échouèrent devant les

fortifications qu'ils avaient méprisées : ils ne se découragèrent point : continuèrent le blocus de la ville, et demandèrent de l'artillerie. Les habitants des campagnes s'étaient réfugiés dans Palmarès ; la famine s'y fit bientôt sentir. La faiblesse devait nécessairement diminuer le courage que l'on mettait à se défendre, et quand le canon commença à battre les fortifications en ruine, la résistance des habitants fut faible, comme le dit Rocha-Pitta, parcequ'ils sentaient qu'elle serait infructueuse. La bataille donna lieu à un de ces traits de grandeur et de fermeté qui attestent que le vrai courage est le même chez tous les hommes, et qu'il n'est point nécessaire de venir des rivages de l'Europe pour concevoir une généreuse résolution. Zombé vit les fers qui lui étaient réservés ; ses compagnons d'armes lurent dans ses yeux l'horreur que lui inspirait l'esclavage ; ils surent l'imiter, et moururent(1). Les vieillards, les femmes, les blessés, fu-

(1) Ils se précipitèrent du sommet d'un rocher qui s'élevait dans la ville.

rent vendus; on anéantit les restes de la ville; il ne resta de Palmarès qu'un glorieux souvenir.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DES DÉCOUVERTES.

L'affluence des Paulistes dans le district de Minas était devenue si considérable dès le principe, que l'on se vit contraint de fonder une bourgade; elle prit bientôt le nom de Villa-Rica; mais les habitants de ce nouvel établissement ne restèrent pas long-temps paisibles possesseurs de leurs richesses. Rio-Janeiro envoya ses explorateurs; la division se mit parmi les deux partis, et le territoire qui avait vu naguère périr tant d'indigènes pour la cause la plus légitime fut rougi du sang des Européens, qui s'égorgeaient sur des monceaux d'or qui leur avaient déjà coûté tant de crimes. Les Paulistes furent vaincus; ils en appelèrent au régent don Pedro, qui gouvernait alors pour son frère : mais cette détermination devait les dépouiller ainsi que leurs rivaux de tous les avantages qu'ils

se promettaient. Un chef expérimenté fut choisi pour aller gouverner la province de Minas, et ramener la paix au milieu des insensés qui s'égorgeaient. Toutefois cette sollicitude n'était point sans intérêt, et l'on en eut bientôt la preuve : Antonio d'Albuquerque, après avoir apaisé des troubles qui se succédaient continuellement, ordonna qu'un cinquième de tout l'or qu'on trouvait fût versé dans le trésor royal : c'est ce qui fut depuis désigné par
1711. le nom de *quint*. Le même gouverneur n'était point étranger aux principes d'administration ; il rendit plusieurs ordonnances relatives aux mines, et fit bâtir Villa-Rica sur un plan plus régulier.

Peut-être les découvertes du célèbre Buenno eussent-elles été complètement inutiles, si le fils n'eût pas été doué d'un courage égal à celui du père. Quoiqu'il n'eût aucun guide, et qu'il ne se rappelât que d'une manière fort imparfaite les lieux qu'il avait parcourus autrefois, il s'avança au milieu des déserts jusqu'alors inconnus, fit diverses découvertes qui auraient pu satisfaire l'avidité de ses compagnons,

et se vit souvent contraint d'opposer la force de sa résolution à leur découragement. Enfin, au bout de trois ans de recherches inutiles, il acquit la certitude qu'il s'était avancé jusqu'alors dans une direction opposée au pays des Goyas. Il revint à Saint-Paul, où son courage et sa probité lui méritèrent la seule récompense qu'il ambitionnât; il fut chargé d'une seconde expédition, et il parvint enfin à découvrir ce pays si ardemment désiré qu'il avait visité cinquante ans auparavant. Il rapporta une certaine quantité d'or à ses commettants, et reçut le titre de *capitan mor* des nouvelles découvertes, où il retourna immédiatement. Après avoir eu à soutenir plusieurs combats contre les indigènes, il fit alliance avec eux, et obtint par leur moyen la connaissance des districts où se trouvait la plus grande quantité d'or (1). Le nouvel établissement acquit bientôt un rapide accroissement; mais dans le principe tout s'y paya exactement au poids de l'or, jusqu'à ce qu'on

(1) Un des premiers tas de sable que l'on tira rendit une livre de pépites.

s'occupât de la culture des terres, qu'on dédaigna pendant long-temps, et qui cependant devait enrichir aussi promptement que la recherche des mines.

La capitainerie de Goyas, que l'on considère comme la province centrale du Brésil, offre encore de nos jours un singulier mélange de civilisation et de barbarie, et l'on y trouve plusieurs nations inconnues auxquelles on pourrait peut-être faire adopter la vie agricole, en suivant un système raisonnable. Cette capitainerie, dans tous les cas, sera encore long-temps sans prendre une part active aux diverses opérations politiques des autres provinces, et il est certain que sous ce rapport sa population ne la rend pas d'une grande importance. Elle possède cependant des richesses qui plus tard pourront assurer sa prospérité.

EXPÉDITION DE DUGUAY-TROUIN.

1711. Vers cette époque, le Portugal, après avoir recherché l'alliance de la France, pensa que celle de l'Angleterre pourrait

lui être d'une utilité plus directe : les anciens traités furent méprisés, et Lisbonne se trouva dès lors sous la protection immédiate de nos rivaux. La guerre que l'on porta au sein des possessions portugaises se trouvait donc avoir un motif assez juste. Cependant le capitaine Duclerc, qui avait osé attaquer la capitale du Brésil sans pouvoir réussir, ne fut point traité selon le droit des gens. On le massacra au moment où il posait les armes. Ses soldats, quoiqu'ils se fussent rendus, ne purent échapper à la fureur des Portugais; les moins malheureux subirent une affreuse captivité. Rempli du souvenir des dernières conquêtes, le gouverneur Francisco de Castro voulut sans doute effrayer ceux qui essaieraient à l'avenir de débarquer sur les rivages du Brésil. Sa cruauté fit trouver des vengeurs à tant d'infortunés, et la représaille fut digne de l'offense.

Duguay-Trouin, l'un de nos plus célèbres officiers de marine, se rappelle les malheurs de ses compatriotes, et il n'attend pas les offres toujours tardives du

gouvernement pour voler à leur secours. Une compagnie lui prête les fonds nécessaires pour une expédition aussi aventureuse. Louis XIV lui accorde des troupes, et quelque temps après il franchit l'espace qui le sépare de l'Amérique méridionale ; il paraît avec quinze navires devant ce havre, que depuis quelques an-
12 sept. nées on regardait comme imprenable. Les personnes qui ont vu le beau Panorama où l'on a représenté avec tant d'exactitude la baie de Rio-Janeiro concevront aisément les difficultés de son entreprise ; elles furent toutes surmontées. En peu d'instants Duguay-Trouin fait taire le feu de ce fort qui défendait l'entrée de la baie. Bientôt il s'empare de l'île des Chèvres (1), et il y fait arborer le pavillon français. Mais là il peut se convaincre plus aisément encore que la ville a été mise en état de soutenir un siége. Ces préparatifs ne l'effraient point. Après avoir fait balayer le rivage par le feu de quatre bâtiments,

(1) On la nomme maintenant *ilha das Cobras*, ou île des Couleuvres.

il effectue le débarquement, et prend le commandement en chef de sa petite armée. Tandis qu'il dirige le centre, le chevalier de Goyon commande l'avant-garde, et Courserac la réserve. On s'empare de positions avantageuses. Les mesures sont si bien prises, que les trois corps s'appuient mutuellement; mais peut-être que sans la valeur française ces précautions fussent devenues inutiles. Un colon nommé Dubocage avait, quoiqu'il fût né en France, entièrement oublié son ancienne patrie. Il ne craignit point de la trahir, et se mêlant parmi quelques prisonniers de l'armée de Duguay-Trouin, il en obtint un grand nombre de renseignements précieux qu'il transmit bientôt aux ennemis. Ceux-ci essayèrent de s'emparer de la position la plus avantageuse des Français; ils voulurent même les attirer dans un piége. Le courage et la prudence triomphèrent de toutes ces vaines tentatives.

Duguay-Trouin fut bientôt averti que les batteries de l'île des Chèvres pourraient battre la ville en ruines; mais, avant de porter les premiers coups, et de

réduire les habitants à la déplorable position à laquelle ils ne pouvaient échapper, il jugea à propos d'écrire au gouverneur-général : il lui demandait raison de l'attentat commis sur la personne de l'infortuné Duclerc, et exigeait qu'on mît à sa disposition les assassins, pour les faire punir selon la rigueur des lois ; il réclamait également les prisonniers ; il exigeait une contribution capable d'indemniser des frais de l'expédition.

La réponse de don Francisco n'était nullement satisfaisante ; il ne consentait à rien de ce qu'on exigeait de lui, et finissait en protestant qu'il saurait mourir à son poste.

« Duguay-Trouin se prépara dès lors à » frapper les grands coups, dit M. Taunay, » qui a déjà rendu compte de cette expé- » dition ; le feu des batteries françaises ne » discontinua plus, et endommagea consi- » dérablement les fortifications des béné- » dictins. L'assaut fut résolu pour le len- » demain ; on profita des ténèbres pour » envoyer des chaloupes remplies de trou- » pes, afin qu'elles s'emparassent de cinq

» bâtiments portugais rangés sur la côte ;
» un orage survenu tout-à-coup les fit
» apercevoir, et elles essuyèrent un feu
» de mousqueterie qui ne les découragea
» pas. Duguay-Trouin, voyant le feu des
» vaisseaux se diriger sur les chaloupes,
» fit partir lui-même un coup de canon
» qui devait servir de signal pour que
» toutes les batteries tirassent en même
» temps contre la ville.

» Ces détonations spontanées, le bruit
» de la foudre rendu plus terrible par les
» nombreux échos de la baie, la lueur des
» bouches à feu et celle des éclairs, frap-
» pèrent de terreur les habitants de cette
» cité, contre laquelle le ciel, la terre et
» les enfers semblaient déchaînés ; ils se
» mirent à fuir en désordre vers l'intérieur
» des terres, emportant avec eux ce qu'ils
» purent de leurs trésors. Les milices elles-
» mêmes, l'état-major abandonnèrent les
» remparts ; la ville était déserte : toute-
» fois les éclats redoublés du tonnerre et
» de l'artillerie des assiégeants dérobèrent
» à Duguay-Trouin la connaissance de cette
» désertion. »

Tout en fuyant, les Portugais n'avaient point négligé les précautions qui pouvaient retarder l'invasion de l'ennemi ou même l'empêcher. Les forts des bénédictins étaient entièrement minés, et devaient sauter avec une partie de l'armée française. On prévint les terribles effets de cette ruse infernale. La ville se trouva complètement au pouvoir de Duguay-Trouin, et s'il ne put empêcher le pillage, il fit du moins tous ses efforts pour le réprimer.

Après un faible engagement qui eut lieu entre ses troupes et celles de Francisco de Castro à une petite distance de Rio-Janeiro, ce gouverneur, intimidé par de nouvelles menaces, se décida à racheter la ville; mais ses offres étaient trop faibles pour être acceptées. On marcha de nouveau contre le camp brésilien, et la rançon fut portée à 1,525,000 francs, qui devaient être acquittés dans la quinzaine. Plus de cent caisses de sucre et des approvisionnements considérables devaient être fournis dans le même délai.
4 octobre. La contribution fut payée, et l'on permit

alors aux négociants de racheter les marchandises dont les Français s'étaient emparés. On pense que la colonie perdit environ vingt-sept millions dans cette circonstance; mais une somme si considérable pour l'époque ne tourna pas entièrement au profit de l'expédition : Duguay-Trouin, après avoir quitté les rivages du Nouveau-Monde, fut assailli par une horrible tempête qui lui fit perdre un de ses principaux navires. Quoi qu'il en soit, le bénéfice monta pour les armateurs à 92 pour %, et Duguay-Trouin prouva au Portugal qu'on ne quittait point impunément l'alliance des Français.

13 novemb.

Après cet événement le gouvernement s'occupa avec assez d'activité de réparer les pertes qu'il avait faites ; il trouva des dédommagements dans la fertilité du territoire et dans l'exploitation des mines, qui était alors en pleine activité. Comme bientôt le Brésil se trouva à l'abri de toute invasion étrangère, et que la paix d'Utrecht réconcilia le Portugal avec la France, son commerce prit une nouvelle activité; ses limites mêmes s'étendirent.

Il fut reconnu que les deux rives du fleuve des Amazones lui appartiendraient,
1713. et on défendit aux colons français de passer la rivière de Vincent-Pinson pour y faire des esclaves; car, à cette époque, on ne craignait pas plus d'outrager la morale et la nature dans le Nouveau-Monde que dans l'Afrique.

Cependant, tandis que les côtes jouissaient des avantages de la paix, l'intérieur était encore troublé par les Paulistes, qui avaient fondé la ville de Sabara. On rétablit la tranquillité en leur donnant un chef tiré de leurs rangs. La métropole suivit en cela ses véritables intérêts. Les aventuriers une fois apaisés se livrèrent de nouveau à leur génie entreprenant; mais ils le tournèrent du côté des découvertes, et même s'occupèrent de quelques établissements après avoir recueilli le fruit de leurs travaux. Des édifices furent construits; des églises s'élevèrent; on alla jusqu'à fonder des villages et même des villes. Mariana, placée au centre de mines abondantes, fut bientôt érigée en
1715. évêché. Plus tard Guyaba s'éleva non

loin des rives du Paraguay, et présenta bientôt le spectacle, fort ordinaire à cette époque, d'une ville où se déployait le luxe de l'Europe au milieu des vastes déserts du Nouveau-Monde.

Selon le rapport de plusieurs écrivains, il paraît que ce n'est pas à cette époque qu'il faut placer le plus haut point de la prospérité des mines : quelques années après l'industrie sut en tirer de plus grands profits encore.

Le Brésil, quoique dans une position 1730.
assez tranquille, ne reçut pas alors de la métropole l'heureuse impulsion qu'elle aurait pu lui donner ; on ne lui envoyait qu'un très petit nombre d'objets manufacturés en échange de son or (1), et l'on empêcha de porter aux Brésiliens une industrie qu'on semblait vouloir leur laisser ignorer : était-ce une combinaison du gouvernement ou une suite de son apathie ? c'est ce que l'on ignore ; mais ce système amena ce qui devait en résulter ;

(1) Le quint rendait alors 12,000,000 ; cependant Raynal ne le porte qu'à 9,000,000.

les colons, au milieu de leurs richesses, s'accoutumèrent à mépriser les arts et l'industrie, pour lesquels ils avaient eu précédemment un goût assez actif. Presque aucun des monuments un peu considérables du Brésil ne datent du siècle dernier : les plus grandes fortunes se sont formées à cette époque.

On peut juger de l'abondance prodigieuse des mines par ce que rapporte M. Ayrez de Cazal. La première flottille qui sortit du bourg de Guyaba escortait
1730. un trésor de plus de 22,000 livres d'or (1); mais les Payagoas l'attaquèrent sur le Paraguay et s'emparèrent de ce trésor, qui ne fut pas cependant entièrement perdu pour les Européens. Les sauvages allèrent à l'Assomption échanger des sommes considérables contre des objets de la plus mince valeur. Plus tard il sortit

(1) Depuis 1728 jusqu'à 1734 le quint produisit au gouvernement 12,000,000 : du temps de Raynal il ne donnait plus que 5,062,500. On voit la valeur qu'avaient alors les mines de Mato-Grosso.

du Mato-Grosso 25,000,600 livres d'or, qui arrivèrent à Saint-Paul. Il est bon d'observer que toutes ces richesses étaient produites par un lavage des sables très imparfaitement exécuté. Comme dans cette immense capitainerie il existe encore des districts dont on n'a exploré que la lisière, il est infiniment probable qu'on découvrira des sables aurifères aussi abondants que les premiers; mais il ne faudra pas oublier qu'à l'instant où tout le monde portait ses regards vers les trésors nouvellement découverts, Antonio d'Alméida s'occupait d'exploiter les richesses de la végétation, et qu'il répandait la culture de la canne à sucre indigène qu'on trouva sur les bords du San-Lourenço. 1731.

Cependant ces trésors, dont on était alors si avide, n'amenaient presque aucun résultat, au moins pour la colonie. Là, comme en Europe, on a vu que le moment où l'on trouvait de l'or était celui où l'on négligeait les plus nobles entreprises : l'esprit de l'homme ne conçoit plus alors qu'une seule pensée.

Les déserts de l'intérieur cessaient bien

d'être inconnus, mais il est prouvé que les trésors qu'on y découvrit n'enrichirent pas même le Portugal; ils devinrent la proie de l'Angleterre.

Pendant plusieurs années il ne se passa rien de remarquable, jusqu'à ce que la
1749. possession des colonies du Saint-Sacrement occupa tous les esprits. Toutefois les détails de cette guerre appartiennent peut-être plus à l'histoire du Paraguay qu'à celle du Brésil; nous dirons seulement que, malgré l'opposition des néophytes, plusieurs réductions passèrent sous la domination portugaise.

Ce fut quelques années après que le siége du gouvernement brésilien fut transporté de San-Salvador à Rio-Janeiro. Pombal gouvernait alors le Portugal; il considéra que cette ville, rapprochée de Minas-Geraes, était infiniment plus propre à devenir la capitale de tout le Brésil que Bahia. Cependant si la navigation du Belmonte eût été connue dès cette époque, peut-être cette ancienne ville n'eût-elle point été dépouillée de ses avantages, en raison de sa position centrale.

Pombal, voulant donner une nouvelle activité au Brésil, envoya son frère pour prendre le timon des affaires. Ce nouveau fondé de pouvoirs employa une partie du temps de son séjour à lutter contre la puissance des jésuites : ils furent enfin expulsés sous son administration.

Pombal créa pour le Brésil quelques bonnes ordonnances, qu'il fit exécuter par son frère. On ne s'était pas encore assez occupé des malheureuses tribus indigènes (1), qu'on regardait toujours comme de véritables ennemies, sans se mettre en peine du droit de l'invasion; lorsque la fameuse nation des Ouctakazes, rivale si redoutable des Européens et de toutes les tribus américaines, se laissa gagner par des bienfaits : on avait eu des preuves cruelles que le fer ne pouvait la sou- 1758.
mettre.

Les autres nations qui avaient cherché

(1) Ce ne fut qu'en 1755, après de si nombreuses ordonnances en leur faveur, que les indigènes furent regardés comme entièrement libres.

un asile dans l'intérieur étant sans cesse repoussées plus avant dans les terres, et voyant tous leurs déserts envahis par les Européens, prirent la résolution de chasser ces étrangers, qui ne se contentaient point de leur territoire, mais qui voulaient ravir leur liberté. Les Botocoudos, descendants des Aymorès, montrèrent qu'ils avaient hérité du courage et de la férocité de leurs ancêtres; ils désolèrent Minas-Geraes sous le gouvernement de
1767. Diego Lobo et de Sylva. On leur opposa les Ouctakazes, qui furent vaincus: mais les premiers combattaient alors pour défendre leur indépendance; les autres servaient une cause dont sans doute ils rougissaient.

Ces combats avec quelques tribus, les excursions des Paulistes, qui portaient la guerre jusque dans les possessions espagnoles, occupent pendant plusieurs années l'histoire du Brésil sans un grand intérêt pour l'Europe. Les Portugais s'emparent de Rio-Grande du sud; mais la suite prouve que cet agrandissement de territoire amena une suite interminable

de guerres et de désastres. L'Espagne réunit un armement considérable, reprend la capitainerie conquise, et s'empare de Sainte-Catherine. Après la mort de Joseph, sous le règne de la reine 1777.
Marie, les deux couronnes concluent un traité qui règle définitivement les frontières de leurs colonies. Il est arrêté que 1778.
vers le sud le Brésil se terminera par les 34° 30′ à la pointe de Castillos : au nord il s'étend au-delà du fleuve des Amazones.

Quoique les différents survenus entre l'Espagne et le Portugal n'eussent pas une très grande influence sur la province de Minas-Geraes, il est certain que la guerre étant terminée l'on s'occupa davantage de faire des recherches ou de former des établissements. Le district de Minas-Novas acquit alors de l'importance.

DÉCOUVERTE DES MINES DE DIAMANTS.

Malgré les explorations continuelles des Paulistes, ce fut au hasard que l'on dut la découverte de ces nouveaux trésors qui devaient donner tant de célébrité au

district où ils se trouvent rassemblés. Les Brésiliens, qui avaient déjà entrepris plusieurs voyages périlleux pour se procurer des pierres précieuses, ignorèrent long-temps qu'ils possédaient des mines abondantes de diamants. Ce ne fut qu'en 1729 qu'un certain Fonseca Lobo trouva les premières pierres de ce genre, et les fit passer à un ouvidor de la province, qui avait été à Goa: celui-ci reconnut leur prix. Selon d'autres autorités on en porta quelques unes au gouverneur de Villa-do-Principe, auquel ils tinrent lieu pendant long-temps de jetons. Il en parvint cependant quelques uns au ministre hollandais résidant à Lisbonne, qui les fit passer à Amsterdam, et s'assura de leur qualité. Un traité fut dès lors passé entre la Hollande et le gouvernement portugais pour toutes les pierreries trouvées dans le district désigné sous le nom de Serro-do-Frio. Les possesseurs du Brésil ne reconnurent que beaucoup trop tard combien cet arrangement leur devenait préjudiciable. Ils virent pendant plusieurs années une partie de leurs richesses passer entre les

mains de leurs rivaux. Plus tard, quand elles leur retournèrent, elles n'avaient plus la même valeur en Europe (1). 1772.

Le district diamantin est connu sous le nom de Serro-do-Frio; il occupe une étendue de seize lieues du nord au sud, sur huit de large de l'est à l'ouest; il semble que la nature ait voulu le cacher longtemps aux yeux des hommes par les montagnes escarpées dont elle l'a entouré. Les plus grandes précautions sont prises pour que les habitants ne puissent point transporter au-delà de cette enceinte les diamants bruts qu'ils trouvent dans leurs sables aurifères. Si le hasard leur en fait découvrir, ils doivent les remettre au conseil, chargé exclusivement de l'exploitation des mines de Tejuco. On a calculé que, toute dépense faite, chaque diamant revenait au gouvernement à 40 francs 50 centimes le carat. On doit penser aisément qu'on ne met point en circulation tout le

(1) On prétend qu'il passa près de mille onces de diamants au-delà des mers dès le commencement de la découverte des mines.

produit des mines de Tejuco. Ce serait un moyen assuré de faire baisser considérablement une pierre précieuse, qui n'a, comme les autres, qu'une valeur arbitraire. C'est sans doute la même politique qui a empêché jusqu'à présent qu'on ne mît en état d'exploitation les mines de Goyas et de Mato-Grosso, que le gouvernement défend cependant contre les incursions de quelques aventuriers.

Il ne faut pas croire que le diamant se trouve sans exiger de grands travaux (1). On le rencontre quelquefois à la surface de la terre ; mais le plus souvent on se voit contraint de détourner le lit des rivières, pour l'obtenir même en petite quantité. Jusqu'à présent le Jiquitihonha est le fleuve qui a fourni les plus grandes richesses en ce genre. On en tire des masses énormes de cette espèce de cailloux désignés dans le pays sous le nom de *cas-*

(1) Il est presque toujours enveloppé d'une croûte ferrugineuse, et il faut avoir une grande habitude pour le découvrir au milieu des cailloux parmi lesquels il se trouve.

calhao, et on les soumet à l'opération du lavage, qui s'exécute de manière à ôter tout moyen de faire la fraude.

Les précautions les plus minutieuses sont prises, comme je l'ai déjà dit, pour que les diamants trouvés par les particuliers ne puissent point sortir du district de Tejuco; des postes gardent avec activité toutes les issues, et les individus trouvés en contravention peuvent être soumis aux châtiments les plus rigoureux. On les envoyait autrefois à la côte d'Angola, ce qui, aux yeux de quelques personnes, était considéré comme une punition aussi terrible que la peine de mort.

L'Amérique méridionale était dans une situation si tranquille que l'on regarda comme un événement fort important la découverte du célèbre diamant de la couronne de Portugal. Trouvé dans le ruisseau d'Abayté par trois malfaiteurs condamnés au bannissement, il fut porté au gouverneur des mines par un ecclésiastique, et sa grosseur parut tellement prodigieuse qu'on douta de son identité jusqu'à ce que des essais réitérés en eussent

convaincu tout le conseil. Il fut envoyé à Lisbonne, où il causa le plus vif étonnement. Les criminels qui l'avaient remis au gouvernement reçurent leur grâce et rentrèrent dans les lieux habités. On a envoyé depuis un poste d'exploration sur les rives de l'Abayté, mais les tentatives d'exploitation ont été infructueuses, et des diamants d'une très faible valeur ont à peine dédommagé des frais que coûtaient les recherches.

Pendant plusieurs années le Brésil resta dans un calme profond qui approchait de l'inertie. L'agriculture, sans s'accroître beaucoup, avait acquis un certain degré de prospérité qui semblait exclure les perfectionnements venant des étrangers. Ces étrangers, on leur refusait l'entrée de tous les ports, comme s'ils avaient dû ravir les trésors de l'intérieur. Il était devenu aussi difficile à la plupart des Européens de pénétrer dans cette belle contrée que de parvenir à visiter les empires de l'Orient; aussi manque-t-on souvent de relations satisfaisantes sur l'état de la plus intéressante portion de l'Amérique méri-

dionale durant les dernières années du siècle passé. On sait cependant que les explorations se continuaient, et que par conséquent on détruisait les tribus sauvages qu'on n'avait pu subjuguer. Il est certain enfin que, sans le changement qui s'opéra tout-à-coup, le Brésil aurait pu rester pendant long-temps dans un état qui eût formé le contraste le plus étonnant avec la civilisation de l'Amérique du nord.

ARRIVÉE DU RÉGENT AU BRÉSIL.

Nous ne rappellerons pas ici d'une manière détaillée les événements qui conduisirent le régent de Portugal au Brésil. Tout le monde sait que la reine Marie était tombée dans un état de démence qui avait obligé son fils à prendre les rênes du gouvernement. A la rupture du traité d'Amiens, il obtint, moyennant une somme considérable, la facilité de garder la neutralité entre l'Angleterre et la France. Mais il ne lui fut bientôt plus possible de rester dans cette situation. Napoléon voulut l'obliger à fermer ses ports aux Anglais, tandis que les Anglais, par leur position,

pouvaient le priver de la plus grande partie du revenu de ses colonies, et même s'emparer complètement de son territoire.

Lorsque l'armée française eut commencé à envahir pour la seconde fois le Portugal, il ne resta au régent qu'un parti à prendre. Le conseil l'engagea à chercher un asile en Amérique contre l'ambition des deux puissances, et l'on assure que le comte de Barca eut la plus grande part à sa détermination. Le prince fit voile avec sa famille pour le Brésil.
29 novemb. 1807. Il relâcha à San-Salvador, où l'on fit tous ses efforts pour le retenir; mais il n'y demeura point long-temps, et poursuivit son voyage jusqu'à Rio-Janeiro, où on le désirait avec une vive impatience, dans l'espoir de tous les avantages qu'on attendait de son séjour.

22 janv. 1818. Néanmoins dès le principe il commença à s'établir une espèce de rivalité entre les Européens et les anciens habitants: les uns vantaient leur patrie avec exagération et la regrettaient, les autres ne tardèrent pas à sentir que leur patrie n'était point l'Europe; qu'on établissait quelque-

fois une comparaison outrageante entre les deux nations, qui n'auraient dû en faire qu'une seule. Les premiers, en recevant l'hospitalité, apportaient, il est vrai, certains avantages, résultats de l'industrie européenne ; les autres, en accueillant les Européens sur leur riche territoire, leur offraient une foule d'autres biens, que leurs ancêtres, en débarquant sur ces rivages, étaient loin d'avoir trouvés. Il existait une compensation ; elle ne fut point sentie des deux côtés, surtout dans les classes inférieures de la société. Les Brésiliens se rappelèrent qu'ils avaient reçu peu de secours de la métropole, et qu'ils possédaient depuis long-temps la source de ses richesses. Ils se plaignaient de ce qu'ils ne participaient point assez à leur propre gouvernement, et sentirent que ces sciences et cette industrie dont les Portugais étaient si fiers, d'autres Européens pouvaient les leur porter : les esprits s'aigrirent; il ne pouvait pas en être autrement. Les deux partis se trouvaient continuellement en présence l'un de l'autre, et toutes leurs actions étaient récipro-

quement interprétées de la manière la plus fâcheuse.

Cependant vers cette époque le commerce reçut une nouvelle impulsion, et elle eût été plus grande encore, si les Anglais n'avaient point voulu accaparer les bénéfices énormes qui devaient résulter du mouvement général. Ils profitèrent avec une admirable adresse de leur position, re-
1808. lativement à la colonie, c'est-à-dire qu'ils examinèrent attentivement quel était le degré de connaissance des habitants, avant de satisfaire à leurs besoins. Leurs manufactures travaillèrent alors en conséquence, elles travaillèrent seulement avec trop d'activité; car les magasins du Brésil furent bientôt encombrés de leurs marchandises : cela ne les effraya point, ils surent s'arrêter à propos; et d'ailleurs la qualité inférieure des articles commerciaux, ainsi que la modicité des droits de douane, leur permettait toujours de se relever de leurs pertes.

Une des preuves les plus fortes que le Brésil doit arriver à un haut degré de prospérité, c'est ce changement pro-

digieux qui s'est opéré tout-à-coup, dès l'instant où les communications avec l'Europe sont devenues fréquentes. Les Brésiliens ont en quelque sorte deviné tous les avantages qui pouvaient résulter pour eux des sciences et des arts. Entraînés par un génie ardent, ils ont découvert ce qu'on n'avait pris aucun soin de leur faire connaître. Ce sentiment, quand il existe, est la source de tous les biens; nulle part il ne s'est développé plus rapidement. Au moment où leurs ports étaient encombrés des merveilles de l'Europe, on a vu les habitants des villes faire un heureux choix, et s'empresser d'acquérir les objets utiles, sans négliger les choses agréables. Les arts ont frappé d'une lueur subite des hommes capables de les sentir, et c'est surtout aux Français qu'ils doivent cette première révélation de ce qu'ils pouvaient être un jour. Nos compatriotes leur ont porté les premiers principes, le temps seul peut en faire connaître toute l'importance, parceque le temps seul peut en donner tout le résultat (1); mais, il faut l'avouer,

(1) Les Brésiliens sentirent, dès le principe,

les campagnes participent bien faiblement encore à ces changements qui s'opèrent dans les villes, et tout cela par le défaut de communications faciles. On doit juger dans quelques villes peu éloignées des différentes capitales, de l'état où se trouvaient jadis celles-ci. Il y a une certaine activité sans industrie ; on remarque un luxe grossier et inutile à côté de la privation des choses les plus nécessaires. Cependant quelques propriétaires ont eu le bon esprit de sentir qu'ils pouvaient profiter de tous les avantages offerts par le commerce de l'Europe en augmentant les

la bonne foi que nous mettions dans nos échanges avec eux ; ils virent que nos marchandises n'avaient point été fabriquées pour les colonies, et que ce que nous leur portions passait aussi dans la consommation de la France. Cependant c'est à notre persévérance que nous devons l'estime dont nous jouissons maintenant, et nous l'avons achetée par de trop nombreux sacrifices pour qu'elle ne soit point durable. Je rappellerai que le commerce français était alors protégé par M. Maler, consul général, et qu'il lui eut plusieurs obligations.

ressources de l'industrie; ils ont multiplié les machines dans leurs établissements. Il en est résulté une amélioration sensible dans leur fortune, et l'on pourrait même dire dans le sort de leurs noirs. Ce qui n'était d'abord qu'un heureux résultat de l'intérêt particulier, aura la plus grande influence sur l'intérêt général. Une masse intéressante de la population s'accroîtra en sentant que ses peines diminuent, et que son sort peut devenir plus heureux. L'abondance des produits fera ouvrir de nouvelles routes, ou fera perfectionner la navigation des fleuves.

Les richesses produites par l'agriculture tendront d'autant plus à l'amélioration du pays qu'elles n'en sortiront plus comme autrefois pour s'écouler en Europe. Les riches colons espéraient naguère repasser dans la métropole pour jouir de ce qu'une vie laborieuse leur avait fait acquérir; mais souvent ils y étaient méconnus, et ils éprouvaient presque toujours un regret tardif d'avoir quitté les lieux qu'ils pouvaient nommer du doux nom de patrie. Maintenant ces lieux où

ils sont nés, ils les embelliront; s'ils cherchent les délices de l'Europe, l'Europe les leur enverra.

Pendant long-temps le Brésil n'éprouva que ces changements progressifs, résultats du commerce et de l'activité des communications avec l'ancien monde. La mort de la reine Marie fit une faible sensation. Le Brésil posséda un roi, mais l'avènement de Jean VI fut sans effet important pour la colonie. Le même système de gouvernement fut adopté; pendant un certain nombre d'années on regarda comme un événement le changement de quelques ministres ou le débarquement de ces savants qui venaient des divers points de l'Europe explorer les richesses naturelles du Brésil. L'arrivée de plusieurs artistes français eut la plus grande influence sur les arts à Rio-Janeiro; mais elle ne fut pas aussi prompte qu'on aurait pu le penser. Cependant on finit par apprécier tout le talent de MM. Taunay. M. Grandjean fit un heureux changement dans l'architecture. M. Pradier s'occupa de faire connaître la gravure dont on avait à peine

une idée. Enfin il s'opéra dans les arts une révolution lente, mais favorable.

Le Brésil fut élevé au rang de royaume, et l'on sentit la nécessité de lui donner 1815. quelque splendeur ; il devait prendre un tout autre aspect qu'à cette époque où il ne formait qu'une colonie ; il possédait un territoire assez considérable pour rester en paix avec les puissances limitrophes : cependant une guerre, peu importante à la vérité pour les masses d'hommes qu'on mettait en avant, se continuait avec une sorte de persévérance : deux puissances voisines dans l'Europe et dans le Nouveau-Monde, ne s'étaient pas unies davantage en traversant les mers. Les Espagnols s'obstinaient à garder Olivença, et s'étaient affermis dans Montevideo ; les autres tenaient à conserver la colonie de Santo-Sacramento. Pendant plusieurs années la guerre fut sans résultat ; enfin les Brésiliens reprirent la ville qui semble devoir former leurs limites naturelles. Bientôt d'autres événements vinrent distraire les esprits.

PREMIÈRE RÉVOLUTION DE PERNAMBUCO.

Le Brésil se trouvait depuis plusieurs années dans une tranquillité extrême; mais il était aisé de voir qu'elle ne pouvait être de longue durée. L'abus des priviléges, les faveurs réservées uniquement à une certaine classe d'habitants, et plus encore le désordre de l'administration, devaient nécessairement amener des troubles; quelques personnes pensaient qu'ils auraient lieu d'abord dans la capitainerie de Saint-Paul, où les habitants ont donné des preuves si fréquentes de leur exaltation et de leur génie entreprenant. Cependant tout resta calme dans le sud, et les premiers mouvements d'insurrection se déclarèrent dans la capitainerie de Pernam-
1816. buco. Un jeune négociant, nommé Martins, se mit à la tête des mécontents, et proclama l'indépendance de la capitainerie. Il était plus aisé d'exciter un premier mouvement que de le rendre utile au but que l'on se proposait. Martins s'était adjoint quelques ecclésiastiques et un assez

grand nombre d'habitants, et, dans cette réunion, il était peut-être le seul qui montrât quelque caractère; son but était évidemment de former de la capitainerie de Pernambuco un état séparé. Il voulait la soustraire à la domination de la métropole et la constituer en état de république. Mais quand, après le soulèvement, il fallut en venir à l'exécution de ce projet, il fut aisé de voir combien le plan des conjurés avait été peu mûri, et combien étaient singulières les opinions de tous ceux qui devaient concourir à la formation du nouveau gouvernement. L'Europe leur offrait une foule de constitutions qu'ils voulaient tour à tour adopter, sans voir que ce qui avait pu convenir à l'ancien monde était tout-à-fait étranger à l'état de leur ordre social. Il n'y eut point que cette indécision qui les perdit, il fallait avant tout organiser une armée, et ils songèrent à le faire quand celle du parti contraire allait marcher contre eux. Jamais l'incurie n'a été poussée plus loin; jamais on n'a vu une plus étonnante sécurité.

Tandis que Martins cherchait à donner un peu d'activité à ce gouvernement provisoire, qu'il avait si rapidement et si imprudemment organisé, on faisait des dispositions à Rio-Janeiro et à San-Salvador pour s'opposer aux progrès de l'insurrection. Le comte dos Arcos, gouverneur de Bahia, déploya alors une activité qui devint fatale au parti de Martins. Non seulement il organisa une armée dans la province qu'il commandait, mais il obligea en quelque sorte la cour de Rio-Janeiro à hâter les mesures qu'elle devait prendre. Une flotte partit de la capitale, et vint relâcher à San-Salvador pour bloquer le port de Pernambuco. Dès cette époque l'armée de terre s'était mise en marche : de nouveaux renforts la joignirent. L'événement prouve assez
1817. qu'ils devenaient inutiles. Quand les deux armées se virent en présence le feu commença d'une distance tellement éloignée qu'il était complètement sans effet. Martins faisait de vains efforts pour animer les siens, mais il ne put jamais leur donner assez d'énergie pour se défendre. Les ha-

bitants de Bahia continuèrent à s'avancer, et tuèrent quelques miliciens, ou plutôt ils mirent promptement en fuite des hommes qui n'avaient jamais fait la guerre, et parmi lesquels on comptait, dit-on, un certain nombre d'indigènes, armés seulement de leurs arcs et de leurs flèches. Martins, qui avait reçu plusieurs blessures, fut fait prisonnier. Quelques uns de ses collègues, en voyant que Pernambuco retombait au pouvoir du parti contraire, se donnèrent la mort. Le port du Récif était bloqué : on ne tarda pas à s'emparer de la capitale de la province (1). Un grand nombre d'habitants se trouvèrent compromis, et on les envoya ainsi que Martins à San-Salvador pour être jugés selon la rigueur des lois. Le chef de l'insurrection fut condamné à être fusillé, ainsi que plusieurs ecclésiastiques qui

(1) La flotte, au lieu de retourner directement à Bahia ou à Rio, se rendit en Portugal. On prétend que ce fut une mesure politique, mais elle inquiéta vivement plusieurs familles, car on ignora long-temps le sort de l'armée, qui ne revint que long-temps après.

avaient pris part à ses projets. Malgré les murmures du clergé, malgré les sollicitations de plusieurs personnes influentes, le gouverneur les fit exécuter : ils reçurent la mort avec courage.

Un grand nombre d'habitants de Pernambuco restèrent dans les cachots, et je ne sais si leur supplice n'était point plus effroyable que le trépas. Il faut connaître l'ancien régime des prisons du Brésil pour s'en faire une idée : la chaleur du climat ainsi que l'usage de rassembler les prisonniers dans un espace resserré en font un séjour bien capable d'émouvoir les cœurs les plus endurcis. Il faut ajouter que le gouvernement ne se charge point de la dépense des prisonniers, et qu'il laisse à la pitié des habitants le soin de les nourrir (1); mais la pitié ne devient-elle pas quelquefois insuffisante : redouble-t-elle de sacrifices à mesure que s'accroît le nombre des infortunés?

(1) Ils reçoivent une ration de l'établissement nommé *Casa da Misericordia*.

Après la révolution de Pernambuco les choses rentrèrent dans l'ordre accoutumé. La funeste leçon que le gouvernement venait de recevoir fut sans effet, car il ne s'occupa point de détruire les abus qui lui étaient signalés. L'administration intérieure était tombée dans une décadence absolue. L'on avait conservé tous les priviléges, sans même s'occuper fortement de les faire tourner au profit de l'état. Sans trop pouvoir y remédier, le roi sentait que tous ces désordres venaient de l'incapacité de son ministère : il appela auprès de lui le comte dos Arcos, dans la fermeté duquel on espérait beaucoup; mais cet ancien vice-roi, qui depuis longues années résidait au Brésil, et se trouvait plus en état que tout autre de le diriger, ne reçut point tout le pouvoir, il fut contraint de le partager. Il y avait, dit-on, contre lui une assez forte opposition à la cour : il devait être plutôt Brésilien que Portugais; dès lors les affaires pouvaient changer complètement de face.

Ce fut le comte de Palma qui lui succéda dans le commandement de la capi-

tainerie de Bahia, et ce gouverneur se fit aimer dès le principe par d'excellentes qualités unies au talent. Il arriva néanmoins dans un moment fâcheux : les esprits étaient portés à un haut degré d'exaltation, et il n'était plus guère possible de les contenir dans de justes bornes. Il régnait à cette époque dans toutes les capitaineries une liberté extrême ; mais cette liberté effrayait ceux mêmes qui en jouissaient, parceque rien ne pouvait la leur garantir, et qu'elle venait d'un vice d'organisation.

On conclut vers cette époque une alliance avec une des puissances les plus influentes de l'Europe. Une princesse d'Autriche épousa l'infant don Pedro.

1818 à 1821. La guerre avec les insurgés espagnols se continua, mais, loin d'offrir des résultats avantageux, elle appauvrit les finances du royaume par les sacrifices qu'elle exigeait. Nous donnerons de nouveaux détails sur cette guerre en parlant de Buenos-Ayres et du Paraguay.

Les choses restèrent pendant quelque temps dans une situation qui ne permettait de former que des conjectures assez

incertaines. On se trouvait dans un de ces moments de calme qui précèdent toujours les grands mouvements. La première impulsion devait venir de l'Europe. Si le Portugal eût différé à agir, d'autres mouvements auraient eu lieu en Amérique. La révolution do Porto eut lieu, les cortès invitèrent Jean VI à revenir à Lisbonne. Avant le départ de ce monarque, l'infant don Pedro fut nommé régent du Brésil, et se trouva bientôt dans une de ces situations qui exigent à la fois la plus grande prudence et la plus prompte détermination.

Les cortès avaient jeté les fondements d'une constitution, mais pour ménager, 1821.
sans doute, l'esprit des Brésiliens, elle ne devenait point obligatoire pour les habitants d'outre-mer. On semblait concevoir que les lois qui pouvaient régir un état de l'ancien monde ne convenaient point au nouveau. Ce fut le premier principe de la discorde. Les troupes portugaises restées en Amérique voulaient jurer la constitution avant même qu'elle fût parvenue officiellement à Rio-

Janeiro. Le régent prit la résolution de consulter la nation qu'il gouvernait; mais il s'établit une telle dissidence d'opinions, que l'assemblée délibérative se sépara sans rien décider.

Des provinces entières imitèrent le peu d'union qui régnait parmi les membres les plus influents du gouvernement. San-Salvador se sépara de Rio-Janeiro pour se réunir à la métropole. Pernambuco paraissait vouloir agir selon ses anciens principes. Le désordre était à son comble, et rien ne semblait pouvoir l'apaiser.

Le régent sentit la nécessité de ramener à lui tous les esprits par sa conduite privée. Il fit de grands changements dans l'administration intérieure de sa maison, qu'il soumit à une sévère économie. Des réformes salutaires dans l'état suivirent les réformes particulières. Mais le mal était trop profondément enraciné pour se dissiper tout-à-coup. Le prince fut sur le point d'être accablé du fardeau dont il s'était chargé. Abandonné d'une partie des provinces, ne percevant plus que difficilement les impôts qui subvenaient aux

dépenses de l'état, il fut, dit-on, décidé un instant à retourner en Europe. Il n'avait pas encore la possibilité d'agir par lui-même. Ce découragement était naturel: les choses ne tardèrent pas à changer. La cour était arrivée à Lisbonne. L'esprit de la noblesse exerça dès lors son influence; on voulut dominer le Brésil, qu'on avait d'abord ménagé; les députés américains se virent appelés aux discussions relatives à la constitution. Ils furent beaucoup moins nombreux que dans la métropole. On ne voulut point adopter leurs actes additionnels, ils rejetèrent ceux qu'on leur proposa.

La constitution telle qu'elle était déplut aux Brésiliens. La haine pour un parti qui voulait soumettre tout à ses caprices ne tarda pas à s'accroître; elle s'accrut encore davantage quand il eut été décidé que le Brésil serait dissous en gouvernements provinciaux, et que chaque capitainerie serait soumise à la juridiction du ministère de la métropole. La promptitude avec laquelle on avait pris ces dispositions exigea une détermination qui

ne fut pas moins prompte. Le prince était rappelé par les cortès, on lui offrit la couronne du Brésil, et il l'accepta. Une nouvelle ère commença pour cette belle portion de l'Amérique méridionale, quiforma dès lors un empire in-
1822. dépendant.

On ne peut douter maintenant que dans le cas où le prince eût adopté un système opposé à celui qu'il suivit, le Brésil ne se fût pas moins séparé de la métropole. Trop de circonstances le portaient à cet acte décisif; trop de haine agitait les deux partis. La maison de Bragance pouvait conserver encore l'empire, mais il échappait au pouvoir de l'Europe.

Il y a un esprit d'indépendance dans cette partie de l'Amérique méridionale qui, faute d'être fixé sur les mêmes bases, a déjà amené des luttes sanglantes, et peut en causer encore. Mais tout le monde est à peu près d'accord sur le premier principe de cette indépendance, c'est l'affranchissement du pouvoir que l'ancien monde s'efforce de conserver sur le nouveau.

Dès que la séparation des deux royaumes eut été proclamée, il y eut infiniment plus d'accord dans les opérations du gouvernement (1); on s'occupa des améliorations dont on sentait toute la nécessité, et la marine, qu'on avait laissée dans un état de dépérissement absolu, commença à se relever.

L'événement important qui venait de s'opérer, avait d'abord fortement occupé

(1) Le prince, à cette époque, fit dans sa maison de grandes réformes, et montra une extrême activité; le gouvernement des Mines s'étant déclaré contre le système nouvellement adopté, il partit seul avec le ministre de la guerre, se mit à la tête des volontaires, marcha contre les troupes insurgées, rétablit l'ordre à Villa-Rica, où il anéantit la faction portugaise, et revint en quatre jours à Rio-Janeiro, où il se rendit immédiatement au théâtre. (*Extr. d'une lettre particulière.*)

Les mêmes documents disent qu'il s'occupa beaucoup de la tactique militaire; étant doué du tempérament le plus robuste, et s'étant acclimaté de bonne heure au Brésil, il supporte aisément les fatigues de toute espèce.

tous les esprits ; mais bientôt ils prirent une nouvelle direction ; on sentit la nécessité d'établir le gouvernement sur des bases solides. L'empereur songea à convoquer une assemblée législative, où il prit le titre de constitutionnel. On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait eu à cette époque une fâcheuse dissidence d'opinion ; des hommes qui avaient ardemment désiré l'indépendance du Brésil craignirent qu'elle ne leur échappât : il y eut des troubles, mais ils furent assez promptement apaisés.

Une des choses qui entravent le plus les opérations du gouvernement, c'est la distance considérable qui existe entre les villes les plus importantes, et les difficultés que la navigation des côtes apporte aux communications. Chaque capitale de capitainerie réclame pour elle les avantages de la position, et voudrait voir l'autorité suprême résider dans son sein. Il en résulte une fâcheuse rivalité, que la raison doit faire cesser.

Dans ce beau pays, encore si peu peuplé, plus que partout ailleurs, c'est de

l'union que naîtra la force. Lors de la proclamation de l'indépendance, Bahia ne se réunit point à Rio-Janeiro. Le général Madeira voulait conserver aux Portugais cette ville dont la possession offrait un champ si vaste à ses prétentions. L'empereur envoya une escadre qui devait faire le siége de San-Salvador. On marcha également contre le Maranham. Dans ce pays, de semblables opérations devaient être fort longues, l'activité les abrégea. La marche du gouvernement n'en fut point entravée.

L'anniversaire du jour où Cabral avait 3 mai.
découvert les rivages du Brésil approchait; on voulut le consacrer encore par l'ouverture de l'assemblée générale. Dans cette circonstance, l'empereur prononça un discours où il montra les principes les plus constitutionnels, et où il tenta d'éloigner toutes les idées qui pouvaient ramener à l'anarchie.

Cependant le blocus de Bahia se poursuivait avec activité, sous le commandement du colonel Joaquim da Sylva Lima, tandis que lord Cochrane dirigeait les

forces de mer. Il faut connaître les environs de Bahia et les faibles ressources qu'*ils* offrent du côté de la terre, pour se faire une idée de la situation déplorable à laquelle se trouvaient réduits les habitants, qui manquèrent bientôt des approvisionnements les plus indispensables. Le général Madeira ne tarda pas à s'apercevoir que toute résistance deviendrait inutile; en conséquence il fit les dispositions nécessaires pour échapper à la flotte de lord Cochrane; mais, avant de partir, ses troupes laissèrent un cruel souvenir de leur séjour. La ville fut complètement dévastée, et l'on ne respecta même point les ornements d'or et d'argent qui décoraient les églises. Les richesses en ce genre étaient trop considérables pour que leur perte n'ait point causé un notable dommage à la ville. Quoi qu'il en soit, le général Madeira mit tant d'adresse dans ses dernières dispositions que rien ne transpira. Sa flotte, chargée des dépouilles de San-Salvador, échappa en grande partie aux poursuites de lord Cochrane, qui ne put s'emparer que de quelques

bâtiments. Tels furent les adieux des défenseurs de Bahia : ils pillèrent ceux qu'ils ne pouvaient soumettre.

Après cette expédition, Bahia envoya des députés à l'assemblée législative du Brésil ; ce fut ainsi qu'une nouvelle union fut cimentée.

Cependant les troubles qui agitaient Rio-Janeiro n'étaient point encore apaisés, il existait trop de principes de discorde. Une partie des troupes semblait vouloir tourner contre l'empereur les forces qu'elles acquéraient de jour en jour. Les députés voulaient diminuer le pouvoir impérial. Don Pedro cherchait à conserver tout celui qui lui avait été dévolu. Il eût été plus sage d'adopter dès lors le système qui a tout pacifié depuis. Mais des mesures d'une rigueur effrayante furent prises contre l'assemblée ; elle fut dissoute par le pouvoir de la force armée, et l'on crut devoir amener de l'artillerie pour renverser une chambre législative.

11 novemb. 1823.

Pendant que ces événements importants se passaient à Rio-Janeiro, les armes de

don Pedro triomphaient dans le nord.
27 août. Lord Cochrane s'emparait de la capitale du Para et de San-Luiz du Maranham.

Quelque temps après cette soumission de deux provinces importantes, une nouvelle assemblée fut convoquée pour rece-
17 novemb. 1823. voir une constitution qu'on lui soumit d'abord, mais qui devait être adoptée par la population des différentes provinces. Des registres furent ouverts dans les différentes capitales : à Rio-Janeiro, les votes furent favorables ; l'empereur voulut attendre, pour faire proclamer la charte, que toutes les provinces se fussent déclarées en sa faveur. Cette mesure sage devait ramener tous les esprits et réunir toutes les provinces. Bientôt les suffrages de la plus grande partie des capitaineries furent recueillis, et l'empereur prêta serment à la constitution.

25 mars 1824. Je ne ferai pas connaître ici cette constitution tout entière, mais j'en présenterai les principales dispositions.

Le Brésil forme un empire libre et indépendant ; son gouvernement est monarchique, constitutionnel et représen-

tatif. L'empereur D. Pedro est chef de l'état ; sa postérité doit lui succéder. Quoique la religion catholique, apostolique et romaine soit la religion dominante, les autres sont permises avec l'exercice de leur culte particulier. Il y a une assemblée générale composée de deux chambres, la chambre des députés et le sénat. C'est avec la sanction de l'empereur que le pouvoir législatif est délégué à l'assemblée générale. La chambre des députés est élective et temporaire ; la chambre du sénat est composée de membres inamovibles ; la première s'occupe des impôts et du recrutement ; si la famille régnante vient à s'éteindre, elle fait un autre choix. Le sénat connaît des fautes commises par la famille royale, les grands dignitaires, et les députés. L'empereur est chef du pouvoir exécutif ; il convoque les assemblées ; peut déclarer la guerre et faire la paix. Il y a trois circonstances où les ministres deviennent responsables : 1° pour trahison ; 2° pour corruption et extorsion ; 3° pour abus de pouvoir ; 4° pour avoir enfreint les lois qui regardent

la liberté ou la sécurité des citoyens.

Après avoir présenté le tableau des principaux événements qui se sont passés au Brésil, nous allons jeter un coup d'œil sur différents objets qui doivent exciter l'attention de l'Europe, et nous reviendrons ensuite aux événements purement politiques.

INDÉPENDANCE DU BRÉSIL : COMMERCE, AGRICULTURE.

Le Brésil a déclaré son indépendance; il la soutiendra : nul doute qu'on ne doive la regarder maintenant comme assurée; l'énergie de la nation, la ferme volonté du prince, qui a juré de faire respecter ses institutions, tout doit donner la certitude que ce beau pays va former désormais un état séparé de l'Europe. Jetons un coup d'œil sur sa position politique vis-à-vis de quelques puissances, et nous y verrons que tout concourt à l'affermir dans la situation qu'il s'est créée. Le Brésil pouvait redouter les efforts de deux nations puissantes : les intérêts de ces

nations elles-mêmes lui sont un sûr garant de leur neutralité. La France s'est expliquée d'une manière assez franche pour qu'on ne puisse point douter de ses véritables intentions; elle a même resserré les liens qui l'attachaient à cette partie de l'Amérique méridionale, en offrant à la jeunesse brésilienne tous les moyens de perfectionner son éducation (1). L'Angleterre n'accordera pas ses secours au Portugal, parceque son commerce, loin d'en acquérir quelque amélioration, pourrait en recevoir un notable préjudice: ses relations avec le Brésil sont devenues pour elle d'une assez haute importance pour qu'elle les ménage. Voilà sans doute une des meilleures raisons qui puissent faire présager quelle sera sa conduite.

Mais, en supposant que le Portugal ou d'autres puissances voulussent faire rentrer le Brésil sous le joug de l'Europe, les

(1) Voyez dans les journaux la lettre écrite par M. Guinebaud, consul de France à San-Salvador, au gouverneur de cette ville.

habitants se sont prémunis contre une semblable circonstance ; le prince lui-même l'a prévue : « Ne craignez pas, leur dit-il, les innombrables légions dont on vous menace ; elles ne suffiront pas pour occuper notre territoire, et ne pourront résister à nos efforts : une ligne d'opérations, dont la base est sur les bords du Tage, et qui s'élève presque sur nos côtes, est une entreprise dont le résultat, qui peut être retardé, est cependant infaillible. Il a toujours été difficile aux grandes puissances européennes d'entretenir des escadres et des armées dans nos régions, comment le Portugal réussirait-il ? Rappelez-vous toutes les tentatives qui ont été faites par l'Europe contre le Nouveau-Monde, et vous sentirez la vérité de mon assertion. »

Si la sainte alliance doit agir, sera-ce la Russie qui débarquera ses troupes sur les côtes du Brésil ? sera-ce l'Allemagne ? leurs légions, si elles n'étaient anéanties par les habitants, le seraient par le climat. On ne se figure point assez en Europe ce que sont les guerres dans ces

contrées, fertiles il est vrai, mais si peu cultivées; le manque de routes faciles, la rareté des approvisionnements, les fièvres, prompt résultat des fatigues; voilà les fléaux qui moissonnent les Européens, et qui les empêcheront toujours de conserver leurs avantages dans ce pays, en supposant qu'ils en eussent acquis de passagers. Qu'on ouvre l'histoire, on verra que ces inconvénients n'existent jamais pour les colons : où nous périssons, ils jouissent d'une santé vigoureuse; si nous les repoussons momentanément dans leurs forêts, ils semblent y acquérir une nouvelle énergie, à mesure que nous nous affaiblissons; pour eux le ciel est favorable, pour nous il est d'airain; le sol leur fournit des aliments qu'ils aiment, et que nous dédaignons : qu'on ne les croie point ignorants de la tactique européenne, ils en connaissent promptement toutes les ressources, et elles rendent leurs guerres de partisans plus terribles; s'il leur manque des flottes, leurs immenses forêts tombent, et des milliers de mâts s'élèvent dans leurs

ports; enfin il leur arrive ce qui est le résultat des efforts prolongés et d'un amour ardent de la patrie, ils sont toujours vainqueurs : le temps de Fernandez Vieira ne sera point oublié.

Voyons le Brésil délivré à jamais de la guerre de l'Europe; voyons-le jouissant d'une haute prospérité par ses institutions et par son agriculture : ce spectacle est encore plus doux que celui de ses généreux efforts.

Pour avoir une idée des améliorations qui ne peuvent manquer de s'opérer, il faut jeter un coup d'œil sur l'ancien état des choses au Brésil; il n'a pu entièrement se modifier, mais l'on s'occupe chaque jour des changements les plus importants.

C'est de l'agriculture que l'on doit attendre la prospérité de ce pays, parceque c'est elle qui alimente le commerce. Si nous jetons un coup d'œil sur les deux ordres de cultivateurs qui composent la société, nous ne pouvons nous dissimuler que pendant long-temps ils n'aient présenté une inégalité révoltante, dont, de-

puis nombre d'années, il n'y a plus guère d'exemple en Europe.

Les gros propriétaires, nommés seigneurs d'*Engenhos*, composaient naturellement la première classe; mais ils jouissaient de privileges qui les mettaient à l'abri des poursuites judiciaires de leurs créanciers. Descendant pour la plupart des premiers colons, possédant d'immenses portions de terrain choisi dans les endroits les plus fertiles, ils ne permettaient que si bon leur semblait à des cultivateurs en sous-ordre de venir s'établir sur leurs propriétés, souvent incultes. Personne, à coup sûr, ne peut disputer à un propriétaire le droit d'agir chez lui ainsi qu'il le veut; cependant les terres en Amérique ne peuvent se comparer aux domaines de l'Europe. Sans doute que les fermages attireront davantage les regards de l'assemblée législative. Les véritables agriculteurs, ceux dont on doit attendre les plus notables améliorations, loin de jouir de quelques priviléges, ne se voyaient pas même protégés par le gouvernement; ils obtenaient du gros propriétaire une

permission verbale de s'établir sur ses terres, mais on ne leur passait point d'actes; et, moyennant une rétribution de cinquante à soixante francs, ils formaient des établissements qui ne pouvaient manquer d'être extrêmement précaires, puisque rien ne devait leur garantir la durée des intentions favorables de leur patron, sous la dépendance duquel ils se trouvaient sans cesse.

Une des choses qui ont nui davantage à la prospérité du Brésil, ce sont les priviléges exclusifs accordés à certaines compagnies. Le sel, par exemple, était l'objet d'un monopole qui ne peut manquer d'avoir de l'influence sur le commerce, puisque le sel devient tous les jours plus indispensable pour l'exportation des cuirs de l'intérieur. Maintenant, dit-on, cette denrée, ainsi qu'une foule d'autres de première nécessité, peuvent s'importer sans payer des droits excessivement onéreux. Un grand nombre d'individus tireront de notables avantages de cette mesure; mais il est malheureusement à craindre qu'elle ne soit point entièrement en harmonie

avec les besoins de l'état, qui dans un moment de crise doivent nécessairement s'accroître.

Les produits de l'agriculture livrés au commerce sont assez considérables depuis quelques années, et ils peuvent facilement se doubler dans vingt ans, en supposant quelque activité de la part du gouvernement à réformer les abus; cependant la désunion de certaines provinces a dû être un obstacle à cet accroissement.

D'après les meilleures données qui nous aient été fournies, il y a peu de temps, par des Brésiliens, on exporte maintenant pour l'Europe environ cent mille caisses de sucre de quinze quintaux chacune, cent cinquante mille balles de coton d'un quintal et demi, douze à treize millions de livres de café, et une quantité considérable de cacao. La quantité de sucre et de coton récoltée depuis quelques années n'est pas beaucoup plus considérable qu'il y a huit ou dix ans; mais la culture du café a considérablement augmenté, et c'est à elle en grande partie qu'est dû l'accroissement qui se fait sentir

dans le produit de l'exportation, qui peut aller à cent cinquante millions, tandis qu'elle ne se montait du temps de Barrow qu'à cent vingt ou cent trente.

Le Brésil, qui jusqu'à présent est sans industrie, doit attendre toute l'augmentation de son revenu du perfectionnement de l'agriculture, et ce revenu lui appartiendra tout entier, puisque, moyennant une certaine somme accordée autrefois au clergé, ce corps a cédé la dîme qu'il prélevait dans toute l'étendue des possessions portugaises; mais malheureusement les besoins croissent de jour en jour, et le gouvernement s'aperçoit que certains impôts, très considérables autrefois, ne peuvent manquer de baisser singulièrement. Ainsi la cinquième partie de l'or, qui formait naguère un total de cinq millions, ne doit point tarder à diminuer, à moins que les capitaineries de Goyaz et de Mato-Grosso ne présentent de nouveaux sables aurifères pour remplacer ceux qui commencent à s'épuiser (1).

(1) On lit dans les journaux que l'empereur

Cependant le Brésil a dans ses mines et dans ses forêts des ressources inconnues; des recherches multipliées ou même un heureux hasard peuvent lui procurer tout-à-coup une plus grande opulence. Je le répète néanmoins, c'est des efforts progressifs de l'agriculture qu'on doit attendre ces richesses durables qui assurent la prospérité des empires. Un coup d'œil rapide sur toutes les capitaineries nous mettra à même de connaître les ressources de ce genre qui ont été prodiguées par la nature aux Brésiliens.

Si nous voulons visiter la partie la plus tempérée, et que nous nous transportions vers le sud, nous verrons que la province de Rio-Grande(San-Pedro)fournit à la consommation intérieure et même à l'exportation une immense quantité de cuirs. L'on en tire en outre la plus grande partie des viandes sèches et salées, connues sous le nom

don Pedro vient d'accorder à une compagnie anglaise le privilége d'exploiter les mines: on assure également que quatre mines abondantes viennent d'être découvertes dans le sud.

des *carnas do sertaon*, dont se nourrit une portion considérable de la population noire. L'Uraguay et le Paranna offrent un territoire propre à la culture du blé, du riz, et des arbres fruitiers de l'Europe.

La province de Saint-Paul, si renommée par ses courageux habitants, voit le seigle, le froment, le maïs, prospérer à côté du manioc et de la patate, tandis que la vigne plantée sous son heureux climat commence à donner des résultats plus avantageux que dans d'autres capitaineries. On exporte également de cette province des tissus de coton, grossiers à la vérité, mais dont il serait facile de perfectionner la fabrication.

Sainte-Catherine, plus rapprochée du tropique, voit prospérer davantage ses denrées coloniales; le riz et le café y sont d'une qualité supérieure, et selon M. Langdorf, qui connaît si bien ce beau pays, l'indigo, le poivre, la vanille, le baume de Copahu, et divers autres articles, pourraient y venir sans peine (1). Par une

(1) Il n'y a qu'un assez petit nombre d'au-

heureuse circonstance pour la capitale, les forêts y fournissent les plus belles espèces de bois.

Rio-Janeiro, outre l'importance que lui donnent son territoire fertile et son admirable position, est déjà un point central d'où l'on verra s'échapper les notions d'industrie qui iront éclairer le reste du Brésil. Ce territoire est surtout propre à la culture du café, qui s'y est accrue avec une rapidité surprenante. Les arbres à épices qui prospèrent dans le jardin botanique établi à quelque distance de la capitale, cette plantation de thé qu'on a formée avec tant de succès dans le même établissement, indiquent que ce territoire peut faire passer dans l'exportation les productions les plus utiles.

Avant de continuer notre course le long des côtes, visitons les trois provinces de

nées qu'on s'occupe d'utiliser le lait des bestiaux : on en fabrique des fromages, et ce genre d'industrie est déjà l'objet d'un commerce considérable. (Voyez son voyage à l'île Sainte-Catherine.)

l'intérieur Minas-Geraès, où l'on recueille l'or, le diamant, et les pierres précieuses, voit réussir la plupart des productions communes aux provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal. Le maïs et le froment y nourrissent la plupart des habitants. Il ne faut point oublier que c'est dans ce pays que se trouvent les mines de Monte-Rorigo, qui peuvent fournir une quantité si considérable de salpêtre.

En parlant de Mato-Grosso et de Goyaz, je ne veux désigner que les parties peuplées de ces immenses provinces, où l'or se montrait naguère en si grande abondance. Aujourd'hui leurs forêts offrent des matériaux précieux, et leurs plaines des pâturages fertiles. La première de ces capitaineries voit prospérer la plupart des arbres et des plantes utiles dont le Pérou tire tant d'avantages.

En se reportant vers la côte orientale, on parcourt les plus belles forêts peut-être du monde entier; tous les bois d'ébénisterie et de construction se trouvent en abondance dans les provinces d'Espirito-Santo et de Porto-Seguro. L'on y rencontre

même l'ibirapitanga (1), qui commence à manquer dans le Pernambuco, et dont la brillante teinture est devenue si nécessaire aux manufactures de l'Europe.

Ilheos et les territoires adjacents fournissent en abondance cette farine précieuse que l'on extrait du manioc. On y voit croître le cacaotier, quoique la culture n'en soit point répandue. Bahia est particulièrement propre à celle des cannes à sucre, et tous les jours de nouvelles machines s'établissent pour faciliter leur exploitation. Le tabac prospère également dans cette capitainerie, et sa récolte présente souvent des profits considérables, dont l'accroissement serait assuré par quelques perfectionnements dans la culture. Le manioc, ce précieux végétal qui remplace dans ces contrées le froment de l'Europe et le riz des contrées asiatiques, le manioc fournit abondamment à la subsistance des habitants de la province, et pourra former plus tard une branche d'exportation. Comme à Rio-

(1) Ou bois du Brésil.

Janeiro, on trouve à San-Salvador un nombre d'ouvriers qui surprend même l'Européen. Il n'y a nul doute que des encouragements habilement distribués ne donnassent naissance à plusieurs manufactures.

Pernambuco ainsi que les provinces adjacentes récoltent les plus beaux cotons de l'Amérique méridionale. Des filatures pourraient y être établies, d'autant plus rapidement que la classe ouvrière compte beaucoup d'individus libres qui sentent tous les avantages du perfectionnement de l'industrie. Le bois du Brésil réussit dans ces contrées plus que partout ailleurs. Mais, quoique son exportation soit toujours indispensable à l'Europe, on ne sait point aider suffisamment à la nature, et il est à craindre que le commerce ne trouve bientôt qu'une faible ressource dans ce qui l'enrichissait autrefois. Sans chercher à expliquer toutes les causes de la diminution rapide d'une denrée aussi précieuse, on peut regarder comme une des premières le privilége dont elle était l'objet, et par conséquent le peu d'em-

pressement que l'on apporte à propager l'ibirapitanga. Les Brésiliens comptent trop sur la fertilité du sol pour multiplier les arbres utiles. Ils se persuadent trop souvent que l'art ne peut seconder la nature. Ils ignorent les avantages qui peuvent résulter des pépinières habilement établies, parceque cette prévoyance est un des plus grands bienfaits de l'agriculture perfectionnée.

Siara, Parahyba, Piauhy, sont moins fertiles que les capitaineries dont nous venons de parler; mais de nombreux troupeaux y forment encore une branche lucrative de commerce que pourrait accroître l'industrie.

Les richesses végétales que renferment le Maranham et le Para sont incalculables, et doivent y attirer un jour une nombreuse population. Le coton y vient dans une perfection remarquable. Le cacaotier couvre les rivages de certains fleuves. Des arbres à épices particuliers au climat croissent spontanément dans les forêts. Des bois d'ébénisterie parmi lesquels on distingue ce fameux bois citrin que le

luxe réserve pour ses meubles les plus somptueux; une foule d'autres végétaux, dont on ne fait que soupçonner l'utilité, contribueront à rendre ces capitaineries les plus florissantes, quand la population sera en rapport avec leurs ressources naturelles.

J'ai bien fait connaître sommairement quelques unes de ces productions précieuses qui doivent passer en plus ou moins grande quantité dans la masse des exportations, mais je n'ai point parlé de ces utiles végétaux qui, croissant dans chaque capitainerie, sont d'un avantage local, et assurent l'abondance dans les lieux où ils sont cultivés. Je ne ferai mention que d'un seul, en raison des résultats étonnants qu'il présente, et pour prouver cet immense avantage que l'Amérique doit avoir un jour sur les parties les plus fertiles de l'Europe. Le bananier, qu'on voit prospérer sur presque toute l'étendue des côtes, et dont le fruit savoureux est d'un usage si habituel même pour la nourriture des habitants de la campagne, le bananier peut offrir des effets vraiment surprenants, quand il

sera encore plus cultivé ; et M. de Humboldt s'est assuré qu'un arpent de terre où croissait ce superbe végétal, rapportait près de vingt fois plus de substance alimentaire que le même espace semé en céréales.

Si je voulais multiplier ces faits extraordinaires qui étonnent notre imagination, et qui sont cependant attestés par les plus célèbres voyageurs, je rappellerais que sept lieues carrées de terrain peuvent donner chaque année une quantité de sucre assez considérable pour subvenir à la consommation annuelle de la France.

L'on conçoit ce qui résulte, pour la consommation intérieure, de cette étonnante abondance. Il y a au Brésil certains endroits où le sucre brut, connu sous le nom de *rapadura*, entre pour une partie importante dans la nourriture habituelle. Le tafia, qu'on obtient également de la canne, est une chose indispensable dans ces contrées, et le tafia, en perfectionnant les moyens de distillation, deviendra encore plus abondant. En définitive il n'existe

peut-être point de pays où la nature ait rassemblé autant de moyens de subsistance qu'au Brésil. Comme dans tous les climats chauds, les habitants sont d'une extrême sobriété. La classe du peuple se contente de viande sèche, de farine de manioc, de bananes, et de ces fruits que le sol produit en si grande quantité. Elle trouve donc sa nourriture assurée à peu de frais; mais, quand bien même ses besoins s'accroîtraient, on doit penser que la population ne peut manquer d'augmenter d'une manière rapide, à cause des innombrables productions que la nature a répandues de toutes parts, et qui sont destinées à pourvoir aux premiers besoins de l'homme, comme aux superfluités du luxe.

On ne doit point cesser de le répéter, c'est de l'agriculture que le gouvernement doit attendre sa prospérité, et sous ce rapport il lui reste cependant presque tout à faire, puisque, depuis un grand nombre d'années, il ne se manifeste d'amélioration sensible que dans les plantations de café. Un homme d'un vrai mérite, et qui connaissait parfaitement l'économie politique de

son pays, m'affirmait que depuis long-temps la culture de la canne à sucre n'avait point fait de progrès remarquables, et que si elle avait été favorisée dans certaines capitaineries, elle avait été négligée dans d'autres. Les Brésiliens n'ont besoin que d'être encouragés sous ce rapport, la perspicacité qui leur est naturelle leur fait sentir vivement les vices de l'administration intérieure. Ce n'est point de l'Europe qu'ils doivent attendre des améliorations dans ces sortes d'objets, c'est de leur propre énergie. L'Europe leur fournira toujours les moyens de se perfectionner dans les sciences et dans les arts; mais elle ne peut leur apprendre à exploiter ce territoire fertile dont les parties peuplées sont trop souvent incultes. Qu'on leur voie propager dans les provinces qui leur sont convenables, tous ces utiles végétaux qui prospèrent dans le jardin botanique de la capitale, et ne semblent jusqu'à présent avoir été déposés dans ce précieux établissement que pour servir d'objet à une vaine curiosité. Qu'on transporte dans les provinces du nord le cannellier, le giroflier, le musca-

dier; que l'on réserve pour celles du sud le thé et les végétaux qui exigent une chaleur moins forte, l'Amérique méridionale remplacera bientôt pour l'Europe l'Inde et la Chine. Il ne faut point se dissimuler que, dans les premiers temps, les produits de toutes ces plantes seront probablement d'une qualité inférieure, mais une culture soignée amènera leur perfectionnement.

On objectera peut-être qu'il serait encore préférable de cultiver les végétaux indigènes dont on peut tirer des produits avantageux au commerce. Je suis loin d'encourager un oubli semblable; je sais que l'anil croît spontanément dans certaines capitaineries, et que l'on s'occupe à peine d'en extraire l'indigo. Je n'ignore pas que le cactus propre à la cochenille vient parfaitement, et qu'on l'utilisait autrefois à Rio-Janeiro, mais que depuis on a entièrement négligé ce qui pouvait amener des résultats si avantageux, et que quelques planteurs seulement ont essayé de réparer cette faute de l'ancien gouvernement. Je voudrais que l'on

fît parcourir les forêts, que l'on consultât les savants du pays, et même les étrangers, on trouverait mille ressources inconnues, et le commerce s'enrichirait de ce que dédaigne l'ignorance.

De même que le commerce de l'intérieur prendra un nouvel essor lorsque l'on aura aboli certains priviléges parmi les nationaux, de même le commerce extérieur ne peut manquer d'éprouver une amélioration sensible lorsqu'on favorisera également toutes les nations. Ce n'est, pour le moment, que par ce commerce extérieur que le gouvernement brésilien peut prétendre se créer des ressources rapides; mais, je le répète, il est nécessaire que les droits soient également répartis; et si les objets importés d'Europe montent à soixante millions, il ne faut pas que l'impôt qu'on peut prélever sur les deux tiers de cette somme soit presque illusoire parcequ'on doit l'obtenir des Anglais.

Nos rivaux, en raison d'un traité fait vers l'année 1810, jouissaient d'avantages immenses, qui n'étaient pas même par-

tagés par les nationaux : les choses ont été depuis égalisées entre eux et les Brésiliens; mais ils doivent conserver leurs priviléges jusqu'en l'année 1825, et il est probable qu'ils auront le pouvoir ou l'adresse de les faire proroger : ne payant que quinze pour cent, faisant estimer leurs factures par leurs consuls, il n'y a point de doute que leurs maisons ne doivent prendre rapidement un accroissement auquel ne peuvent jamais parvenir celles des autres nations, dont on exige vingt-quatre pour cent, et dont on estime les factures à la douane. Que résulte-t-il de tout cela? c'est que l'influence des Anglais ne tient pas seulement au pouvoir qu'ils exercent en Europe sur toutes les contrées d'outre-mer, elle est locale, et devient de plus en plus imposante : au Brésil, les Français sont aimés, et les Anglais puissants.

Il n'y a nul doute cependant que cette amitié, dont on resserre chaque jour les liens, ne finisse par nous faire obtenir quelques avantages dans les relations commerciales.

J'ai en ce moment un document de la

plus haute importance, et qui vient à l'appui de ceux que j'avais déjà reçus; il doit exciter toute l'attention de notre gouvernement. Les Français établis à Rio-Janeiro ont adressé une sage représentation, qui fait connaître la véritable situation de notre commerce dans ces contrées, et qui développe les moyens de l'accroître. Après s'être loués de la sage administration du consul général (1), qui s'efforce d'augmenter leurs prérogatives, ils font des vœux pour que la France conclue un traité avec le Brésil qui les mette à même de profiter de tous les avantages que peuvent amener les circonstances. Ce commerce de l'Inde, qui a cessé pour l'Amérique méridionale depuis la rupture avec le Portugal, nous pouvons trouver dans nos manufactures de quoi le remplacer; nos soieries sont devenues indispensables depuis qu'on voit manquer celles de l'Asie. La plupart des autres marchandises qu'exige le luxe de ces contrées, c'est à la France qu'il appartient de les fournir, et elles peuvent devenir un im-

(1) Le comte de Gestas.

portant objet d'exportation; mais, je le dis encore avec nos commerçants, il faut que les droits de douanes soient perçus d'une manière moins illégale, puisque certains articles, par la manière ridicule dont ils sont estimés, paient environ quatre-vingts ou cent pour cent de droits, et absorbent tous les bénéfices, en jetant dans la plus cruelle incertitude sur le genre de commerce que l'on doit entreprendre : les spéculations deviennent doublement incertaines, puisqu'il faut attendre les résultats et du goût des habitants, et du caprice des officiers de la douane.

Cet abus peut enfin disparaître ; les traités commerciaux doivent changer au Brésil, celui de l'Angleterre expire à la fin de 1825 ; les commerçants français élèveront la voix pour que leurs intérêts, et en même temps ceux du Brésil, ne soient plus méconnus : puisse-t-on les entendre! puisse-t-on sentir toute l'importance de leur juste demande (1)!

On voit, par ce court exposé, que le

(1) On assure que notre gouvernement s'occupe en ce moment de cet objet.

Brésil possède dans son sein tous les éléments qui concourent à rendre un empire florissant. Si les petits propriétaires se voient plus favorisés, si les priviléges dont le commerce est entravé sont abolis, si l'on s'accoutume enfin à regarder le perfectionnement de l'agriculture comme l'objet le plus important, l'esprit d'industrie fera des progrès rapides chez les Brésiliens, et leur empire s'élèvera à un degré de prospérité qui étonnera le reste de l'Amérique méridionale.

TRIBUS SAUVAGES EXISTANTES ENCORE AU BRÉSIL. COUP D'OEIL SUR LE SORT DES NOIRS.

Il y a au Brésil une intéressante partie de la population qui ne m'a point paru jusqu'à présent exciter assez vivement l'intérêt du gouvernement ; je veux parler de ces tribus d'indigènes qui errent encore dans les forêts, ou qui se sont soumises au joug d'une civilisation naissante. Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il est arrivé au Brésil ce que M. de Humboldt a

remarqué dans la Guiane : les anciens habitants, abandonnés à eux-mêmes, étaient avant la conquête un peu plus civilisés que ne le sont de nos jours les hordes indépendantes. Il importe d'arrêter cette espèce de décadence, qui amènera l'anéantissement complet des nations indiennes; mais, pour faire adopter des lois à ces peuples, il faut avant tout qu'elles soient aisées à suivre; ce ne sont point celles de notre ordre social qu'il faut leur proposer; ils ne les comprennent point, ou elles les effraient. L'ami de l'humanité le voit avec douleur, après quelques tentatives, que l'on regarde comme inutiles parcequ'elles n'offrent point un prompt succès, on aime mieux détruire que conserver; il y a encore des soldats qui font la guerre aux Indiens, et il y a des hommes qui les excusent. Puissent les infortunés Américains participer à tous les avantages qu'on se plaît à espérer du gouvernement de don Pedro. S'ils gardent quelquefois trop long-temps le souvenir des injures, ils sentent aussi les doux élans de la reconnaissance, et ils béniront dans leurs

forêts celui qui aura donné tous ses soins à leur bonheur.

C'est aux deux extrémités du Brésil que se trouvent en plus grand nombre les tribus sauvages ; le centre appartient presque tout entier à la civilisation : au sud les nations sont peut-être plus belliqueuses et plus indépendantes ; le nord a servi de refuge à des fugitifs, qui commencent à se rappeler leur puissance. Si nous nous avançons vers le sud, nous voyons de nombreuses peuplades qui, sur les confins du Paraguay, profitent de tous les avantages offerts par la nature. Comme, depuis la conquête, ces contrées se sont couvertes de troupeaux, les indigènes passent de l'état de chasseurs à celui de pasteurs ; ils suivent la marche naturelle qui conduit à la civilisation. Dès le principe ils ont vu que le cheval était la conquête la plus utile de l'homme ; un grand nombre d'entre eux sont devenus cavaliers, tels que les Guaycourous, dont les noms varient selon les tribus sans que les usages soient différents.

Ces capitaineries, arrosées par des

fleuves considérables, renferment aussi des nations qui se vouent à une navigation continuelle; elles trouvent sur le rivage et dans les eaux de quoi subvenir à leur subsistance : la nation des Payagoas appartient à ce second ordre; mais elle n'offre plus que l'ombre de son ancienne puissance. L'immense province intérieure de Mato-Grosso, où les nations dont je viens de parler ont fait des excursions si fréquentes, renferme encore une foule d'autres tribus dont on ne connaît guère que le nom (1), et qui excitent d'autant plus l'intérêt, qu'on pourrait commencer sur elles d'heureux essais, que les souvenirs rendent inutiles parmi d'autres nations.

Si nous nous transportons vers le bord de la mer, dans la direction du sud, nous ne trouvons plus que de faibles restes de peuplades peu importantes. Dans la partie occidentale de la capitainerie de Saint-

(1) Il me serait facile de multiplier les citations de noms barbares, mais cela ne servirait qu'à fatiguer le lecteur sans l'instruire davantage.

Paul on remarque les Bugres, qui dominent le territoire compris entre le Rio-Tiété et l'Urugugay; ils forment quatre peuplades distinctes, et commencent à se livrer à l'agriculture; leurs habitations ont de l'analogie avec celles des Tupis; chacune d'elles sert d'asile à quatre ou cinq familles. Au lieu de profiter des avantages que leur offrait la multiplication de nos bestiaux, ils les détruisent probablement, car ils préfèrent la chair du cheval à celle du bœuf. Grâce à leur courage ils ont su jusqu'à présent se maintenir dans leur position, et ils empêchent les Paulistes de s'étendre vers le couchant.

Sainte-Catherine renferme encore quelques tribus, mais leur faiblesse les empêche d'être redoutables; il y a peu d'années cependant qu'elles faisaient encore quelques incursions sur les habitations et en détruisaient les récoltes. On a des raisons pour croire qu'ils appartiennent à la nation dont nous venons de parler.

Les environs de Rio-Janeiro renfermant un plus grand nombre d'Européens que

les autres districts, on n'y rencontre qu'un très petit nombre d'indigènes, encore sont-ils pour la plupart soumis à la civilisation et ont-ils perdu les traits caractéristiques qui les distinguaient. Il existe, non loin de la capitale, un petit village de Tamoyos, dont j'ai vu quelques individus embrasser la vie de marin. Les Guaytakazes se sont retirés vers le centre. Le reste de la capitainerie et les provinces voisines qui en dépendent offrent un assez grand nombre de peuplades à demi civilisées.

Si nous nous transportons dans l'intérieur vers Minas-Geraes, nous y trouvons encore une population nombreuse, qui a chassé les anciens habitants; on y rencontre cependant quelques hordes fugitives de Botocoudos; mais, par une singularité très remarquable, ce fertile territoire se trouve environné de contrées à peu près désertes, où se sont réfugiées les tribus sauvages: c'est comme une île où fleurit la civilisation et qu'entoure la barbarie. Cela existera peut-être ainsi pendant plusieurs années, car les vastes

déserts de Mato-Grosso et de Goyas seront encore long-temps à se peupler.

Dans cette dernière province il existe une foule de tribus dont on ne connaît guère que le nom : celle qui a donné le sien au pays est presque entièrement éteinte. La nation la plus importante est connue sous la dénomination de Cahans(1). S'il faut en croire les documents que s'est procurés M. Ayrez de Cazal, les usages de ces Indiens sont fort singuliers ; ils s'introduisent dans la lèvre un morceau de résine brillante, et revêtent une longue robe filée par leurs femmes ; ils sont plus agricoles que d'autres peuples voisins, car ils cultivent le cotonnier, et une espèce d'arachis ou de pistache terrestre.

En retournant, vers l'Océan, dans cette contrée couverte de forêts située entre Rio-Janeiro et Ilhéos, on rencontre un plus grand nombre d'indigènes que sur le reste de la côte. Les uns sont réu-

(1) Ce nom signifie, dit-on, gens des bois ; les Guaycourous les nomment Cayabavas, et les ont repoussés du territoire qu'ils occupaient.

nis en villages, et par conséquent soumis aux lois du gouvernement; les autres errent dans les forêts. Les premiers descendent des Tupiniquins, et se livrent à la pêche ou à l'agriculture; on les voit souvent former des espèces de défrichés dans les bois, qu'ils abandonnent l'année suivante. Lors de la récolte ils paient, dit-on, un faible impôt. Ils cultivent ordinairement le manioc, et quelquefois le cotonnier. J'ai eu occasion d'en voir un assez grand nombre; la paresse et l'insouciance paraissent être leur caractère distinctif; je suis néanmoins persuadé qu'on pourrait leur donner une heureuse direction; ils sont braves, et montrent une sorte de fidélité à ceux qui les emploient.

Les tribus sauvages sont dans un état complet de barbarie; celles que j'ai vues ont excité ma pitié. Les Puris, les Patachos, les Botocoudos, ne réveillent que de tristes souvenirs; ils présentent la funeste image de l'homme de ces contrées, luttant avec la civilisation, et refusant de se soumettre à son joug, quoiqu'elle l'environne de tous côtés. C'est dans l'excellent voyage

de M. le prince de Newied qu'on peut connaître ces nations; il les décrit en observateur éclairé; il nous fait voir chez la plupart des tribus l'amour de l'indépendance uni à une insouciance absolue, le désir du pillage sans qu'aucun plan mûri le leur rende profitable; mais il nous fait voir aussi les colons employant la ruse contre la force, et ne détruisant que trop souvent ces peuples par une défense qui peut être légitime, mais qui ne sait pas toujours s'arrêter. C'est alors que l'on regrette qu'on ne fasse point des efforts plus répétés pour les réunir en villages, puisqu'on a vu de notre temps un événement semblable avoir lieu (1).

C'est encore dans la même direction qu'habite la nation des Canarins, dont parle la chorographie brasilienne; toutefois les voyageurs n'ont point donné de détails sur cette peuplade, qui paraît assez

(1) Voyez l'excellente notice de M. Malte-Brun dans le Voyage de Barow, où il rappelle que la célèbre tribu des Mongoyos a été entièrement pacifiée.

considérable. En général toutes les nations de cette contrée couverte de forêts majestueuses ont été pacifiées; je crois cependant que vers l'intérieur il en existe encore qui sont inconnues et qui se refusent à toute alliance avec les descendants des Européens. Il y a peu d'années qu'une tribu de Botocoudos, dirigée par un chef inflexible dans sa haine, défendait sur les rives du Belmonté l'approche de son territoire à tous les agents du gouvernement brésilien, et je crois que les ministres de la religion seraient plus propres à soumettre ces hordes belliqueuses que les soldats qu'on a établis dans leur voisinage pour la sûreté des voyageurs.

Si nous continuons à nous avancer vers le nord, avec l'accroissement de la culture nous voyons diminuer les peuplades sauvages : aux Ilhéos on remarque bien quelques indigènes, mais ils sont en petit nombre, et se sont voués pour la plupart au service des colons.

Dans la capitainerie de Bahia on ne rencontre plus d'indigènes sur le bord de la mer : ils ont été anéantis; ils ont fui

vers le nord ou se sont rassemblés dans le centre. C'est là que vivent encore de nos jours les Camacans, que l'on croit descendants des redoutables Tamoyos, et qui, ayant cessé d'être nomades, ont remplacé leurs cabanes de feuillages par des habitations plus solides, construites en bois ou même en terre. Cette nation est maintenant une de celles qui offrent le plus d'intérêt aux yeux du voyageur, parcequ'en faisant quelques pas vers la civilisation elle a conservé en grande partie ses usages. Une des choses les plus dignes de remarque chez ce peuple, c'est sa croyance religieuse. Les Camacans regardent les âmes des morts comme leurs divinités, et cherchent à les apaiser par des dons expiatoires. Ces indigènes habitaient autrefois le territoire occupé de nos jours par le bourg de Cachoéra: invités à une fête, la plupart d'entre eux furent massacrés sans qu'ils eussent le temps de se défendre. Les restes de la nation s'enfuirent vers l'intérieur, où ils ont fondé plusieurs aldées (1), dont quel-

(1) On les emploie dans les combats qu'on

ques unes se trouvent soumises à la direction de subdélégués du gouvernement qui, dit-on, sont loin de s'occuper d'améliorer leur situation. Ainsi donc, comme tant d'autres nations, cette nation malheureuse s'achemine vers son anéantissement.

A Ségéripe del Rey on rencontre encore deux peuplades fort peu civilisées. Les Romarios sont les restes des indigènes de la province; les Crococès sont venus du pays de Pernambuco. Ces deux tribus ne contractent pas d'alliances entre elles; il paraît que leur principale industrie consiste à recueillir le baume de Copahu, qu'elles vendent ensuite aux Brésiliens.

La capitainerie de Pernambuco, longtemps dévastée par les guerres des Européens, a vu disparaître la plupart de ses anciens habitants, qui y prirent une part fort active. Plus cultivée peut-être de nos jours que les autres provinces, elle ne laisse presque point d'asile aux sauvages,

livre aux hordes errantes des Botocoudos; quelques uns de leurs villages s'étendent jusqu'aux fleuves d'Ilhéos et de Contas. Voyez M. le prince de Newied, *Voyage au Brésil.*

si ce n'est sur les bords du San-Francisco ou dans le centre de quelques montagnes de l'intérieur. On trouve plusieurs villages d'indigènes à demi civilisés; tels sont les Chucurus, dont les femmes sont dans l'usage singulier d'accueillir leurs époux par des cris lugubres lorsque la chasse a été malheureuse. Dans le district des Alagoas on voit encore les Acconans, les Carapotos et les Carirys, qui font surtout le commerce de la poterie; il existe aussi, dit-on, quelques descendants des Tupinambas connus sous un autre nom.

Dans le Parahyba on trouve encore des villages de Cahètes et de Pitigoares; ils ont abandonné la vie nomade, et sont en partie convertis au christianisme.

Rio-Grande du nord, couvert de plaines immenses, où vivent un petit nombre de pasteurs, a été promptement délivré des sauvages: peut-être cependant se seraient-ils livrés à l'éducation des bestiaux, et auraient-ils passé dans la population du Brésil en adoptant un genre de vie qui convient mieux que celle de l'agriculteur à leur caractère.

Aucun des anciens historiens qui parlent du Siara et du Piauhy ne disent que leurs vastes plaines fussent peuplées d'un très grand nombre de sauvages ; le gibier y devait être trop rare. Les Tabajaras n'ont guère laissé de postérité dans la première de ces provinces ; cependant on y voit quelques bourgades d'indigènes civilisés qui ont une sorte de vénération pour le maraca, objet de l'ancien culte de leurs ancêtres. Les pasteurs, gardiens d'immenses troupeaux, sont maintenant à peu près les uniques habitants du Piauhy.

Nous sommes parvenus à des contrées couvertes de fleuves et de forêts, et nous allons y retrouver un grand nombre de tribus. Parler de toutes celles qui habitent le Maranham serait une chose fort difficile ; elles ne sont même pas bien connues au Brésil. Les Tupinambas, chassés du sud, vinrent autrefois en si grand nombre dans le pays que les colons européens avaient adopté l'idiome de ces peuples : chose étrange dans l'ordre des habitudes sociales. Ce ne fut que bien des années

après que la langue portugaise devint générale.

Dans la partie occidentale les hordes barbares sont encore en grand nombre. Les Gamellas, auxquels un usage bizarre donne de la ressemblance avec les Botocudos, sont plus septentrionaux, et jouissent d'une certaine célébrité; on les voit souvent dévaster les habitations qui ont le malheur de se trouver dans leur voisinage. Les Tymbiras se livrent dans l'intérieur à l'agriculture. On n'a point de détails circonstanciés sur la grande nation Gê, qui habite les confins du Para, non plus que sur les Manajas, les Tremembez, les Bus et les Cupinharos.

Si les nations indigènes sont encore multipliées à ce point, que ce doit-il être dans le Para, où la plupart des forêts de l'intérieur n'ont jamais été visitées par les Européens, où les immenses tributaires de l'Amazone (1) offrent une nourriture facile non loin d'un asile assuré. Ici

(1) Voyez l'article sur le Para, que j'ai traduit de la *Corografia brasilica*, et qui a été in-

la plume se refuse à transcrire la foule de noms barbares qui nous ont été conservés par les voyageurs, et qui, tout en indiquant la multiplicité des tribus, ne prouve point cependant que la population soit aussi considérable qu'on le croirait d'abord. Les Jummas, les Mauhès, les Pammas, les Parinthinthins, les Araras et les Mundrucus sont les plus considérables et les plus connus. Les uns sont nomades; les autres se livrent faiblement à l'agriculture : ils perdent, dit-on, de leur férocité.

Comme on l'a pu voir dernièrement, les villes du Maranham et du Para sont plus exposées que d'autres capitaineries aux incursions de ces barbares; il importe donc pour la sécurité publique de les pacifier. Là on doit les craindre; ils méprisent la pitié. Espérons que de nouvelles tentatives feront entrer la plupart des tribus dans la population active et utile.

Après m'avoir entendu élever la voix

séré dans les Annales des voyages de MM. Eyriès et Maltebrun.

en faveur des indigènes, on s'attend sans doute à ce que je parle de ces hommes malheureux qui cultivent en esclaves une terre étrangère, et qui ont presque toujours à regretter une patrie. J'appelle l'attention du gouvernement sur les noirs; puisqu'il améliore ses institutions, qu'il améliore donc aussi le sort de ces infortunés. Je sais qu'au Brésil ces cultivateurs sont traités avec plus d'humanité que dans le reste de l'Amérique méridionale; et, je le répète ici avec satisfaction, je n'ignore point que le titre d'homme de couleur n'est point une exclusion au respect de la société, et que le noir et le mulâtre libres peuvent jouir des honneurs qu'on accorde à la science ou au courage; mais combien il y a encore d'abus à réformer dans l'existence précaire des esclaves. Puisque la traite des noirs est abolie, où trouvera-t-on des bras pour cultiver cette terre fertile, si l'on ne donne point une patrie à tant d'infortunés. Que leurs unions soient fertiles, c'est le seul moyen de peupler désormais l'Amérique; mais pour que leur postérité

s'accroisse, qu'ils soient heureux, que des lois dictées par la sagesse les protègent contre la cupidité (1).

COUP D'OEIL SUR LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS.

Le Brésil, secouant le joug du Portugal, excitait, il y a quelques mois, l'attention de tous ceux qui observent avec intérêt la lutte établie depuis quelques années entre l'Europe et le Nouveau-Monde. Cette lutte est à peu près termi-

(1) Et que n'ose cette cupidité! elle enfreint les lois les plus sévères et se joue des droits les plus saints. La traite est abolie; mais comme la coopération de toutes les puissances pour empêcher le commerce des hommes n'a point été franche et positive, le prix de l'esclave s'est seulement élevé; et, comme le prouve M. Van Alphen dans la seconde séance des états-généraux des Pays-Bas, la cupidité ayant été excitée, l'audace a augmenté, et le sort des noirs durant leur trajet, pendant la vente et la livraison, a été aggravé; il l'a été par les lois répressives elles-mêmes.

née ; la victoire est au nouveau continent. Mais pour cela le nouveau continent ne jouit pas sur toute l'étendue de son vaste territoire des avantages de la paix. Après qu'une grande pensée a occupé tous les esprits, d'autres idées s'emparent de ceux qui l'ont mise à exécution. Au Brésil l'indépendance absolue fermente dans quelques têtes, aussi se demande-t-on avec inquiétude si toutes les provinces dont se compose cet empire immense resteront sous le même système de gouvernement et sous la même direction. Les derniers événements semblent répondre à cette question d'une manière affirmative ; cependant l'avenir peut seul la décider, et je me contenterai de tracer le récit des faits aussi exactement que le permet notre éloignement du lieu de la scène.

Soit qu'il existe entre les provinces du nord et celles du sud une espèce de rivalité que l'intérêt commun devrait faire taire, soit que le manque de communications fréquentes avec le chef-lieu du gouvernement établisse une grande différence

d'opinions dans les contrées qui avoisinent Rio-Janeiro et celles qui sont plus rapprochées du fleuve des Amazones, il est certain que les capitaineries de Pernambuco et de Maranham n'ont pas montré l'esprit qui animait les capitaineries du sud. Dans ces provinces on désirait un gouvernement fédératif, et l'on ne voulut pas se soumettre au gouvernement adopté. Quelques individus montraient une opinion différente; l'anarchie fut bientôt à son comble, et cette époque fut signalée par d'épouvantables désordres. Oubliant que les Portugais étaient leurs frères, plusieurs habitants de Pernambuco oublièrent aussi les lois de l'humanité. Ceux qui étaient nés en Europe furent massacrés, et quelques Français perdirent, dit-on, la vie dans cette circonstance malheureuse.

Cependant les anciennes idées qui s'étaient développées en 1816 dans la province prirent toujours une nouvelle activité; l'état des choses leur donnait une force qu'elles n'avaient point. A cette époque un homme né dans la capitainerie, ayant acquis de l'influence sur

ses compatriotes, se mit à la tête du gouvernement. Carvalho s'opposa complètement aux mesures de l'empereur, et résolut de défendre l'indépendance de la capitainerie par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Il n'avait cependant point la province entière pour lui, et il comptait avant tout sur la position de la capitale, que la nature semble avoir pris soin de défendre par une jetée naturelle, et que l'art rendrait presque imprenable s'il eût déployé toutes ses ressources.

Cependant le gouvernement impérial s'affermissait de jour en jour davantage, et ayant moins à craindre les ennemis du dehors il résolut de soumettre ceux qui, dans le pays même, s'opposaient à sa marche. L'attaque du Récif fut résolue. Dans l'espace de six mois, on forma une expédition composée d'un navire de ligne, de plusieurs frégates, d'un assez grand nombre d'autres bâtiments, et de deux mille hommes de débarquement. Lord Cochrane devait être, dit-on, chargé du commandement; mais il ne paraît point qu'il ait entièrement dirigé l'attaque.

Le général Carvalho, se voyant pressé de toutes parts, essaya encore de persuader à la population de se donner une constitution, et d'établir un gouvernement séparé; mais ses tentatives furent vaines. Le bombardement continuait, et Pernambuco se rendit aux troupes impériales.

17 sept. 1824. Le port fut sur-le-champ ouvert aux navires de toutes les nations par le général Lima. Le chef des insurgés, sentant le sort qui l'attendait, s'était réfugié quelque temps auparavant à bord du navire anglais le Twed. On le réclama, dit-on; ceux qui lui avaient accordé un asile le conservèrent sous leur protection, et sans doute il a fait voile pour l'Angleterre.

Il est impossible que dans de semblables circonstances la ville n'ait pas beaucoup souffert; ses pertes sont énormes, surtout si l'on considère le peu de discipline qui régna dans les derniers temps parmi les troupes insurgées.

Le général Lima, qui est resté à la tête du gouvernement civil et militaire de Pernambuco, s'occupe sans doute d'y rame-

ner la paix, dont le commerce intérieur doit avoir un si pressant besoin. Il faut se rappeler qu'une foule de districts des capitaineries environnantes n'ont point d'autre débouché que le port du Récif, et que toutes les opérations commerciales ont dû être singulièrement entravées.

Ferreira, général des insurgés, a évacué Olinda avec huit cents hommes de troupes de ligne, l'artillerie et les munitions de la place; il a traversé environ dix-huit lieues de pays; il s'est arrêté à Limoeira, où il a déjà eu à combattre les troupes impériales.

Si nous jetons un coup d'œil sur la capitainerie de San-Salvador, nous voyons régner de nouveaux troubles dans sa capitale. Bahia, tourmentée par des dissensions encore récentes, a été le théâtre d'un horrible événement. Le gouverneur civil et militaire, Filisberto Caldeira, a été assassiné par les troupes. Selon les derniers documents, il paraît qu'un ordre était venu de Rio-Janeiro pour qu'on licenciât un régiment portugais sur la fidélité duquel on avait conçu des soupçons. Ces

hommes irrités contre le gouverneur, qui voulait faire exécuter les ordres qu'on lui avait transmis, se transportèrent en force au palais, assassinèrent l'infortuné Filisberto, et rentrèrent dans la ville, où l'on parvint heureusement à les arrêter. La tranquillité de Bahia n'a été troublée qu'un instant; mais cet horrible événement a jeté la consternation dans tous les cœurs.

Des documents d'une date récente semblent nous annoncer que le gouvernement français a pris en considération la demande des commerçants établis à Rio-Janeiro. Puisse cette nouvelle ne point se démentir! Un traité favorable fait avec le Brésil doit avoir plus d'influence qu'on ne le croit généralement sur le commerce de la France. Une grande partie de nos spéculateurs tournent leurs regards vers cette partie de l'Amérique méridionale; ils sentent que c'est là où il est permis d'espérer le plus d'avantages pour leur situation à venir.

Au moment où j'écris, un événement politique de la plus haute importance a

lieu : les Anglais reconnaissent l'indépendance des républiques de l'Amérique du sud, et M. Charles Stuart va se rendre, à ce que l'on assure, au Brésil après avoir relâché à Lisbonne. De grands intérêts vont se discuter ; tout fait croire à un important changement dans la situation du Brésil ; l'ancienne métropole doit, dit-on, reconnaître son indépendance ; les Anglais seront les médiateurs d'un traité important ; le rôle qu'ils jouent doit leur rapporter d'immenses avantages ; ne pourrions-nous les partager ?

Jetons un dernier regard sur ces belles contrées : nous avons vu le pouvoir des Européens augmentant peu à peu, et le courage des indigènes vaincu par une trop funeste persécution ; nous voyons maintenant les successeurs des premiers colons portant leur courage actif vers un plus noble but. Cette persévérance que leurs pères montraient pour une cause injuste, ils l'ont maintenant pour le bien de leur patrie : ils combattaient pour l'Europe et commettaient des crimes ; de généreuses actions seront le résultat de leur guerre :

leur courage honteux se cachait dans les forêts; maintenant il se montre à l'univers étonné. S'accroissant tout-à-coup, sans exiger le nombre des siècles, la civilisation éclaire d'une lueur subite ces contrées plongées naguère dans la barbarie; qu'elle leur fasse sentir l'urgence de la paix pour un empire naissant; qu'elle leur fasse voir l'agriculture couvrant de ses trésors inépuisables des trésors que l'on doit épuiser; qu'elle leur montre la nécessité pour le peuple et pour le monarque de tenir à ses engagements dans le pacte social; qu'elle leur impose comme premières lois de la prospérité l'industrie et le commerce; qu'elle leur fasse sentir les bienfaits des sciences et des arts; alors ces belles contrées, qu'on se plaint maintenant de voir désertes, se couvriront de cités florissantes; des hommes différents de couleur et de caractère n'y formeront qu'un seul peuple, qui offrira des exemples utiles aux autres nations; mus par un même intérêt, mais agissant avec un génie différent, le descendant de l'Européen, le noir, l'Américain, contribueront

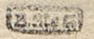
au bien public en suivant des routes diverses; que dans cet état prospère le Brésil regarde l'Europe, qu'il oublie les maux qu'elle a pu lui causer, et se rappelle ses bienfaits ; que le Brésilien voie dans chaque Portugais un frère, qu'il ne l'oublie jamais; ils eurent pendant long-temps les mêmes institutions; ils se glorifient des mêmes victoires; ils prononcent avec un égal respect les noms des mêmes grands hommes.

FIN DU RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DU BRÉSIL.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DE LA GUYANE.



RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DE LA GUYANE.

DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES.

La Guyane a depuis long-temps attiré les regards des Européens; quelques années après la découverte de l'Amérique ils s'empressèrent de visiter cette belle contrée pour y chercher des trésors. L'expérience leur apprit à ne plus être les victimes de toutes les folies inventées par d'audacieux aventuriers; ils tournèrent alors leurs regards du côté de l'agriculture; mais partout ils n'adoptèrent point le même système de colonisation, et le pays ſut lent à se peupler. Une contrée maréca-

geuse comme l'est toute cette portion de l'Amérique méridionale devait nécessairement épouvanter la plupart des colons qui s'y transportaient. Les Hollandais, accoutumés à un sol à peu près semblable, s'y trouvèrent dans une patrie nouvelle, et s'élevèrent assez promptement à un haut degré de prospérité; où ils réussissaient nous tombions dans la misère, et quand nos établissements étaient à charge à la métropole, ceux qu'ils avaient fondés enrichissaient la mère patrie.

Comme le Brésil, la Guyane a ses limites naturelles; au nord elle est bornée par l'Orénoque; au sud elle se termine vers le fleuve des Amazones; ses rivages sont baignés à l'est par l'Océan, à l'ouest on trouve la Nouvelle-Grenade.

Nous avons déjà fait voir que sa navigation intérieure pourrait offrir les plus grands avantages. En effet la plupart de ses rivières un peu considérables sont tributaires des deux grands fleuves; mais jusqu'à présent ce bienfait de la nature reste caché dans des contrées désertes, et les fleuves qui coulent dans les pays colo-

nisés par les Européens ne présentent rien d'aussi remarquable.

Le territoire de la Guyane est propre à la culture de presque tous les végétaux utiles que l'on remarque dans le reste de l'Amérique méridionale, mais on n'y a jamais découvert ces mines que l'imagination des premiers explorateurs regardait comme inépuisables (1), et qui coûtèrent la vie à un si grand nombre d'entre eux.

Je ne chercherai pas à prouver ici que le sol de ce pays est volcanique; cela est à peu près étranger au sujet que nous traitons; mais il est certain que la couche de terre végétale répandue sur les hauteurs est très peu considérable, et que toutes les terres dont la fertilité est durable sont dans les fonds noyés, ce qui en rend la culture fort difficile; les premières, qui fournissent d'abord de si belles récoltes, s'épuisent rapidement; les autres s'améliorent sans cesse: telles sont les princi-

(1) On y a trouvé néanmoins des mines de fer extrêmement abondantes, et ce sont les mines qui conviennent à un peuple agriculteur.

pales causes de notre pauvreté et de la richesse de nos voisins.

Nous reviendrons sur ce sujet, car l'agriculture est une portion importante de l'histoire d'une colonie; mais nous allons parler rapidement de ses anciens habitants.

Lorsque les premiers explorateurs débarquèrent sur le territoire qui est maintenant désigné sous le nom de Guyane française, ils le trouvèrent dominé par plusieurs nations; celle des Galibis était la plus importante; elle étendait sa puissance sur presque toute la côte; comme les Tupinambas, elle se faisait redouter à toutes les autres tribus. Il est difficile d'assurer qu'elle descendît de la race Tupique; cependant quelques historiens le pensent; ils établissent leur opinion plutôt sur la ressemblance des coutumes que sur l'analogie du langage. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'on retrouve chez les Galibis à peu près les mêmes habitudes que chez les Tupinambas; comme eux ils se teignaient le corps de rocou et de genipa; comme eux ils faisaient usage

de l'arc, de la flèche et du boutou; cependant il y avait dans les principaux usages de la vie des modifications indiquées par le climat. Dans un pays humide comme la Guyane il devenait quelquefois indispensable d'élever les habitations, et l'on construisait certaines cabanes de manière à former un premier étage soutenu par des pieux. Ces cabanes, soit qu'elles eussent reçu ce perfectionnement, soit qu'elles ressemblassent à celles des Tupinambas, prenaient le nom de Carbet (1).

Les Galibis n'étaient pas plus agriculteurs que les autres nations de cette partie de l'Amérique méridionale; ils tiraient leur nourriture principale des forêts et des fleuves; à la pêche ils faisaient le plus grand usage du bois à enivrer, qui engourdit le poisson sans le rendre malfaisant.

Si nous examinons les institutions sociales, nous les verrons à peu près les mêmes que dans le Brésil; mais souvent elles prennent un caractère de férocité

(1) Voyez Barrère.

qu'on ne remarque point dans le sud. Tous ceux qui voulaient commander aux autres, ou par la puissance du courage, ou par la puissance de la superstition, les chefs et les piayes, se voyaient contraints de subir des épreuves qui effraient l'homme civilisé. Les prêtres surtout achetaient leur pouvoir par des souffrances dont le récit paraîtrait incroyable (1), s'il n'était attesté par la plupart des anciens voyageurs.

Pendant trois années entières l'aspirant à cette haute dignité gardait un jeûne tellement austère, que le jeûne l'amenait insensiblement au dernier degré de la faiblesse. Au jour marqué pour subir de nouvelles épreuves, on le couronnait d'épines, on le livrait aux morsures des fourmis; il était environné des nuages d'une fumée épaisse produite par des plantes encore vertes qu'on brûlait sous son hamac; enfin il se voyait contraint d'avaler une énorme courge remplie de jus de tabac, et s'il pouvait résister à ce dernier supplice on l'admet-

(1) Voyez principalement Biet.

tait au rang des piayes, il recevait alors le maraca sacré, emblème de la puissance sacerdotale.

Néanmoins si ces piayes jouissaient de quelques avantages refusés au reste de la nation, ils étaient soumis à plus d'une privation, et on les contraignait de vivre dans le célibat.

Ces devins, qui étaient aussi les médecins de la tribu, employaient à peu près les mêmes remèdes que les Tupinambas; ils prétendaient opérer des cures merveilleuses au moyen de la succion de la partie malade. On retrouva en usage chez eux une espèce de magnétisme animal.

Les Galibis étaient anthropophages; il semble qu'ils eussent emprunté des Américains du nord une partie de leur cruauté; ils ne se contentaient point de faire mourir leurs prisonniers, le trépas des victimes était accompagné de supplices épouvantables.

Malgré cette affreuse coutume, la nation se montra plus d'une fois compatissante envers les Français; mais, tourmentés du désir de propager nos usages,

qui épouvantent tous les peuples sauvages, nous avons détruit en grande partie les Galibis, que, selon M. de Malouet, il est impossible de soumettre tont-à-coup à la civilisation. Cet ami de l'humanité visita le peuple dont nous nous occupons; il le connaissait parfaitement; il s'exprime ainsi à son sujet: « Quand on réfléchit à la somme d'intelligence et de combinaison, d'essais, de travaux, qui leur ont été nécessaires pour arriver à l'état de sociabilité où ils sont parvenus, on ne peut douter qu'ils ne l'eussent perfectionné s'ils n'avaient trouvé plus expéditif de se borner au petit nombre de jouissances qu'ils se sont procurées.»

Un voyageur moderne nous montre ces sauvages soumis de nos jours à peu près aux mêmes institutions qui les dirigeaient autrefois: il paraît cependant que dans beaucoup de tribus les épreuves ont cessé. Les Galibis sont presque toujours en guerre avec les Caraïbes, et l'usage de conserver les prisonniers a prévalu chez presque toutes les nations à l'horrible coutume de les sacrifier dans des fêtes

sanguinaires. Il serait important de tenter dès à présent de faire suivre à ces peuples la marche qui doit les conduire à la civilisation. Qu'on les oblige par de véritables avantages à devenir pasteurs, et les travaux de l'agriculture remplaceront bientôt ceux de la vie pastorale, comme la vie pastorale aura succédé à la vie de chasseur. Alors la civilisation, venue par degrés, ne paraîtra plus étrangère à ces peuples. Ce moyen est lent, mais c'est peut-être le seul qui puisse donner un résultat certain.

DÉCOUVERTE DE LA GUYANE.

La Guyane fut découverte deux ans 1498.
avant le Brésil. Christophe Colomb s'étant dirigé au sud des Antilles reconnut l'île de la Trinité, et vit enfin le continent que les indigènes désignaient sous le nom de Peria. Un semblable événement devait exciter vivement la curiosité. Trois navigateurs s'empressèrent, dès l'année suivante, de visiter la côte : Alphonse Ojéda, Jean de la Cosa, et Améric Ves-

puci, satisfirent plutôt leur goût pour de nouvelles entreprises qu'ils ne surent bien observer, et les voyages périlleux qu'ils avaient entrepris n'eurent point une grande influence sur leurs contemporains; car plusieurs mois s'écoulèrent sans que l'on fît une attention sérieuse aux nouvelles découvertes; on se contentait d'envoyer vers ces parages quelques navires, qui ne servaient en rien à la colonisation. Le plus remarquable de tous les voyages fut celui de Yanez Vicente Pinçon, qui reconnut le fleuve des Amazones, mais qui n'explora pas l'intérieur des terres.

Le résultat de la première expédition importante devait faire craindre pour les autres. Diego de Ordaz, qui commandait une flotte destinée pour la Guyane, se
1531. perdit à l'embouchure de l'Orénoque: plus tard la fortune et son talent le servirent mieux; il parvint à remonter ce beau fleuve; mais les indigènes l'empêchèrent d'y former aucun établissement. Dans ces contrées les tribus étaient nombreuses, et par conséquent redoutables; le voisinage

des fleuves, l'abondance du gibier et du poisson, mille avantages réunis les engageaient à défendre un territoire dont la fertilité commençait à tenter les Européens : d'ailleurs le sort des Brésiliens devait les instruire.

« L'idée d'un terrain aurifère éminemment riche, dit M. de Humboldt, a été liée dès la fin du seizième siècle à celle d'un grand lac intérieur, qui donne à la fois des eaux à l'Orénoque, au Rio-Branco, et au Rio-Essequebo. Je crois être parvenu, par une connaissance plus exacte des lieux, par une étude longue et laborieuse des auteurs espagnols qui traitent du Dorado, et surtout par la comparaison d'un grand nombre de cartes anciennes rangées par ordre chronologique, à découvrir la source de ces erreurs. Toutes les fables ont quelque fondement réel ; celle du Dorado ressemble à ces mythes de l'antiquité qui, voyageant de pays en pays, ont été successivement adaptées à des localités différentes. Pour distinguer la vérité de l'erreur il suffit le plus souvent, dans les sciences, de retracer l'his-

toire des opinions, et de suivre leur développement. »

Il serait beaucoup trop long de rappeler ici la discussion lumineuse à laquelle se livre le savant voyageur; il indique combien les géographes ont commis d'erreurs en décrivant d'après de fautives relations les contrées où se trouvent le lac Parima ou Parime. Il rappelle les anciennes expéditions qui eurent lieu pour la recherche d'une contrée fabuleuse. Parmi toutes celles dont il fait mention l'on distingue celle de Diego de Ordaz, dont j'ai déjà parlé; il chercha long-temps une prétendue montagne d'émeraude, et finit par faire naufrage. Ce n'était pas le seul auquel il arriva de semblables aventures; elles avaient un plus fâcheux résultat qu'on ne le croirait d'abord. Ceux qui en étaient les premières victimes, loin de se désabuser sur l'utilité de leurs recherches, ne montraient que plus d'ardeur à les poursuivre, et faisaient partager leur folie à ceux qui les écoutaient.

533. Hererra fut envoyé plus tard pour continuer les découvertes commencées par son

prédécesseur, et il eut un sort plus funeste ; il fut tué d'une flèche empoisonnée. Après lui le désir de trouver cette contrée qui jouissait d'une célébrité si singulière fit de nouveaux progrès.

Georges de Espira découvrit ce que les 1535.
autres n'avaient pu rencontrer ; il trouva, dit-on, dans ces contrées un temple consacré au soleil : les indigènes l'empêchèrent de continuer son expédition. Louis de Daça rencontra à peu près vers la même époque un Indien qui lui parla d'un prince couvert de poudre d'or, dont le territoire devint dès lors l'objet de la recherche des aventuriers (1). Mais il ne tarda pas à arriver dans ces contrées désertes un de ces événements qui, par leur singularité,
surprennent l'imagination. Trois *conquis-* 1538.
tadores, partis de distances fort éloignées, se rencontrèrent dans le même endroit

(1) M. de Humboldt pense avec raison que cette fable vient de l'usage où sont encore quelques indigènes de se couvrir le corps de parcelles brillantes de mica après s'être enduits de graisse.

sur le plateau de Cundinamarca, et c'est sans contredit, comme le dit M. de Humboldt, un des événements les plus dramatiques de l'histoire de la conquête. Ces hommes entreprenants s'excitèrent mutuellement à poursuivre leurs entreprises; mais elles furent sans réussite comme celles qui les avaient précédées.

Bientôt la fable de l'Eldorado se fixa dans la partie orientale de la Guyane, et les expéditions alors se multiplièrent. On ne pensait point seulement trouver de l'or. On voit qu'à cette époque, comme le dit M. de Humboldt, on avait en général sur le nouveau continent les mêmes idées que nous avons eues long-temps sur l'Afrique: on s'imaginait trouver plus de civilisation vers le centre que sur les côtes.

Ces expéditions n'avaient d'autre résultat que d'accréditer des visions ridicules. Comme ces contrées se trouvaient habitées par des peuples de la race caraïbe, qui faisaient un commerce d'échange fort actif avec des nations éloignées, il n'est pas surprenant qu'on trouvât parmi eux une quantité d'or con-

sidérable, et que la plus légère cause ait suffi pour accréditer une grande erreur. Comme le dit le célèbre voyageur que je viens de citer, on oubliait que l'or apporté par les Caraïbes et d'autres peuples marchands était aussi peu le produit de leur sol que les diamants du Brésil et de l'Inde ne sont le produit des régions de l'Europe où ils sont le plus accumulés.

Je ne m'arrêterai point à la fameuse expédition de Berrio, qui eut le sort le plus déplorable ; je parlerai encore moins de ces incursions sanglantes de quelques aventuriers. La férocité courageuse de quelques peuples sauvages aux prises avec l'insatiable avidité des Européens, l'énergie que ces Européens montraient pour le motif le plus vil, les cruautés qu'ils ne craignaient point de commettre, et celles qui les punissaient, tout cela présente un ensemble odieux, dont peuvent bien sortir quelques faits intéressants; mais les résultats en sont pour la plupart si peu importants, qu'ils sont presque indignes d'occuper une place dans l'histoire ; ils n'étaient jamais l'objet d'une généreuse

impulsion, et leur influence ne s'exerçait que sur une poignée de malheureux.

Cette fameuse expédition de Ralegh, dont la célébrité se répandit dans toute l'Europe, et qui perpétua des erreurs si ridicules sur la Guyane; cette espèce de voyage imaginaire qui troubla tant de raisons, tout cela ne pouvait être seulement le fruit d'une imagination déréglée: les chefs de semblables entreprises, trompés d'abord, devenaient ensuite de courageux imposteurs, et ceux qu'ils avaient séduits se vengeaient en faisant de nouvelles victimes.

Las de voir que les Espagnols étaient les seuls qui eussent jusqu'alors tenu l'Europe dans l'admiration par leurs étonnants voyages, espérant peut-être qu'un succès plus brillant couronnerait son entreprise, Ralegh partit d'Angleterre; son ambition s'accrut avec les récits des voyageurs. Il devint coupable dès que la soif de l'or eut remplacé un motif plus louable; enfin il porta le pillage où il était venu faire des découvertes : mais ce qui le rend encore plus coupable, ce sont les

flatteries dont il encensait Élisabeth, les prophéties qu'il créait pour servir son ambition. Si l'on demande à quoi servirent ses quatre voyages, on pourra répondre qu'il n'en est résulté aucun avantage, que des idées ridicules se sont perpétuées, et qu'en cherchant de l'or on massacra des hommes (1).

A Ralegh succéda un autre Anglais nommé Laurent Keymis. C'est, dit-on, 1596.
sur la rivière d'Oyapok qu'il avait placé cette cité imaginaire de Manoa, qu'il chercha pendant assez long-temps, et toujours en vain. Je ne rappellerai point les expéditions qui purent succéder à celle-ci, elles sont trop peu importantes. Quelques hommes pouvaient bien être encore le jouet d'une vaine crédulité, mais ils ne la faisaient plus partager à des armées entières. Il y aurait cependant de l'injustice à ne voir aucun bien dans ces expédi-

(1) Et ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que pendant une longue suite d'années l'histoire de l'Amérique se réduit à ce peu de mots.

tions; il en résulta quelques connaissances géographiques, imparfaites à la vérité, mais toujours précieuses, surtout à cette époque.

GUYANE FRANÇAISE.

Les Français, que l'on avait vus si empressés de s'établir au Brésil, ne tournèrent leurs regards vers la Guyane que beaucoup plus tard. S'il faut s'en rapporter à Laet, ils vinrent former quelques relations de commerce avec les indigènes à peu près vers l'époque où les Espagnols commençaient leurs expéditions; mais ils ne fondèrent aucun établissement (1).

Quoique le gouvernement ne favorisât guère les émigrations qui se faisaient vers cette époque, des hommes entreprenants trouvèrent une heureuse protection dans
1624. le commerce. Vingt-six personnes partirent pour aller former des défrichés dans

(1) On assure cependant que quelques Français, sous la conduite de La Ravardière, s'établirent à Cayenne en 1604.

ce pays inculte mais fertile. Il est étrange qu'ayant une grande partie de la côte à leur disposition ils eussent choisi le district de Sinnamari, que l'on a depuis presque entièrement abandonné; néanmoins il se peut que le territoire se soit épuisé, comme cela est arrivé tant de fois à la Guyane; car ils prospérèrent sans doute, puisqu'une nouvelle colonie ne tarda pas à venir s'établir à six lieues de là, dans l'emplacement de Conamama, où 1630.
elle reçut à plusieurs époques un certain nombre de cultivateurs.

Alors on vit plusieurs expéditions, peu considérables il est vrai, se succéder assez rapidement; mais les divers événements qui leur arrivèrent méritent peu de fixer l'attention : elles n'opéraient que de très faibles changements. Cependant vers cette époque quelques négociants de Normandie parvinrent à obtenir le privilége de tout le commerce qui pouvait se faire entre l'Amazone et l'Orénoque; ils devaient créer des colonies dont il n'est guère resté de traces.

L'île de Cayenne, où s'est formé depuis

notre principal établissement, était alors possédée par la peuplade des Arikarets, formant probablement une des nombreuses tribus des Galibis. Quelques colons entreprirent de les chasser; ils y réussirent en partie, et commencèrent à cultiver la côte de Remire.

1634. Il paraît que ces guerres, ou le manque d'approvisionnement, mettaient le plus grand désordre dans la colonie, et l'empêchaient de réussir. Un certain Poncet de Bretigny (1) parvint cependant à former des défrichés considérables : il mourut trop tôt pour assurer la prospérité du nouvel établissement.

A cette époque plusieurs colons se voyant rapprochés de l'état sauvage par la manière de vivre, et trouvant même dans la vie errante des avantages qu'ils ne possédaient point, finissaient par se mêler aux peuplades barbares, et dans cette

(1) Il était chef d'une nouvelle association connue sous le nom de Compagnie du cap Nord; son caractère odieux le fit détester; les Indiens le massacrèrent.

alliance de la civilisation avec l'état sauvage souvent la civilisation perdait tout son pouvoir.

Un jeune homme, surnommé le Vendangeur, avait vécu long-temps parmi les Galibis, et il était devenu habile dans tous ces arts qui peuvent soutenir l'homme au milieu des déserts; son adresse lui faisait trouver partout des ressources inconnues aux autres colons. Soixante individus débarquèrent, il devint leur chef. Bientôt la nouvelle colonie vit arriver un renfort, et elle en avait besoin : il ne s'agissait point seulement d'être agriculteur, il fallait être cultivateur et guerrier.

Les choses étaient dans cette situation 1652.
quand on conçut en France le plan d'une colonie bien plus considérable que ces expéditions auxquelles on avait permis d'aller se faire anéantir plutôt qu'on ne les avait favorisées. Quoiqu'on eût en France le désir de former des établissements durables dans les possessions d'outremer; les projets étaient presque toujours mal conçus et plus mal dirigés encore, ou

plutôt les associations d'un petit nombre d'individus se sentaient de ce désordre qui régnait dans le gouvernement. Tous les éléments de discorde se trouvaient dans la nouvelle expédition dont le commandement avait été remis à M. de Rouylle. On avait bien pourvu à ce qui pouvait servir une ridicule vanité; mais on ne s'était point aperçu que les objets les plus indispensables manquaient à l'établissement; dailleurs en observant le caractère des chefs on devait prévoir d'avance le désordre qui règnerait dans la colonie. Le voyage fut marqué par la catastrophe la plus sanglante. Mécontents de leur général, les membres influents de la compagnie l'assassinèrent, et nommèrent l'un d'entre eux à la place qu'il occupait. Rien n'est plus déplorable que la manière dont se termina cette expédition. Irrités les uns contre les autres, dominés par leur esprit d'orgueil et d'insubordination, les chefs se faisaient une espèce de guerre, et ne voyaient pas qu'en affaiblissant leur puissance ils augmentaient celle des sauvages, qui espéraient les

anéantir. Harcelés par ces peuples redoutables, accablés par la famine et par les maladies, les malheureux planteurs périssaient de la manière la plus misérable (1).

Les résultats, dès ce moment, étaient aisés à prévoir, la colonie devait se disperser; elle ne tarda pas à le faire. Le Vendangeur, par son étonnante activité, la soutint quelque temps; mais les attaques continuelles des Galibis, le manque presque absolu d'approvisionnements, vainquirent une persévérance inutile. Les restes de cette expédition malheureuse s'embarquèrent dans l'état le plus déplorable pour aller chercher quelques secours auprès des Anglais qui s'étaient établis sur la rivière de Surinam, et dont la prospérité formait un triste contraste avec la misère de notre colonie. Les chefs de cet établissement reçurent en rivaux

(1) « Nous sommes venus à une telle extrémité, dit Biet, qu'il ne se trouvait plus personne qui pût faire une fosse pour enterrer les autres. »

généreux les infortunés qui venaient leur demander un asile; ils leur fournirent les moyens de gagner les îles françaises, d'où quelques uns s'embarquèrent pour revenir dans leur patrie.

Si l'on a le courage de lire les récits de l'époque qui rappellent cette expédition, on y trouvera des leçons importantes pour ceux qui veulent fonder une colonie; on y verra dans un faible espace de temps des exécutions sanglantes, et des exils, au milieu d'un désert où s'agitaient depuis quelques mois une poignée d'Européens (1). Si en même temps l'on cherche la cause de ce malheur, elle ne sera point difficile à trouver : où tout le monde voulait commander personne ne voulut obéir, et dans cette circonstance comme dans tant d'autres ce fut la partie la plus intéressante de la société qui souffrit des haines de quelques grands seigneurs.

(1) Isambert, l'un des associés, avait tramé un complot contre les autres seigneurs; il fut décapité, et ses complices se virent conduits dans une île déserte, d'où ils revinrent quelque temps après.

A cet essai malheureux de colonisation on vit succéder bientôt une expédition nouvelle dirigée par M. de La Barre. On trouva à Cayenne quelques Hollandais qui avaient voulu profiter sans doute des travaux commencés par l'ancienne compagnie ; ils n'étaient pas dans une situation beaucoup plus heureuse que celle des malheureux auxquels ils avaient succédé ; néanmoins ils avaient commencé des défrichements qui ne pouvaient pas être sans importance, et qui contribuèrent sans doute à faire réussir la nouvelle expédition ; mais ce qui plus que tout le reste l'éleva à un certain degré de prospérité, ce fut la prudence du chef, et l'ordre qui régna dans l'administration. C'est de cette époque qu'il faut faire dater la véritable fondation de la ville ; elle acquit alors l'importance d'un bourg assez considérable, et devint le débouché des produits agricoles qui s'accumulaient dans les établissements d'alentour.

1663.

Nos possessions en Amérique excitant davantage l'intérêt du gouvernement, on vit bientôt se former une compagnie des 1669.

Indes occidentales, qui acquit par privilége la propriété de la Guyane française.

Il eût été plus prudent à deux puissances encore mal affermies sur le nouveau continent de rester dans cet état de paix si nécessaire au bien de l'agriculture. Les Hollandais et les Français, au lieu de se prêter un mutuel secours, se déclarèrent la guerre, et ils donnèrent bientôt aux peuples de ces contrées la triste preuve que la civilisation n'ajoute quelquefois rien à la prudence des hommes.

Aux Anglais qui s'étaient établis sur les rives du fleuve de Surinam avaient succédé quelques colons, partis de la Hollande. Plus sages que leurs prédécesseurs, dont les divisions intestines avaient affaibli la puissance, quand on leur eut cédé tout le territoire, ils réunirent leurs efforts, et commencèrent à se trouver dans une situation qui leur laissa entrevoir ce qu'ils pourraient être un jour.

Sûrs de leur puissance, ils résolurent d'aller attaquer la colonie française, pour réparer sans doute la perte qu'ils avaient faite au Brésil. Onze navires se

présentèrent devant l'île de Cayenne. On ne put leur résister, et quatre cents 1676. hommes furent laissés dans la capitale pour conserver la nouvelle conquête.

On ne devait point croire que la France abandonnerait une colonie qui lui avait coûté tant de sacrifices. Le maréchal d'Estrées prouva aux Hollandais que toutes leurs précautions étaient vaines, car il s'empara l'année suivante et de Cayenne et des établissements fondés par les ennemis sur le territoire qui nous appartenait. La colonie dès lors prit un nouvel accroissement; il paraît même que les flibustiers contribuèrent beaucoup à augmenter la richesse intérieure, en apportant à Cayenne une partie de cet immense butin que leur procurait leurs courses multipliées contre les navires espagnols, ou plutôt contre ceux de toutes les nations.

Cette prospérité factice ne pouvait être d'une longue durée; elle n'était point établie sur des fondements assez solides. Celle des Hollandais ne devait point diminuer; elle reposait tout entière sur l'agri-

culture. Après avoir été attaqués, les colons français devinrent les agresseurs. Un certain Ducasse parvint à leur per-
1688. suader que le plus sûr moyen de prospérité était d'anéantir celle de leurs rivaux. Quelques têtes exaltées se réunirent à lui, et l'on mit à la voile pour Surinam. Malgré la ruse que l'on employa, jamais expédition ne fut plus mal conduite. L'exécution répondit à l'extravagance du projet; la plupart des colons demeurèrent prisonniers, et durent se trouver fort heureux de ne pas éprouver un plus triste sort. On se garda bien toutefois de les renvoyer à Cayenne; ils furent conduits aux îles françaises; la population du premier établissement en souffrit. Après avoir joui un instant d'une sorte de prospérité, la Guyane française ne fit plus que languir. Sa faiblesse permit aux puissances voisines de ne plus la respecter. Les Portugais traversèrent enfin le fleuve des Amazones, qui leur avait servi de limites, et que notre imprudence rendait alors un rempart inutile. Le fort de Santo-Antonio fut d'abord bâti sur la rivière

d'Arrouary. La même année ils vinrent 1688.
relever celui de Macapa, où nous avions laissé quelques pièces d'artillerie et des munitions de guerre. La France se plaignit de cette usurpation, et le Portugal accéda à sa demande. Mais dans ces contrées désertes une première agression devait en amener une foule d'autres; on regardait comme un droit de revenir où l'on s'était déjà établi.

Nos lecteurs, accoutumés aux récits de ces importantes catastrophes qui ont agité l'Europe tant de fois, et qui donnent à l'histoire de ses différents empires un intérêt si varié, seront peut-être surpris que nous les arrêtions sur des événements aussi simples. Ces guerres continuelles pour quelques lieues d'un terrain inculte et désert, ces querelles interminables, qu'on ne peut juger qu'à une si grande distance de l'endroit où elles se passent, ces petits intérêts mis en action pour des objets d'une faible importance, tout cela peut être regardé en dédain par les personnes accoutumées à considérer de grands événements; cependant il ne faut pas oublier

qu'il s'agit ici de contrées qui, par leur immense étendue et par leur situation géographique, sont appelées à jouer un rôle remarquable dans l'histoire du monde. L'origine d'une grande puissance est toujours curieuse à connaître; les circonstances qui ont hâté ou retardé son essor ne sont pas indignes d'exciter l'attention de l'observateur, et il y a là des leçons à puiser, aussi bien que dans le récit de nos révolutions.

L'injuste ambition se montre à peu près autant au milieu de quelques hommes que dans le centre d'une immense civilisation, seulement elle fait mouvoir des masses moins imposantes. Non contents des fertiles déserts qui les environnaient, les Portu-
1700. gais ne se continrent pas long-temps dans la modération qu'ils avaient montrée; ils résolurent d'empiéter de nouveau sur notre territoire. Mais pour soumettre ce qui serait en Europe un vaste empire une poignée d'hommes suffisait; ils rétablirent encore le fort de Macapa, et ne songeant plus sans doute à leur patrie, qu'ils laissaient sans culture, ils formèrent des plan

tations au sein de la Guyane. Ce ne fut que plus tard que le traité d'Utrecht ratifia ce que n'avait permis aucun traité.

Vers cette époque le père Creuilly et le père Lombard, jésuites, tentèrent de réaliser dans la Guyane ce qui avait été exécuté au Paraguay. Un établissement de néophytes se fonda à l'embouchure de la rivière de Kourou; les résultats n'en furent jamais importants.

Encouragés sans doute par le succès d'une première entreprise, les Portugais commencèrent à entreprendre de fréquentes excursions au-delà même des limites qui leur avaient été assignées dans la Guyane. Pendant plusieurs années ce furent à peu près les seuls événements qui excitassent vivement l'attention, jusqu'à l'expulsion des jésuites. Cayenne faisait plutôt concevoir des espérances à la métropole qu'elle ne réalisait celles que l'on avait eues déjà. On se fera une juste idée de son peu d'importance en se rappelant qu'on n'y comptait que quatre-vingt-dix habitants, cent vingt-cinq indigènes esclaves, en admettant les femmes

et les enfants, quinze à seize cents nègres en état de travailler : soixante roucouries, dix-neuf sucreries, et quatre indigoteries, formaient à peu près le total des habitations; et si l'on veut comparer à cet état de misère l'heureuse situation de la colonie hollandaise, on sera effrayé de la différence qui peut résulter d'une direction vicieuse ou d'une sage administration (1).

Ce n'était pas sans envie que l'on voyait en France un état de choses si différent. Toutefois on semblait ignorer les véritables causes de la prospérité des Hollandais, car on ne suivait en aucune manière leur système pour l'amélioration de la colonie. Quelquefois il prenait un désir subit au ministère d'atteindre au même but; mais ses opérations étaient exécutées sans discernement, parcequ'elles étaient

(1) En consultant Fermin, on peut voir qu'il y avait de son temps cent vingt habitations sur la seule rivière de Surinam. Les autres plantages formaient un total beaucoup plus considérable.

conçues dans le cabinet, et que la situation du pays était ce dont on s'occupait le moins. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on trouva toujours une foule de dupes prêtes à effectuer ces ridicules projets. L'espérance du gain, unie à l'ignorance, conduisait dans le dix-huitième siècle des milliers d'hommes à la mort, comme dans le seizième, où les mêmes causes accumulaient tant de victimes (1).

Deux expéditions attestent ce que j'avance; mais la première surtout est un exemple effrayant du peu de discernement qui présidait à l'exécution des projets du ministère. Jamais idée plus extravagante n'a été suivie avec plus d'assurance; on s'imagina que l'on allait transporter tout-à-coup dans les forêts de la Guyane le luxe de notre civilisation, et que ce territoire fertile étant une fois couvert d'habitants, l'abondance et la richesse ne pouvaient manquer de s'y montrer. Mais les agriculteurs venus d'Europe étaient entièrement étrangers à la

(1) C'était sous M. de Choiseul.

culture de ce pays; mais les négociants ignoraient quel serait le commerce qu'ils voulaient entreprendre. Un épouvantable vertige s'était emparé tout-à-coup de quinze mille individus : on les faisait aller à la mort avec le mot de richesses; et la mort n'épargna presque point de ces imprudentes victimes.

Jamais l'insouciance ne fut portée à un tel point. La tête remplie de leurs vaines chimères, les nouveaux colons se plaisaient à étaler sur ces rivages le luxe insolent de l'Europe ; mais quel contraste effrayant de ce luxe avec la misère du pays ! On n'avait pas même songé à élever des habitations en nombre suffisant, et, sous ces climats brûlants, quatre cents personnes souvent logeaient ensemble. Les fièvres et la peste commencèrent à exercer leurs ravages, et la plume se refuse à tracer le tableau de cet épouvantable malheur. Qu'il nous suffise de rappeler qu'au bout de six mois dix mille personnes avaient péri sur les rivages de Kourou.

Le second établissement n'eut pas une

fin aussi désastreuse, mais il fut sans aucun résultat avantageux. Après avoir envoyé à la mort une masse énorme de population, l'on donna dans un excès contraire, et le petit nombre d'individus qui composaient la nouvelle colonie n'était peut-être point suffisant pour faire un essai avantageux au commerce et à l'agriculture. On choisit quelques soldats robustes et acclimatés, qui devaient aller cultiver un district fertile sur la rive droite de Tenegrende, à dix lieues de Cayenne; mais ils n'étaient qu'au nombre de soixante-dix. Plusieurs d'entre eux moururent, et ceux qui restèrent n'étant plus assez robustes pour se prêter un mutuel secours, la nouvelle colonie se dissipa. Il semble qu'après avoir essayé de mettre à exécution un plan gigantesque le ministère voulut s'excuser de son issue malheureuse par une conduite opposée : c'était un nouveau système, qui devait ôter tout espoir d'améliorer la colonie. 1768.

Elle resta pendant plusieurs années dans une stagnation complète, donnant

en produits coloniaux à peu près ce qu'elle recevait de la métropole, et sentant le désir d'un accroissement, sans avoir l'énergie d'y atteindre. L'exemple des colons de Surinam était perdu pour les habitants de Cayenne.

Cependant M. de Malouet, intendant de la colonie, commença à suivre un nouveau système d'agriculture. Il ne fut pas le premier à s'apercevoir que les terres hautes, d'une exploitation assez facile, perdaient au bout de quelque temps toute leur fertilité; mais, le premier, il conçut le projet de remédier à cet inconvénient, en desséchant les terres noyées dont on dédaignait tous les avantages. Ses essais furent presque infructueux; ils n'étaient point compris de ceux pour qui on les exécutait. L'imagination ardente des colons concevait bien plus rapidement ces projets dont on berçait le ministère, et avec lesquels ils pouvaient espérer d'immenses richesses sans donner en échange leur travail. Toutefois, pour continuer à montrer la véritable situation de la Guyane, il est nécessaire de faire con-

naître les travaux du nouvel administrateur.

La Guyane n'avait jamais rien rapporté à la France, si ce n'est le vain avantage de posséder quelques centaines de lieues sur le continent de l'Amérique. Le ministère songea enfin à utiliser cet immense territoire ; mais le ministère faisait encore à Versailles des projets sur les colonies, et la plupart du temps on les voyait échouer faute de connaissances locales.

On sentit enfin la nécessité d'envoyer un directeur qui eût le désir d'acquérir ces connaissances. M. de Malouet fut choisi, et jamais l'on ne jeta les yeux sur un homme plus capable de remplir des vues sages. A des connaissances étendues, il joignait une fermeté remarquable ; à cette fermeté il unissait les formes les plus aimables. Sous l'administration d'un tel homme, la colonie pouvait prendre un nouvel essor. Sa présence amena bien quelques changements ; mais pour qu'ils eussent été complets il aurait fallu renverser trop d'obstacles : la vie d'un homme n'était point suffisante pour tant

de travaux, surtout quand ils étaient entravés par un autre pouvoir : M. de Fiedmont partageait les soins du gouvernement. Avant de se livrer à des projets de réforme ou d'amélioration, M. de Malouet commença à visiter le pays désert qui entourait ce pays civilisé où régnaient tant d'abus. Il nous a retracé les premières impressions qu'il éprouva à la vue de cette nature féconde, et les réflexions qu'elle lui suggéra pour le bien des colons. C'est en pensant à tous les avantages qui pouvaient résulter de l'agriculture qu'il s'écrie : « On dirait que la nature du sol, le cours des eaux, ont été consultés pour l'emplacement des prairies, des forêts, et que chaque famille de végétaux a cherché avec intelligence le terrain qui lui est propre. Les beaux fleuves qui arrosent cette contrée, à dix et quinze lieues de distance les uns des autres, sont les limites de chaque district. On trouve véritablement dans ces déserts, et j'y ai recueilli moi-même de la vanille et de la salsepareille; j'ai vu des arbres à épices fort inférieurs au cannellier, mais qui en

ont le goût. » Notre voyageur, qui ne cesse jamais d'être administrateur habile, ne manqua point d'observer qu'en beaucoup d'endroits l'agriculture avait usé cette fertilité passagère, parcequ'elle ne savait point remplacer les ressources de la nature.

La prospérité de la colonie de Surinam avait souvent excité l'étonnement de M. de Malouet; il voulut aller voir ce que l'on pouvait faire du sol qu'il avait visité; il se rendit à Paramaribo.

Que l'on me pardonne d'occuper si long-temps d'un seul homme; mais dans la Guyane française il n'y avait guère que ce seul homme qui pût changer l'état des choses, et leur donner une nouvelle impulsion. M. de Malouet examina attentivement l'administration des possessions hollandaises, et surtout le système d'agriculture qu'on y avait adopté. Il était tout différent de celui des Français, et lui découvrit quelle était la source de la richesse de nos voisins, moins favorisés que nous relativement à la nature du sol. Des concessions sagement accordées, l'obligation

de les exploiter promptement, la nécessité de dessécher les terres basses, dont la fertilité allait toujours croissante, voilà ce qu'il nous indique en plusieurs endroits de son excellent ouvrage comme la cause d'une prospérité à laquelle il désespérait d'atteindre, mais dont il voulait au moins approcher.

Son retour ne tarda pas à s'effectuer; mais pendant qu'il songeait à mettre en usage le résultat de ses observations, les fièvres qui désolaient ces contrées s'emparèrent de lui. On crut à Cayenne qu'il retournerait en France, et tout à Cayenne retomba dans le désordre le plus absolu. Cependant il recouvra la santé, rétablit sur de nouvelles bases les principes d'administration intérieure qui avaient été renversés, et s'occupa enfin d'atteindre ce grand but pour lequel il avait déjà tant travaillé.

En quittant Surinam, M. de Malouet ne s'était point borné à rassembler des instructions nombreuses et variées sur l'agriculture; il avait obtenu la permission d'attacher au service de la France un

ingénieur habile nommé Guisan, et c'est le service le plus important, dit-il, qu'il eût rendu à la colonie.

On commença dès lors à s'occuper de chemins, de desséchements et de canaux; il ne s'agit plus que de trouver des employés en sous-ordre qui servissent les vues de l'administrateur : cet avantage, on ne put l'obtenir qu'en partie.

Après le départ de M. de Malouet, l'administration resta entièrement pendant quelque temps à M. de Fiedmont, auquel succéda le baron de Bessner, qui apportait tant de rêveries singulières de l'Europe. On prétend qu'entre autres projets bizarres il avait celui de civiliser les Indiens au moyen de la musique. Il leur fit proposer de se réunir dans des villages; mais cette tentative fut inutile, et il paraît qu'il ne fit point de grands efforts pour réaliser ses premières intentions. L'expérience lui fit voir que des projets conçus en Europe ne peuvent point toujours s'exécuter dans les colonies. Le baron de Bessner continua, à ce qu'il paraît, à suivre le même système de dessé-

chement qui avait été adopté par M. de Malouet. Toujours possédé du désir de former un établissement de noirs fugitifs dans les possessions françaises, il conclut un traité avec environ deux mille noirs hollandais qui s'étaient réfugiés dans le haut Marony : le ministère fut mécontent de cette démarche, et lui en fit de sévères réprimandes. M. de Bessner mourut quelque temps après.

L'administration tomba entre les mains de M. de Villebois et de M. L'Escallier, qui étaient commissaires de la marine. Ils sentirent combien les arbres à épices devenaient importants pour la colonie, et ils s'occupèrent de les multiplier. Plusieurs années auparavant, M. Poivre avait ravi à nos rivaux quelques uns de leurs plants, dont il avait enrichi la Guyane. On défricha une partie de la fameuse habitation connue sous le nom de Gabrielle, qui avait appartenu à M. de La Fayette, et on y planta le giroflier et le muscadier; ils y prospérèrent de manière à faire concevoir les plus grandes espérances.

M. de Villebois ne les vit pas se réa-

liser; il mourut, et M. L'Escallier, qui 1788.
avait partagé ses travaux, retourna en France. Dès lors les choses changèrent complètement de face à la Guyane. La révolution survint, et au lieu d'une colonie marchant lentement vers une prospérité paisible, que promettaient le sol et le caractère des habitants, on vit le désordre et le tumulte éclater de toutes parts. Des agents du gouvernement, après avoir agi sans discernement auprès des noirs, se virent contraints de réprimer les désordres qu'ils avaient causés.

Quelques années après, cette terre malheureuse devint le théâtre d'une sanglante tragédie. De nombreuses victimes des désordres civils allèrent expirer dans les déserts de Sinamary, d'Aprouague et de Conamama. Que dire de ces lieux de déportation? comment parler sans frémir des scènes qui s'y passèrent? Tout le monde a lu les récits que les victimes elles-mêmes ont tracés de leurs malheurs; qu'il me suffise de dire qu'après la déportation du 18 fructidor on envoya encore d'autres infortunés sur la frégate la Dé-

25 avril 1798, et 29 sept.

cade, et sur la corvette la Bayonnaise. Trois cent vingt-neuf individus de toutes les professions, de tous les âges, arrivèrent à la Guyane. En vain les habitants les réclamèrent-ils ; ils devinrent le jouet d'une insolente cruauté, et cent soixante-douze d'entre eux périrent au bout de quelques semaines dans les angoisses de la misère et du désespoir. Conamama les vit presque tous périr. Conamama, Sinamary sont devenus des noms d'horrible mémoire.

Parmi les déportés, on remarque plusieurs personnages célèbres, dont les diverses relations nous ont conservé les noms en nous rappelant leurs souffrances. Au milieu de ceux-ci on distingue M. Barbé-Marbois, Tronçon-Ducoudray, Lafond-Ladebat, Barthélemy, Murinais, Pichegru, Ramel. Quelques uns d'entre eux parvinrent à s'échapper, et gagnèrent, après mille dangers, la colonie de Surinam : M. Barthélemy était du nombre. M. Barbé-Marbois, qui donna en subissant cet exil des preuves d'un inaltérable courage, ne revint que beaucoup plus tard dans sa patrie.

Dans cette catastrophe, ce qu'il y a de remarquable pour l'observateur, c'est de voir des hommes différents, sous tous les rapports, de caractère et d'opinions politiques envoyés dans les mêmes lieux où tant de victimes innocentes venaient mourir. Collot d'Herbois y expira dans les angoisses du remords et du désespoir.

Il semble qu'après avoir servi à regret les fureurs de la mère patrie la Guyane fût devenue un objet de dédain, et qu'on eût conservé le souvenir des malheurs qui s'y étaient passés sans se rappeler les richesses qu'elle pouvait promettre; et cependant quel pays devait exciter davantage l'intérêt du gouvernement. Les habitants commençaient à sentir les bienfaits d'un autre système d'agriculture, et la prospérité des arbres à épiceries faisait présager les avantages que le commerce français pourrait un jour obtenir. Mais de brillantes conquêtes nous occupaient, et les colonies se trouvaient entièrement négligées. Les Anglais prévirent aisément ce que nous semblions ignorer. La Guyane, sans exciter leur envie, ex-

cita peut-être leurs craintes ; ils offrirent leur secours aux Portugais, et entrèrent sur
1809. nos possessions ; ils y proclamèrent, dit-on, la liberté des noirs ; mais cette mesure, dont ils n'ignoraient point les terribles conséquences pour les colons, n'eut point le résultat qu'ils en attendaient dans leur odieux système.

Le gouverneur ne fit pas une longue résistance, parcequ'il sentait qu'elle devenait inutile ; toutefois il expropria les Anglais d'une possession qui fût tombée en leur pouvoir, et il exigea qu'elle fût remise à leurs alliés. La Guyane française tomba donc entre les mains des Portugais.

Il ne se passa rien de bien remarquable durant leur administration, et l'on pense bien que négligeant leur agriculture ils ne perfectionnèrent point la nôtre ; néanmoins l'administration resta confiée à une junte provisoire composée d'habitants, qui, après avoir exercé ses fonctions pendant dix-huit mois, fut remplacée par Juan Severiano Dacosta, intendant-général, chef de justice.

La colonie resta pendant la domination portugaise dans une situation stationnaire : c'était beaucoup qu'elle ne s'anéantît point, privée des secours de la métropole ; et cela prouve assez en faveur des ressources intérieures. Une partie de son territoire nous a été remis il y a quelques années ; il est encore assez considérable pour exercer nos agriculteurs, mais il ne l'est peut-être point suffisamment pour nous défendre d'une incursion hostile. 1814.

Examinons encore un instant cette contrée, dont on se plaît à exagérer l'insalubrité, parcequ'on a toujours devant les yeux l'effroyable tableau des scènes qui se passèrent dans les marécages de Conamama et de Sinnamary. Une foule d'autres districts sont aussi sains que le Brésil, et la chaleur y est infiniment moins forte qu'au Sénégal (1). Toutes les productions

(1) Le thermomètre se soutient ordinairement entre le dix-neuvième et le vingt-cinquième degré, et les brises de mer rendent encore la chaleur plus supportable.

coloniales y viennent; les forêts renferment une foule de denrées précieuses, et fournissent les plus beaux bois de construction, dont les fleuves qui se trouvent le long de la côte d'Oyapok rendent l'exploitation facile. Des travaux immenses, exécutés par d'infatigables ingénieurs, prouvent que sous ces marécages, qui longent presque toute la côte, et qu'ils ont eu le courage de sonder, on trouve une terre dont la fertilité est inépuisable, et que le mouvement du sol permettrait de dessécher; cependant nous restons dans notre ancienne routine, et nous n'avons point su jusqu'à présent profiter des exemples qui nous sont offerts.

Si l'on considère la population de la Guyane française, on la trouvera bien faible, relativement au territoire. On compte sur une étendue de plus de cent lieues de côte mille quarante-cinq blancs, parmi lesquels le nombre des femmes est inférieur à celui des hommes de plus de deux cents individus. La chose opposée a lieu relativement à la population des gens de couleur libres, que l'on fait monter à

dix-huit cent quatre-vingt-douze : il en résulte un plus grand nombre d'alliances avec les Européens ou leurs descendants ; mais les lois ne les ratifient presque jamais. La population indigène connue se monte à sept cents individus ; celle des noirs est évaluée à treize mille cinq cent quarante-trois âmes, et la population entière forme un total de dix-sept mille quatre cents individus, qui est bien loin de fournir un nombre suffisant d'hommes faits à l'agriculture, puisqu'on ne compte que quatre cent cinquante-deux habitations exploitées par onze mille trois cent soixante cultivateurs. On y cultive la canne à sucre, le café, le géroflier, le cacao, le rocou, le cannellier, le muscadier et le poivrier. Le géroflier y prospère d'une manière surprenante : on en compte environ cent soixante-quatre mille pieds. Le rocou a acquis une assez grande celébrité dans le commerce.

La Guyane française ne produit point seulement ces denrées communes aux contrées situées sous les tropiques, elle est encore riche en bois de construction et

d'ébénisterie; on y a découvert des mines de fer abondantes, et ses savanes offrent des pâturages précieux pour l'éducation des bestiaux. Ce dernier avantage est plus important qu'on ne le pense, et je suis parfaitement de l'avis d'un voyageur moderne, auquel j'ai emprunté quelques détails. Les blancs pourront peut-être un jour s'acclimater dans ce beau pays, en s'adonnant d'abord aux occupations paisibles de la vie pastorale avant de se livrer à l'agriculture.

J'ai rappelé, d'une manière bien rapide à la vérité, les divers avantages que peut offrir la Guyane : espérons qu'ils seront un jour justement appréciés. Le gouvernement français est maintenant instruit par l'expérience ; il n'y a nul doute qu'il n'améliore le sort de la colonie, surtout si les conseils de M. de Malouet ne sont point oubliés.

Après avoir fait connaître la partie de la Guyane qui doit le plus exciter notre attention, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les autres divisions de ce vaste territoire qui appartiennent à d'autres

puissances : nous commencerons par celle qui se rapproche le plus de nos possessions.

GUYANE PORTUGAISE.

Cette partie de la Guyane, que l'on considérait naguère comme formant une portion des possessions du Portugal dans l'Amérique, doit adopter entièrement la marche du Brésil; encore trop faiblement peuplée pour avoir un pouvoir direct sur les événements politiques, elle suivra passivement l'impulsion donnée ; mais sans doute que la situation des capitaineries du nord aura la plus grande influence sur elle.

Que de terrains incultes à défricher, que de fleuves à rendre navigables, que de nations à civiliser sans en anéantir une partie ! c'est là que le gouvernement brésilien pourra réaliser de nobles projets, quand la population de son propre territoire se sera accrue. Les colonies fondées dans l'Amérique par l'Amérique elle-même ne seront plus le résultat de vaines théories,

et elles ne pourront manquer de prospérer dès le principe. Où l'on venait avec les idées de l'Europe, on viendra avec des idées locales ; il ne sera plus nécessaire de s'acclimater avant tout à un monde nouveau ; les colons sauront ce qui les attend, et des plaintes douloureuses ne seront plus le fruit de leur détermination.

Un des moyens les plus assurés, selon moi, de peupler rapidement ces contrées d'hommes utiles, ce serait d'encourager les unions de descendants d'Européens ou d'hommes de couleur avec les femmes indigènes ; de ces unions il naît des hommes qui ont moins d'horreur pour la vie agricole, et moins de goût pour la vie errante des forêts. Le génie des races se modifie, et pour soutenir cette opinion les preuves ne nous manqueraient point.

L'histoire de cette partie de la Guyane ne sera point longue à tracer ; elle consiste à rappeler les différentes expéditions des Portugais, et je l'ai déjà fait dans la première partie qui a rapport aux possessions françaises.

Après avoir occupé vingt-cinq ou trente

lieues de terrain compris entre le fleuve des Amazones et la rivière du Cap du Nord, les Portugais parvinrent à se faire 1809.
céder les possessions françaises, dont une partie nous fut restituée par le dernier 1814.
traité, et ils n'ont jusqu'à présent formé aucun établissement commercial bien considérable; cependant il est impossible que la capitale n'acquière point une importance extrême d'ici à un temps peu considérable : placée sur la rive orientale du Rio-Negro, qui établit des communications entre le fleuve des Amazones et l'Orénoque, cette ville ne peut manquer de devenir l'entrepôt de tous les produits précieux que fournissent les forêts de ces contrées, tels que le cacao, le copahu et le myrthus cariophyllata, qui peut remplacer la muscade.

On sait que la ville de Rio-Negro a été fondée par quelques familles des nations *Bamba*, *Barré* et *Passé*, qui s'établirent près d'un fort que l'on avait bâti sur son emplacement; mais l'on n'a du reste que fort peu de détails sur les autres nations qui se sont soumises au joug de la civilisation.

Il y a quelques années, une vingtaine de bourgs, et un plus grand nombre de villages renfermaient toute la population soumise au gouvernement.

C'est encore dans cette contrée que l'on peut faire, comme je l'ai dit, d'heureuses tentatives sur les tribus indiennes. Il y en a un grand nombre qui n'ont point senti le joug des Européens : qu'ils ne le sentent jamais ! et qu'ils bénissent les efforts que feront les colons pour les rendre plus heureux.

GUYANE HOLLANDAISE.

Nous sommes parvenus à cette partie de la Guyane qui, pendant le dernier siècle, a le plus vivement excité l'attention de l'Europe. On n'a pu retenir un cri de surprise et d'admiration en voyant une colonie que nous avions dédaignée s'élever au plus haut degré de prospérité. Mais cette prospérité tenait autant au caractère des colons et à leurs habitudes primitives qu'à la richesse et à l'industrie

de leur métropole. Le territoire occupé par Surinam était en quelque sorte la Hollande du Nouveau-Monde : les Hollandais seuls pouvaient en tirer parti. Pour eux le climat était moins défavorable, et peut-être d'ailleurs que des difficultés à vaincre plaisaient à leur esprit persévérant.

Ce territoire, qui fait maintenant partie des possessions anglaises, s'étend depuis la rivière de Poumaron jusqu'au Marony, et comprend les districts de Surinam, de Demerary, d'Essequebo et de Berbice. Le sol, quoique marécageux, est d'une fertilité extrême; mais cette fertilité est due en grande partie aux travaux des premiers colons.

Quand on arriva dans cette contrée, il paraît qu'elle était dominée par un assez grand nombre de peuplades; les Caraïbes formaient et forment encore la nation la plus importante. Ce peuple a de l'analogie avec ceux dont nous avons déjà parlé; s'il se distinguait par son courage, il n'était guère plus avancé dans l'ordre social. Aux armes communes à toutes les

autres tribus de l'Amérique, il joint l'usage d'une espèce de sarbacane dont on voit un grand nombre de nations se servir en-deçà du fleuve des Amazones. Réunis de nos jours dans leurs bourgades, les Caraïbes laissent aux femmes presque tout le soin de la culture des terres ; ils se distinguent par l'art avec lequel ils fabriquent la poterie. Le caractère le plus remarquable de la nation est peut-être le respect qu'elle a pour la mémoire de ceux qui n'existent plus ; elle conserve les ossements des morts, et l'exhumation est l'objet de mille pratiques intéressantes.

La cupidité a diminué chez ce peuple le nombre des victimes de l'anthropophagie : la plupart des guerriers échangent leurs prisonniers contre divers objets d'Europe, et ce commerce odieux paraît avoir eu pendant long-temps une sorte d'activité. J'aime à croire que les Anglais l'ont fait cesser ; il a causé d'assez grands maux pour réveiller quelques idées de répression. Cependant ce peuple sauvage, qui fait les autres esclaves, conserve toute la dignité de son indépendance. Selon

M. de Humboldt, les Caraïbes libres se
liguent, de nos jours, avec les colons hol-
landais d'Essequebo; ils s'y procurent,
ainsi que les Aruacas, des armes à feu,
et ils s'efforcent d'empêcher leurs anciens
compatriotes de se soumettre au joug de
la civilisation.

Il paraît que les premiers explorateurs
de ce territoire furent une soixantaine
d'Anglais, qui n'y firent qu'un séjour mo- 1634.
mentané. Les Français leur succédèrent
quelque temps après; mais, loin de for-
mer un établissement durable, ils massa- 1640.
crèrent les malheureux indigènes, et com-
mencèrent un fort qu'ils n'achevèrent
point. Dix ans après, les Anglais revin-
rent, et ce furent probablement eux qui
accueillirent les restes de la malheureuse
expédition de M. de Rouylle.

Plus sages que nous, ils s'occupèrent
exclusivement de l'agriculture, et formè-
rent environ cinquante sucreries, dont les
Hollandais s'emparèrent quelques années
après : l'Europe ratifia bientôt leur con- 1667.
quête.

Au bout de cinq ans, Surinam fut aban-

donnée à la compagnie des Indes occidentales, moyennant une somme qu'elle devait payer aux Zélandais. De là cette colonie passa en tiers à la ville d'Amsterdam, à la compagnie, et à un particulier nommé Van-Aarsens. Ses descendants vendirent leurs droits aux deux autres membres de l'association, qui surent bientôt en tirer de grands avantages.

Néanmoins la colonie naissante ne fut point exempte de troubles; le représen-
1688. tant de la société fut massacré : on l'accusait de tyrannie.

On a vu quelques pages plus bas quel fut le ridicule projet de Ducasse, et comment il échoua avec la plupart des Fran-
1689. çais qui le suivirent. Trois ans après, une autre expédition fut plus heureuse. Cassard, à la tête de forces assez considérables, partit de Saint-Malo, et parut devant Surinam, où on ne lui opposa qu'une faible résistance; il préleva sur la colonie une contribution énorme, et l'on fait monter à 1,370,160 livres ce qu'il enleva. Le mécontentement qui résulta de cet événement influa beaucoup sur la co-

lonie; elle fut long-temps agitée. Les habitants se plaignaient amèrement de ce qu'on n'avait point pourvu à leur sûreté. L'établissement se relevait à peine des coups qui lui avaient été portés par des ennemis venus de l'extérieur, quand elle eut à combattre des hommes dont elle avait suscité la haine, et dont la haine ne pouvait s'apaiser.

La plupart des voyageurs qui nous tracent le tableau de l'existence des noirs à Surinam nous peignent la cruauté de leurs maîtres. Les Hollandais, inflexibles dans leurs châtiments, devaient s'attendre tôt ou tard à une révolte : la révolte fut plus menaçante que dans beaucoup d'autres colonies. Sans entrer ici dans de grands détails relatifs à toutes les tentatives que firent les noirs pour se rendre indépendants, je dirai que les rassemblements d'esclaves devinrent redoutables au commencement du siècle dernier; ils avaient formé un établissement sur les rives de la Sarameca, et surent acheter quelques années de tranquillité en repoussant les troupes qu'on envoya contre eux. Bientôt

1726 à 1728.

les cris de leurs frères, qu'on immolait
1736. dans d'horribles supplices, les armèrent de nouveau; mais alors ce fut pour porter la dévastation dans les habitations d'alentour; ils étaient devenus le fléau le plus terrible de la colonie, et le gouvernement se vit contraint de leur adresser des propositions de paix. Ces rebelles, comme on les appelait alors, n'étaient plus des fugitifs redoutant au sein de l'indépendance la voix du maître irrité; fils d'affranchis, ils n'avaient jamais senti le joug, et ne connaissaient l'esclavage que par d'horribles traditions. Leur fierté éclata dans la réponse qu'ils firent aux envoyés du gouverneur Maurice. Cependant les conditions étaient les mêmes que celles qui avaient été faites aux insurgés de la Jamaïque; elles furent acceptées : toute la
1749. colonie s'en réjouit.

Je ne rappellerai point ici combien de fois la paix fut troublée, et combien de fois on la conclut de nouveau. Il se forma un établissement plus redoutable encore à Tempaty-Crique. Des envoyés allèrent demander la paix à ceux qu'on ne pouvait détruire;

elle fut ratifiée à la plantation d'Ouca, et dans cette circonstance il y eût un mélange bizarre des usages énergiques d'un peuple encore barbare et de ceux qui appartenaient à notre civilisation. Le traité fut signé après d'assez longues discus- 1771.
sions; l'établissement des insurgés reçut alors le nom de la plantation d'Ouca pour le distinguer des noirs de Sarameca, avec lesquels on fit également un traité de paix la même année. Les deux républiques tinrent religieusement les conditions qu'elles avaient acceptées, et bientôt elles acquirent un degré de prospérité qui effraya la colonie. A la fin du siècle leur popu- 1779.
lation se montait, dit-on, à quinze ou vingt mille âmes; elles offraient la preuve que les noirs peuvent fournir une population nombreuse à l'Amérique, quand l'esclavage ne tient point sous son joug de fer ces êtres si malheureux. Il paraît cependant que leur gouvernement intérieur était loin d'offrir l'ordre et la régularité de celui de Palmarès.

Mais des hommes qui venaient de consolider leur liberté ne s'étaient point

portés garants pour leurs frères encore esclaves, et ceux-ci étaient naturellement encouragés par ce qui se passait sous leurs yeux. Les noirs de plusieurs habitations se révoltèrent, et forcèrent la plupart des planteurs de la Cottica à aller se réfugier dans Paramaribo. Le gouvernement, effrayé des progrès de l'insurrection, crut cette fois devoir employer tous les moyens possibles de l'arrêter; non seulement on demanda des troupes en Europe, mais pour opposer la ruse à la ruse et à l'activité des fugitifs, on créa des corps de chasseurs noirs, qui s'accoutumaient bientôt à la vie des forêts, et qui déployaient le genre de courage le plus nécessaire dans cette guerre d'extermination.

Les troupes envoyées par la Hollande étaient commandées par le colonel Fourgeoud, homme bizarre et emporté, mais ne manquant ni de courage ni de talent. Les différents qui eurent lieu entre lui et le gouverneur Neveu, qui dirigeait alors la colonie, mirent des retards dans la guerre odieuse qu'on allait entreprendre. Toutefois ces retards ne l'empêchèrent

point d'avoir lieu. Je n'essaierai point de retracer ici les scènes d'horreur qui se passèrent alors dans la Guyane; je ne peindrai point les misères du noir fugitif et celles de l'Européen. En se rappelant leurs combats, qui pourrait ne pas les plaindre tous deux, mais qui pourrait aussi ne point verser des larmes sur le noble courage du premier en blâmant celui qui devenait l'agresseur.

C'est dans l'ouvrage du capitaine Stedman qu'il faut lire les détails de cette guerre; c'est là qu'on puisera une nouvelle indignation contre les forfaits dont les colons hollandais auront si long-temps à rougir.

La persévérance peu ordinaire des troupes réglées et le manque de munitions, qui se faisait sentir parmi les fugitifs, amenèrent le résultat qu'on attendait de la guerre; après plusieurs batailles sanglantes, une partie des insurgés furent repoussés jusqu'aux limites de nos possessions.

Ce fut vers cette époque que la cour de France conçut des projets si gigantesques relativement aux noirs fugitifs, dont elle

voulait former des établissements utiles à la colonie. Mais leur nombre était beaucoup plus considérable dans l'imagination de nos écrivains qu'en réalité. Raynal partagea l'opinion générale et écrivit des choses qu'on peut regarder maintenant comme de brillantes fictions politiques.

Je n'entrerai point dans le détail des troubles passagers qui ont pu agiter la colonie, ils ne seraient point d'un intérêt assez vif pour l'Europe; mais ce que je rappellerai c'est le système d'agriculture que l'on adopta dans les derniers temps. Ce fut à ce système qu'on dut la richesse de la colonie. Je vais extraire de l'ouvrage que j'ai donné sur la Guyane les faits qui peuvent exciter l'intérêt des lecteurs, et que j'ai consignés au chapitre qui traite de l'agriculture.

Rien, sans doute, n'est plus digne de fixer l'attention de l'observateur qu'une habitation de Surinam, en considérant le terrain sur lequel il a fallu l'établir, et qui était sans contredit le plus marécageux de toute la Guyane. Les colons de ce pays, au rapport de M. de Malouet, sont

parvenus à renouveler le miracle de la création, à partager les éléments confondus, à diviser une terre limoneuse de l'eau qui la tient presqu'en dissolution, à élever sur un marais des bâtiments immenses, et à les asseoir sur des bases solides. Nous allons voir comment se sont opérées ces merveilles, et les résultats que l'on est parvenu à en obtenir.

On a envoyé d'abord sur ce terrain, méprisé autrefois de notre nation, des ingénieurs agricoles, qui, après avoir indiqué l'espace dans lequel on devait former des établissements, se sont appliqués à déterminer le niveau des terres et des marées, et à donner toutes les instructions nécessaires pour exécuter des dessèchements par le moyen des écluses. Chaque concessionnaire a été obligé de se conformer au plan général que l'on avait adopté, on lui avançait ordinairement quelques esclaves qui devaient l'aider dans ses premiers travaux.

C'est pendant l'été et à l'époque des basses marées, que l'on s'occupe à dessécher l'espace de terrain qui vous a été

accordé par le gouvernement. Mais cette opération dure plusieurs années, car la concession ordinaire est de quatre à six cents acres, et le planteur qui commence avec vingt-cinq nègres ne peut guère entreprendre que le desséchement d'une vingtaine d'acres. On entoure donc le carré de terrain, que l'on veut rendre cultivable, d'une digue élevée au-dessus du niveau connu des plus fortes marées; le côté de la digue qui fait face à la rivière doit y communiquer par deux larges canaux, dans lesquels on a placé deux écluses indispensables; si c'est une sucrerie que l'on veut établir, l'une doit s'ouvrir à la marée basse, et permettre aux eaux de s'écouler; l'autre s'ouvrant pendant la marée haute, reçoit dans des canaux séparés de ceux d'écoulement, l'eau nécessaire pour faire tourner pendant sept heures un moulin à sucre. On pense aisément que dans cet espace entouré de digues, il faut distribuer des canaux intérieurs, et des fossés qui doivent remplir les différentes destinations que nous avons indiquées. Comme les canaux, pour n'avoir

rien de commun avec les fossés, doivent être nécessairement percés en ligne droite et en croix dans le centre de la plantation, l'œil se repose avec satisfaction sur une foule de petites îles carrées communiquant entre elles par des ponts et par de belles levées terrassées que l'on a revêtus de gazon dans leurs glacis. Les cultures sont aussi variées que bien entendues, partout on voit prospérer les denrées coloniales et les plantes destinées à la nourriture des noirs.

Ces détails n'offriront peut-être point un intérêt égal pour tout le monde; mais, je le répète, l'agriculture est la partie importante de l'histoire d'une colonie, et je n'ai point cru devoir les omettre.

Surinam ne pouvait manquer de se ressentir de la secousse terrible qui agita
l'Europe, la Guyane hollandaise passa 1804.
bientôt sous la puissance des Anglais. Vers la même époque les districts de Berbice et d'Essequebo tombèrent entre leurs mains. Ce changement de domination ne porta pas un notable dommage à ces divers établissement. Cependant Surinam a

perdu de cette importance qui lui assignait un rang si élevé parmi les autres colonies.

GUYANE ESPAGNOLE.

La Guyane espagnole, qui fut découverte la première, est peut-être encore la moins cultivée eu égard à son étendue. Les premiers explorateurs, comme on l'a pu voir, ne vinrent y chercher que de l'or, et n'y portèrent presque aucune industrie. La fertilité du sol, l'abondance du pays, firent cependant ce que le gouvernement espagnol n'avait pu faire : quelques hommes s'y livrèrent à l'agriculture vers le dix-septième siècle, ou plutôt ceux qui étaient las de leurs recherches inutiles, finirent par chercher d'autres richesses que celles qu'on leur avait vantées. Toutefois ils ne sont pas encore parvenus à un bien haut degré de prospérité. On doit espérer qu'ils recevront de nouveaux encouragements du gouvernement qui a fondé sa liberté.

Quand on jette un coup-d'œil sur la

Guyane espagnole, on voit qu'elle est appelée, par sa situation géographique, à jouer un grand rôle dans l'histoire de ces contrées; l'Orénoque, qui forme ses limites, peut lui attirer de grands avantages, surtout quand on aura rendu plus facile la communication de ce fleuve avec la rivière des Amazones.

Parler de toutes les nations qui habitent encore ce territoire serait une tâche trop longue et surtout trop difficile; d'ailleurs il faudrait en grande partie répéter ce que j'ai déjà dit des autres tribus. Il est cependant une peuplade tellement remarquable par ses habitudes, que je ne dois point omettre d'en faire mention : je veux parler des Waraons ou Guaraons, qui habitent les îles noyées, situées à l'embouchure de l'Orénoque, et qui ont conservé une indépendance dont ils jouissent peut-être encore maintenant, grâce à un genre d'existence qui leur est particulier. Réfugiés au sein d'îlots innombrables couverts de mangliers, dont les racines rendent le sol un peu plus solide, et fournissent sans cesse de nouveaux re-

jetons, les Waraons ont établi leurs cabanes dans le centre de ces forêts maritimes, et l'art le plus ingénieux a présidé à leurs constructions; elles renferment toutes plusieurs familles; l'on ne peut y parvenir qu'avec la libre volonté des habitants.

Les Waraons sont ichtyophages: cependant on les voit souvent se livrer à la chasse, et ils tirent leur moyen principal d'existence du murichi, qui croît dans leur sol marécageux. Ce palmier devient d'autant plus précieux pour eux, que non seulement il leur fournit une nourriture abondante, mais qu'il subvient à une foule d'autres besoins.

D'autres nations sont encore dignes, par leurs usages singuliers, d'occuper l'attention de l'observateur; mais c'est M. de Humboldt qu'il faut consulter si l'on veut se faire une idée exacte des coutumes de tant de peuplades différentes: les Guaikeris, les Quaquas, les Tamanaques, les Cumanagotes, les Otomaques, doivent exciter vivement l'intérêt de l'Européen qui voit parmi eux des hommes prêts à

passer dans la civilisation ou à s'anéantir : car on ne peut point se le dissimuler, il n'y aura bientôt que ce choix à faire pour les Américains.

La capitale de ce pays n'a point toujours occupé le même emplacement. St-Thomé fut fondé d'abord à cinquante lieues des 1586.
bouches de l'Orénoque. Malgré sa situation, cette ville fut attaquée à diverses reprises par les Anglais, les Hollandais et les Français, et l'on jugea à propos de la reculer plus avant dans l'intérieur. Elle subit plusieurs changements de ce genre jusqu'à ce qu'on l'eût établie définitivement dans l'emplacement qu'elle occupe maintenant. Cette situation présente plu- 1764.
sieurs inconvénients : le plus grand, sans doute, est l'éloignement du bord de la mer, car on se voit contraint de faire quatre-vingt-dix lieues avant d'y arriver. Outre cela l'Orénoque, dans son cours rapide, emporte des portions considérables du terrain sur lequel est fondée la ville; et les maisons peuvent être, dit-on, inondées depuis le mois de juillet jusqu'en septembre. Cependant la construction d'un

quai solide a peut-être déjà remédié à cet inconvénient.

L'ensemble de la ville présente un aspect assez agréable, et les constructions n'y manquent point d'élégance. Pendant long-temps Saint-Thomé a été la résidence d'un gouverneur particulier relevant du capitaine-général de Carracas. Maintenant elle est soumise au même système de gouvernement que la Colombie.

Il y a plusieurs années on vit se renouveler les folies qui avaient signalé les premiers temps de la découverte. Un Indien,
Vers 1797. venu des bords du Caroni, et portant quelques ornements d'or, fut amené devant le gouverneur D. Manuel Centurion, auquel il persuada, par des gestes expressifs, qu'il venait d'un pays renfermant une quantité d'or prodigieuse. On se détermina à faire partir une expédition sous la direction de ce sauvage, mais elle eut une fin aussi malheureuse que celles qui l'avaient précédée.

Lors de la révolution de Saint-Domin-
1803. gue, on craignit dans ces contrées que l'exemple des noirs qui avaient conquis

leur indépendance n'eût une influence fâcheuse. L'introduction des esclaves fut prohibée, et il s'écoula une année sans qu'il arrivât un seul noir dans le territoire de la terre ferme, et par conséquent à la Guyane. Il serait à souhaiter que cette ordonnance fût restée dans toute sa vigueur; malheureusement elle a été abolie quand on en aurait pu connaître les effets.

Dans le changement qui s'est opéré à la Colombie, la Guyane espagnole a suivi l'impulsion qui avait été donnée à l'ordre des choses. Il y a six ans, le congrès établi à Saint-Thomé adopta une constitution
à laquelle celle des États-Unis avait servi 1819.
de base; elle n'était destinée que pour Venenzuela; du reste, cette province de la Colombie a suivi tous les changements qui se sont opérés dans la république soumise à la même administration, elle est dirigée par un gouverneur, qui est sous les ordres de l'intendant, et dont les pouvoirs cessent quand celui-ci quitte l'administration.

Un voyageur moderne fait monter la population de la Guyane espagnole à

45,000 âmes : dans ce nombre il ne faut point probablement faire entrer les indigènes sauvages.

La reconnaissance de l'indépendance de la Colombie par les Anglais va sans doute avoir la plus grande influence sur cette partie de la Guyane ; il n'y a point de doute que son commerce n'en reçoive une heureuse impulsion.

FIN DU RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA GUYANE.

NOTES.

(p. 2.) Tout le monde connaît l'analogie qui existe entre l'espagnol et le portugais ; elle est telle que les gens instruits des deux nations n'ont besoin que d'une étude de quelques jours pour comprendre réciproquement leurs meilleurs auteurs ; il n'en est pas tout-à-fait de même de la langue parlée, le prononciation devient un obstacle à ce que les deux peuples se comprennent tout-à-coup. Cependant une faible étude le fait promptement disparaître ; on sent bien que les divers établissements de la Guyane où l'on parle plusieurs langues du nord ne peuvent point faire changer l'idée que j'ai indiquée.

(p.3.) Les personnes familiarisées avec la lecture des voyages se rappelleront qu'on désigne toujours sous le nom de *portages* ces endroits

où un fleuve est interrompu dans son cours par un obstacle insurmontable, et où l'on se voit contraint de transporter à dos d'homme, ou au moyen de bêtes de somme, les barques et les bagages; il y a quelques stations où l'on établit des embarcations au-delà des obstacles; on évite par ce moyen une grande perte de temps et une fatigue extrême; il existe cependant un grand nombre d'endroits où l'on ne peut user de ce moyen, surtout quand les lieux sont complètement déserts.

(p. 3.) L'orthographe du nom de ce fleuve est altérée dans la plupart des voyageurs, il faut prononcer Giqouitignogna. La nature a fait pour le Belmonte une chose que l'on remarque dans plusieurs autres fleuves de l'Amérique: son embouchure est fort dangereuse; mais un canal naturel le fait communiquer à trois lieues de là avec le Rio Salsa, qui est d'une entrée beaucoup plus facile.

(p. 7.) Cette communication peut s'établir par la belle rivière Guaporé, qui semble s'unir au fleuve Paraguay par un de ses bras, tandis que de l'autre côté elle forme avec le Rio Mamoré le majestueux Madeira, qui court au nord pour se perdre dans l'Amazone. Ce bienfait de la nature ne sera apprécié qu'après une

longue civilisation, mais on sent toute l'influence qu'il peut avoir; néanmoins si les travaux des hommes sont nécessaires pour le rendre complet, il faut que les hommes soient assez avancés en industrie pour ne pas craindre de les exécuter.

(p. 29.) Ces peuplades sont fort curieuses à observer : c'est chez elles que l'on peut trouver en plus grand nombre ces caractères qui distinguaient la grande nation. Elles font encore usage de la langue tupique, et sont d'autant plus intéressantes aux yeux du philosophe qu'on pourrait retrouver chez elles des vestiges de la croyance religieuse et des habitudes sociales de ce fameux peuple conquérant dont les récits des anciens voyageurs ne nous donnent qu'une idée assez imparfaite, quoique, d'après diverses relations, il semble avoir eu un système d'ordre social plus compliqué qu'on ne le croit généralement.

(p. 49.) Jean de Barros, que les Portugais mettent au nombre de leurs historiens les plus remarquables, était un des premiers donataires; il nous a conservé les noms de ceux qui reçurent la même faveur que lui. Ils sont au nombre de huit, et je crois devoir les rappeler ici : Duarte Coelho Pereyra, Fran-

cisco Pereyra Coutinho, Jorges de Figueredo Correa, Pedro do Campo Tourinho, Vasco Fernandez Coutinho, Pedro de Goès, Martin Affonso de Souza, et Pedro Lopes de Souza. Quoiqu'il affirme que douze capitaineries aient été instituées, il ne fait point connaître les possesseurs des trois autres.

(p. 54.) La *Corog rafia brasilica* parle même d'un bourg considérable qui a été anéanti. C'est Santo-Amaro, dont on peut à peine distinguer aujourd'hui les ruines, près du morne Coroado, à environ trois milles au sud de Porto-Seguro; il fut détruit par les Abatyras, en 1564.

(p. 71.) Il est certain que, dans le commencement de la conquête, nous avons surpassé les peuples sauvages en cruauté, surtout au Mexique. L'ouvrage de las Casas fait frémir à chaque page, surtout quand l'auteur raconte ce qu'il a vu; c'est ainsi qu'en rapportant le détail de plusieurs exécutions sanglantes dans les possessions espagnoles, il s'écrie : *Vidi aliquando quatuor aut quinque ex potentioribus dominis craticulis impositos torreri.*

(p. 272.) On lit dans un journal de Rio-Janeiro, en date du 11 août 1824, qu'il est arrivé à Rio-Grande du sud des colons allemands destinés à cultiver le lin et le chanvre;

ils ont été mis aussitôt en possession d'une ferme nationale, appelée la Feitoria, et l'on se promet les plus heureux résultats de leurs efforts.

—

L'individu qui a si étrangement traduit ce petit livre ou plutôt qui la défiguré, henrique Luiz de Niemeyer Bellegarde, est né à Lisbonne le 12 8bre 1802, et mort le 21 Janvier 1839. Sa Biographie est contenue dans le T. 1. des memo=rias do ~~Instituto~~ historico. plus de 1500 exemp. de la 1ère édit. de cette traduction ridicule ont été enlevés. Niemeyer Bellegarde préparait une 3me édit. de son livre lorsqu'il est mort dans la cité de Cabo frio.

Le Caoutchouc est généralement appelé Borracha au Para, le Siphilla elastica dont il est le produit s'élève quelquefois jusqu'à une centaine de pieds voy Kidder T2 p. 283 une gravure en bois représente la Confection de Chaussures

de Maria (Isidoro) Compendio de la historia de la republica Oriental del Uruguay... Libro Segundo Montevideo, Telegrapho maritimo, 1873 in 16

id. Compendio de la historia de la Republica Oriental 4° edic. 1875, in 16

id. Rasgos biograficos de hombres notables de la Republica Oriental del Uruguay. imp. del Ferro Carril 1879-1880, 3 vol. in 16

Acuerdo entre la Republica Oriental del Uruguay y el Imperio del Brasil sobre extradicion de criminales - Montevideo, 1878 in 16.

Resumo da historia do Brasil até 1828 traduzida de Mr Deniz Correcto e augmentado por H. L. de Niemeyer Bellegarde Rio de Janeiro na Typographia de Gueffier e Cia Rua da Quitanda, 79, dédié au Gl Antonio Manuel da Sylveira e Sampayo.

Cette 1ere édit. est de 1831, j'ai eu connaissance du livre par l'entremise de Gaetano Moura le 13 7bre 1839 — l'exemplaire qui me fut apporté appartenait à Mr Guedes.

En 1834, a paru à Rio de Janeiro une seconde édition du Résumé de l'histoire du Brésil par Niemeyer Bellegarde avec approbation du gouvernement

pour que ce livre soit répandu dans les écoles. le traducteur a mis une plaisante note en tête, ~~du livre~~, il y annonce qu'il prend toute la responsabilité de l'ouvrage sur son compte, qu'il n'a bien traduit quelques pages, mais qu'il avait fait part de cette circonstance uniquement pour la décharge de sa conscience, mais que, définitivement, comme il s'était vu contraint à faire de nombreuses corrections au volume, il ne voyait point pourquoi le livre ne paraîtrait pas sous son nom. quelle impudence! cette 2me édit. n'est venue à ma connaissance que le 27 Juillet 1842.

L'un des Six Tupinambas amenés par Razilly en France mourut le 1er Mai 1613. — le bruit était répandu alors à Paris, que les Topinambours vivaient 200 ans. — Malherbe Correspond. édit. de Blaise, 1822, p. 264.

Etrange pensée d'une princesse sur la vertu des femmes Tupinambas. On songeait à marier les hommes en France. Elle dit que pour eux elle est bien contente de leur donner à dîner mais que ~~pour~~ Mesdames leurs femmes ne pouvaient être que . . . vous m'entendez bien et ne les veut pas voir chez elle

id p. 264

Les capucins pour faire la courtoisie complète à ces pauvres gens sont après à faire résoudre quelques dévotes à les épouser, à quoi je crois qu'ils ont déjà bien commencé. "

p. 275.

Lorsque le célèbre Capne Belch-
-er passa au Brésil pour aller
executer ses travaux d'une si -
grande précision à la Côte N. O.
il établit le point central de
ses observations sur la petite
Ile de Villegagnon 185. (1836)
il était ordonné à cet officier
lorsqu'il approcherait de parallèle
de 16° 55' Sud de fixer the outer
limit of Abrolhos Bank. voici-
une étrange faute d'impression.

Brockwell (Ch.) the natural and political history of Portugal to wich is added the history of Brazil London, 1726. in 8.

Le Capitaine Lutké parle d'un Dr Schaeffer qui était en 1815 dans l'Amérique Russe et qui fut envoyé par Baranoff aux Iles Sandwich ... Cette tentative, dit il, pourrait être le sujet d'un poème burlesque & le Dr acquit dans la suite une autre espèce de renom au service de l'empereur Brésilien et reçut le nom de Comte de Frankental.

En 1830, on fréta un navire Anglais, pour aller chercher au Brésil (pour Sitkha) des marchandises dont on manquait.

En 1839 le Revd. Kidder célébra l'office divin sur les bords de l'Amazone ! . Certes il n'y a pas de preuve plus évidente des changements opérés au Brésil dans un petit laps d'années, que la facilité rencontrée par cet honorable ministre dans l'expansion de la bible au sein du Brésil, partout il en donna des preuves; partout aussi il se vante d'en avoir donné des résultats et les lettres qu'il signala à ce sujet, sont à coup sûr bien faibles

En 1839, les ravages du boulets constataient les terribles effets de la révolution de 1835.

Ed. Pœppig Nova Genera &c.
Leipzig, 1845, in fol. — flore de l'Amazonie.
a donné une Notice sur la Coca. cette herbe fameuse du Pérou, dont je possède grace à Mr Vicente Pazos un abondant échantillon.

Les descendants de Berredo sont nombreux au Maranham et dans un état voisin de l'indigence on a été contraint en ces derniers temps de donner un petit emploi à l'un d'eux pour vivre. — En général dans cette province les traditions se conservent avec persistance. Le peuple connait merveilleusement les généalogies et se crée tacitement une noblesse de son choix qu'il honore particulièrement

l'ami le plus tendre de Lamartine
Aymon de Virieu, descendant de —
Montaigne, fut attaché à l'ambassade
du duc de Luxembourg au Brésil
Voir les confidences du 7 février, 1849.
(la presse.)

La fraicheur des vastes ombrages qu'on
rencontre aux environs du Pará est perfide;
les profondeurs de ces forêts ont vu plus
d'un curieux égaré à tout jamais et périssant
faute d'avoir pu retrouver son chemin. Kidder
t. 2. p. 267

Au nombre des voyages les plus curieux qui aient
été publ. sur le Brésil, il faut placer celui du chei-
-ch Abdurrahman-Effendi, qui a trouvé à Rio
seulement, 19,000 Mahométans. Son ouvra
ge a été traduit en Turc par Mehemed Schérif
Effendi (Constantinople 1871.) Voir à ce sujet
Le Journal officiel du 24 août 1871.

on écrivait en date du 1er juillet 1848. l'état politique du Brésil n'ins-pire aucune crainte, en tant que le parti appelé Sa Luzia restera au pouvoir et que celui appelé Sequa-resma sera dans l'opposition; ces deux noms nouveaux pour vous sont consacrés depuis quatre ans pour désigner les deux partis dominans autour desquels se fractionnent quel-ques autres grouppes de partis provin-ciaux. A mon avis ils ne valent pas mieux en talent et en probité les uns que les autres, et vous qui avez dans le temps su et pu apprécier les deux partis dominants Chimango et Caramurú vous pourrez aisément

être

de mon avis. La fusion dans les deux partis du jour d'hommes qui ont été jadis ennemis acharnés la confusion même de ceux qui les composent font qu'il est diffici-le de se faire une idée nette de ce qui pourra arriver. Pernambouc est agité et menacé d'une rupture, mais tout se réduit pour le moment à des actes de vengeance. Bahia est tranquille. On craint des soulèvements de noirs dans la province de Rio de Janeiro, mais on a prévenu à temps ce malheur, qu'on attribue à des agents de Rosas et d'Oribe."

Les nouvelles reçues en octobre 1848. sont loin d'être aussi rassurantes que celles notées ici. Les Noirs ont tenté un soulèvement; Cent d'entre eux ont été exécutés. On a trouvé parmi les Conjurés dit on une prodigieuse quan-tité d'Arsenic.

Selon Kidder, Le mot Itacolumi signifie Géant; on a donné ce nom tour à tour à l'entrée de la baie de Rio de Janeiro, au pain de Sucre, au Rocher qui se dresse devant Maranham, mais il y a ici évidemment une erreur étymologique. Le français que le Rev. Kidder prête aux élèves de Mr le Capitaine Lucas (que j'ai connu du reste) est fort plaisant.

Riedell l'un des collaborateurs du baron de Langsdorff, ne pouvant pas publier ses observations avant que le chef de l'expédition ne fit imprimer les siennes: il retourna à Rio-de Janeiro et s'y fixa, et fut pourvu de la direction du jardin Botanique. Il était en instance vers 1844, pour obtenir de la Cour de St. Petersbourg, le droit de faire imprimer ses travaux scientifiques aussi bien que ceux de l'infortuné Langsdorff tombé en état de démence. Par une fatale coïncidence et par un effet physique bien contraire, l'infortuné Aug. de S.t hilaire est mort aussi privé de sa haute intelligence.

J'envoie à Marc Antoine une Sarabande qu'a faite Gauthier sur la danse dite Topinambous —
Malherbe à Peiresc —

on la tient pour une des plus excel-lentes pièces que l'on puisse ouïr.
p. 285.

Malherbe y revient p. 297. Son auteur qui est Gauthier (frère) est le premier du métier. Je ne sais s'il aura réussi et si le goût de la Provence se conforme à celui de la Cour.

Le Massaranduba du pará qui tient du Cow tree de Demerara et de l'arbre à beurre de l'afrique, n'a pas été observé au point de vue botanique suffisamment du moins. On boit la gomme épaisse qui en découle, et qui ressemble à une sorte de creme. Kidder. T2. p 284.

Burchell le célèbre botaniste, avait résidé pendant quelque temps au Pará, mais alors il était avancé en âge.

Le 9 Janvier de l'année 1616: Alexandre de Moura, emmena du Maranham sur le navire qu'il commandait La Ravardière, mais il est certain que les conditions de la Capitulation furent bien mal observées à l'égard de ce brave marin. Jeté à Lisbonne dans une prison du fort de Belem, il y était encore en 1619.

Relacão abbreviada da republica
Jesuitica que os Religiosos da
Companhia das provincias de hesp-
-anha e Portugal tinhão estabeleci-
-do nos dominios ultramarinos.
das duas monarquias.

- Reposta apologetica ao poema
intitulado: O Uraguay Lugano,
1786. il y a dans cet ouvrage une
Carte détaillée des missions.

Le contrat de mariage de D. Pedro avec D. Theresa Christina Maria, sœur du Roi des deux Siciles, fut ratifié en Juillet 1842. Le 15 Mars, une Corvette expédiée de Rio partit pour aller chercher l'impératrice, elle arriva à Rio le 3 7.bre 1842.

On peut consulter sur les dernières guerres avec le Paraguay

Fraser's Magazine. C. W. Hinchliff.

G. Thompson. The War in Paraguay.

G. F. Masterman Seven eventful years in Paraguay.

Puis, la Revue Britannique : Le Paraguay et ses destinées. N.° 3 Mars 1870.

Le Colonel Thompson est arrivé en 1868 au Parag. en qualité d'ingénieur Civil, et il a acquis son grade plus tard.

Mr Masterman est un médecin du corps médical de l'armée britannique, qui s'est rendu au Paraguay et qui y a beaucoup souffert.

Burmeister (Hermann) Physikalische Beschreibung etc. Descript. physique de la République argentine etc. Buenos Ayres, 1875, T. 1. Gr. in 8.



